

LA

RUCHE LITTÉRAIRE.

VOLUME III.

MARS 1859.

NUMÉRO 1.

LA RUCHE LITTÉRAIRE.

—
AU PUBLIC.

En 1853, M. G. H. Cherrier, cédant aux sollicitations de plusieurs amis, commença la publication d'une revue périodique, intitulée *La Ruche Littéraire Illustrée*. Par malheur, l'intention de l'éditeur échoua de suite devant la difficulté de trouver de bons dessinateurs et graveurs qui se seraient chargés de l'exécution des vignettes de cette revue. Il fallut donc, après un essai infructueux, renoncer à illustrer la Ruche. Le qualificatif *illustrée* fut dès le second mois retranché de son titre, qui porta simplement : *La Ruche Littéraire*. Plus tard, afin de satisfaire à des exigences postales, la Ruche changea une seconde fois de titre et devint *La Ruche Littéraire et Politique*. Pendant près de deux ans, elle fut connue sous ce nom. Il est probable qu'aujourd'hui encore *La Ruche Littéraire et Politique* existerait et serait dans un état de prospérité qui lui permettrait d'espérer de longues et belles années de vie, si un imprimeur peu scrupuleux et peu loyal n'en eût gêné, d'abord et, enfin paralysé le développement. Les lecteurs de la *Ruche Littéraire et Politique* savent à qui nous faisons allusion. Il est donc inutile de nous appesantir d'avantage sur ce fait. En 1855, nous dûmes, en conséquence, suspendre notre œuvre. Ce ne fut point sans un vif regret, sans des tentatives multipliées pour lutter contre les obstacles qui nous étaient suscités. Mais les circonstances étant plus fortes que nos désirs et notre volonté, nous résolûmes de nous soumettre jusqu'à ce que des temps meilleurs nous permissent de poursuivre la publication de la Ruche.

A présent, nous croyons ce temps arrivé, et c'est pourquoi nous venons demander au public de nous donner son opinion toute puissante à ce sujet. Si nos compatriotes jugent qu'un journal littéraire, comme la Ruche, peut être utile au Canada; si, comme un nombre considérable de personnes se plaisent à nous le dire, un écho de la France doit recevoir les sympathies

générales de la population, et si l'on nous estime capables de diriger cet organe de notre langue maternelle, nous sommes prêts à nous mettre immédiatement à l'ouvrage et à reprendre la *Ruche Littéraire* au point où nous l'avons laissée.

Une connaissance plus intime du centre où nous travaillons, l'expérience du passé, et avouons-le, des notions domestiques que nous n'avions pas en 1853, nous permettent de garantir que la direction de la Ruche se montrera très sévère dans la rédaction et le choix des articles qui devront remplir ses colonnes. Elle veut que son journal ait accès dans la famille, qu'il en soit l'ami, le conseiller, l'instituteur et le récréateur, nous demandons grâce pour ce mot. La plupart des nouvelles qui paraîtront dans la Ruche seront basées sur des événements authentiques. Et nous chercherons à dramatiser, autant que possible, l'histoire du Canada, pour l'offrir à nos lecteurs sous une forme attrayante, quoique fidèle à la vérité. Ainsi, dans le premier numéro, qui sera mis en circulation le 1er mars 1859, nous commencerons la publication de l'HISTOIRE D'UNE FAMILLE CANADIENNE depuis l'an mil six cent six jusqu'à l'an 1850. Ce travail, annoncé à la fin de l'*Ile de Sable*, et qui y fait suite, embrasse plusieurs volumes, contenant chacun un récit séparé, quoique dépendant du tout, comme chaque anneau d'une longue chaîne. Il est le tableau de la formation et des progrès de cette noble colonie, qui a tant fait, pour maintenir ses droits, ses libertés, et conserver intacte la religion et la langue que lui ont léguées ses pères.

Nous continuerons la *Huronne de Lorette*, dont quelques chapitres ont paru dans le volume de 1854, et publierons régulièrement trois correspondances dues à la plume d'écrivains favorablement connus dans le monde des lettres : une de Paris, une de New-York, et une de la Nouvelle-Orléans.

Enfin la Ruche sera purement littéraire. Elle ne descendra jamais dans l'arène politique. Sa mission sera de reposer et non de lasser, de cicatrizer des blessures et non d'en faire. Nous invitons la jeunesse intelligente à nous donner

sa co-opération; toutes les communications seront examinées avec soin, impartialité et nous nous proposons de rétribuer convenablement les auteurs dont les œuvres auront reçu notre approbation.

Des listes d'abonnement sont, dès ce jour, déposées chez les principaux libraires du Canada et des Etats-Unis. Nous prions les personnes prêtes à nous favoriser, de signer ces listes, afin que nous connaissions ceux de nos compatriotes qui souhaitent d'avoir un journal littéraire français au Canada.

Le prix d'abonnement à la *Ruche Littéraire* sera, comme par le passé, de \$2 par année; INVARIABLEMENT payable d'avance.

G. H. CHERRIER.

H. E. CHEVALIER.

Pour toute la partie concernant l'administration, s'adresser à M. G. H. Cherrier, boîte 701.

Pour la rédaction, à M. H. E. Chevalier.

Les lettres non-affranchies seront RIGOREUSEMENT refusées.

Montréal, 15 septembre 1858.

A NOS LECTEURS.

Nous reprenons aujourd'hui la publication de la *Ruche Littéraire*. Ce numéro est le premier de la troisième année, cinquième série. A dater de cette époque notre revue paraîtra régulièrement entre le 1er et le 5 de chaque mois. Les bureaux sont provisoirement établis dans ceux du journal *le Pays*, à Montréal. C'est là que les abonnements seront reçus par l'administrateur, M. G. H. Cherrier. Les abonnements sont INVARIABLEMENT payables d'avance. Nous n'enfreindrons pas cette règle. Toute demande d'abonnement devra en conséquence être accompagnée d'une somme de \$2 pour le Canada et \$2½ pour les Etats-Unis. L'obligation où nous sommes de payer une partie des frais de poste pour les numéros expédiés hors des limites des provinces britanniques, nécessite cette augmentation des prix d'abonnement pour les personnes résidant à l'étranger. Les communications adressées à l'administration ou à la rédaction de la *Ruche Littéraire* devront être *affranchies*; les manuscrits reçus aux bureaux ne seront pas rendus.

Notre prospectus, renfermant l'exposé de la conduite que nous nous proposons de tenir, nous ne croyons pas utile de revenir sur ce sujet. C'est à la prière de plusieurs amis que nous nous sommes décidés à recommencer l'œuvre que nous avons entreprise en 1853 et suspendue en 1855. Nous espérons que ces amis seront fidèles à la parole qu'ils nous ont donnée et que la *Ruche Littéraire* recevra les encouragements du public. Ce numéro est expédié à un grand nombre de personnes; celles qui ne l'estimeront pas digne de leur attention sont priées de nous le renvoyer dans les huit jours qui suivront sa réception, autrement nous les considérerons comme abonnées.

Lisez et jugez.

LES EDITEURS.

P. S.—Toute personne qui nous procurera dix souscripteurs aura droit à un abonnement gratuit.

LA LANGUE FRANÇAISE

ET LA

NATIONALITE CANADIENNE.

Langue et Nationalité, ces deux termes ne sont pas homonymes, pas synonymes, mais ne vous semble-t-il pas qu'ils soient ce que la mère est à la fille et qu'un peuple soit toujours là pour légitimer les liens qui les unissent?

C'est la langue qui enfanta la nationalité; c'est elle qui l'a allaitée, c'est elle qui la soutient, et c'est elle qui la fait et la fera prospérer dans le cours des âges. Depuis la destruction de Babel jusqu'à nos jours, les hommes se sont toujours réunis aux hommes qui entendaient les mêmes signes qu'eux et y répondaient. Matériels et grossiers d'abord, ces signes ont changé, peu à peu, avec l'augmentation des groupes humains. Les besoins, puis les désirs individuels en ont varié la forme, adouci la rudesse, étendu la signification. Le substantif a dû précéder le verbe, antérieur lui-même aux autres parties du langage ou du discours, comme nous disons maintenant. Ensuite sont venues les distinctions des genres. Rares, obtuses dans les langues primitives, peu accentuées dans celles que la délicatesse des sentiments n'a point polies, ces distinctions nous paraissent le comble du perfectionnement de notre espèce.

C'est à la distinction si minutieuse, si exquise des genres que la langue française doit sa supériorité sur toutes les autres. Aussi est-elle la plus difficile à parler et le plus fidèle interprète des passions. A ce mot passion nous donnons son extension la plus large, la plus absolue, celle qui non seulement part du cri de l'enfant irrité par le refus d'un bonbon et va jusqu'à l'expression de la douleur d'un honnête homme frappé par le déshonneur, mais encore celle qui joue avec la forme, brode une coquetterie sur les lèvres, quand l'âme est tenaillée par les angoisses, qui anime nos salons, comme elle flamboie à nos tribunes, et caresse l'esprit quand le cœur déborde de fiel.

La langue française séduit, alors même que ses sœurs ne font qu'agiter. En habit de cérémonie, elle est intraitable, comme Marie Thérèse sur les lois de l'étiquette; mais en négligé, vous la trouvez souple, comme la Esméralda, puis riieuse à l'excès, piquante si vous le voulez, amoureuse pour vos caprices et toujours bonne fille, quand vous lui laissez le champ libre.

Avec les langues étrangères on parle, avec la langue française on cause. C'est bien certainement le souvenir de la langue française qui dictait naguère, en anglais, à une femme spirituelle les conseils suivants:

"Apprenez à causer. A cet égard, l'éducation des femmes est déplorablement négligée. Si j'avais une fille, la première chose que je voudrais qu'elle sût, en matière de charmes artificiels, c'est que, bien causer est une qualité plus grande pour une dame que la musique ou la danse. Une femme qui cause bien est toujours sûre de commander l'admiration et le respect dans toute société."

Nos lecteurs savent que ces remarques s'appliquent tout autant à eux qu'à nos lectrices. Et c'est par la causerie que, grâce à sa langue, la nation française brille si éminemment. Ne pourrait-on dire que cet attrait a créé, en France, la liberté sociale qu'admirent et envient ceux même qui repoussent et blâment les institutions gouvernementales de cet empire ? Avancer le contraire serait avancer une absurdité.

La causerie rallie chaque jour dans les salons français les gens que divisent les opinions politiques. Elle alimente la nationalité, comme de tout temps elle l'a alimentée chez les peuples qui ont su causer. Les Latins, les Romains surtout nous en fournissent un exemple frappant. Pour trait d'union, les différentes castes avaient la simplicité familière du langage.

"En relisant Horace, dit un grand écrivain, j'ai remarqué ce vers dans une épître à Mécène (l. 1er, ép. 7) :

Te, dulcis amice, revisam.

(j'irai te voir, mon bon ami). Ce Mécène était la seconde personne de l'empire romain, c'est-à-dire un homme plus considérable et plus puissant que n'est aujourd'hui le plus grand monarque de l'Europe."

Au moment du danger, quand de la bouche d'un tribun tombait l'immortelle injonction : "*Caveant consules !*" toutes les dissensions étaient oubliées, toutes les barrières hiérarchiques effacées ; chacun volait aux armes ; chacun combattait pour tous. On sauvait la patrie.

Remontons l'échelle des âges, nous observerons la même chose chez les Grecs, mais à une différence près cependant. Les Grecs se coaliseront contre les Perses. Ils chasseront Xerxès, à tel moment donné ; mais ce sera pour se disputer le lendemain de la victoire et se ruiner les uns après les autres. Pourquoi ? Tous parlent la même langue. Oui ; mais les dialectes sont divers. Athènes a son accent ; Thèbes son euphonie ; Lacédémone sa tournure particulière. Ainsi des autres cités. Et l'homogénéité est brisée, autant par la disparité des dialectes que par l'autonomie ; l'harmonie manque à l'intérieur ; la nationalité grecque appartient au genre neutre. Elle n'a pas de sexe. Pièce à pièce vous la voyez tomber. Aussi, les Grecs, forts à la résistance, sont-ils mous à l'agression. Ce peuple n'est point initiateur. Il ne transporte pas le flambeau de la civilisation ; il se le laisse enlever. Pourquoi encore ? C'est que sa langue propre, c'est-à-dire sa nationalité, a été inhumée sous le tombeau d'Homère dans le linceul d'Hésiode !

Les lieutenants d'Alexandre commencent la décadence nationale, les Romains l'achèvent, en détruisant la ligue des Achéens.

Les Romains eux-mêmes fidèles à leur nationalité, fermes, invincibles, tant qu'ils seront fidèles à leur langue, ne chancelleront-ils pas dès qu'ils mêleront à cette langue les jargons étrangers ? L'amour des victoires les pousse dans la Gaule, à travers les hordes germaniques ; la basse latinité précède le bas-empire.

Un des derniers défenseurs de la nationalité romaine, Cicéron, s'était déjà oublié à dire

O fortunatam natam me consule Roma !

avant que César ne donnât un coup de hache aux bases de la république. Le premier avait confié son égoïsme à un mauvais vers ; le second avait caché sa calvitie sous une couronne de laurier. S'il fallut encore des siècles pour amener la chute de cette nationalité romaine, la plus grande, la plus complète que nous offre l'histoire, il n'en est pas moins vrai qu'elle fut frappée à mort par les deux hommes qui affichèrent pour elle le plus ardent amour.

Comment ? C'est parce que l'un et l'autre étaient mus par l'orgueil de leur personne, plutôt que par l'amour de leurs concitoyens. Dans ses harangues contre Verrès, Cicéron pouvait opposer à ce gouverneur le cri de *civis romanus sum* ; mais aussi bien que César, il eut passé le Rubicon en disant : *Alea jacta est !*

Ce sont eux qui ouvrent Rome à l'étranger, et par conséquent à la corruption du langage, donc au désaccord, au trépas.

L'équilibre entre les forces est la loi indispensable de tout corps organisé.

La langue latine perdue, la nationalité latine n'avait plus sa raison d'être. Que d'efforts accomplis, que de sang versé depuis le sac de Rome par les barbares, pour rendre aux Latins une nationalité, fût-ce une nationalité bâtarde. L'an 330 signale l'abaissement de la capitale du monde. C'est l'époque de la décomposition totale de la langue, qui décroît, de plus en plus, malgré les luttes héroïques de mille tribuns illustres, bien avant Riensi.

L'épithète de la nationalité romaine est écrite en italien. On l'entrevoit dans la contraction de *populus* pour *populus*, employée déjà par certains poètes du temps d'Auguste.

Virgile chanta le dernier chant de la métropole du monde. Il fut appelé le *Cygne de Mantoue*.

Et la nationalité italienne semble avoir été condamnée elle-même à sa naissance par ce proverbe populaire : *Pour bien parler italien, il faut langage de Toscan dans bouche romaine.*

II.

Cela n'est point un accident, encore moins un phénomène, c'est une loi de la gravitation humaine. L'application de cette loi s'est fait remarquer de tout temps. Le peuple qui, à notre sens, a peut-être résisté le plus longtemps à ses commandements est le peuple juif qu'admirent toujours, malgré ses erreurs, les amis de la nationalité.

C'est pour nous le modèle de l'esprit national.

Méprisé, proscrit, disséminé sur la surface du globe, morcelé, réduit à son infiniment petit, il cherche encore, mais vainement à se rapprocher, à se recomposer, à reprendre corps, nationalité.

Ainsi font les tronçons des reptiles. Et le peuple juif est en servitude !

Depuis bientôt deux mille ans son Exode est ouvert. Et le peuple juif sait encore sa langue.

Un autre peuple,—peuple vaillant s'il en fut et que vous connaissez bien,—a lutté pendant des siècles pour la conservation de sa nationalité. Il vous souvient, n'est-ce pas, de ces gens d'Armorique, dont vous descendez pour la plupart, Canadiens. Non seulement ils ont mis César en échec, non seulement ils ont tenu contre les rois et la noblesse de France considérés pour les réduire, mais on les a vus jusqu'au commencement de ce siècle revendiquer leur nationalité. Aujourd'hui encore le Breton parle une langue faite, grammaticale, et pour se faire recevoir en Bretagne, la langue française a dû recourir à toutes ses séductions, à toute sa flexibilité.

La langue latine avait échoué cependant.

Pour captiver ces fiers Bretons, il a fallu les charmes réunis des trois éléments qui composent notre idiome.

Et la nationalité bretonne n'a consenti à s'éteindre, quo pour renaître, comme le phénix, dans la nationalité française.

L'Ecosse, l'Irlande sont aussi là pour nous dire ce que peut, pour la nationalité, le culte sacré d'une langue, fut-elle même illégitime !

Il suffit d'une heure, d'un décret pour immoler une nationalité politique. On ne peut jamais préciser le moment où on immolera une langue.

C'est que la première est une convention gouvernementale, la seconde une nécessité sociale. Le lâche qui vendra sa nationalité sera impuissant à vendre sa langue. La providence dans sa haute sagesse a mis cette digue à l'ambition et à l'égoïsme humains. Si elle a permis que les langues se transformassent, ça été en vue de leur amélioration, de leur extension, de leur embellissement.

D'un accès facile à la conversation, aux arts, la langue latine boudait la technicologie de la mécanique. La langue française, bercée par la langue latine, a toute sa facilité, toutes ses beautés ; mais élevée par les langues celtique, saxonne, germanique, elle sait se prêter aux exigences de la science et au développement de l'ère industrielle dans laquelle nous sommes entrés.

La langue latine, comme son institutrice la langue grecque, n'allait guère au-delà de l'idéalisme. La langue française accepte le réalisme de la langue anglaise, quand elle ne l'exporte pas elle-même.

Le réalisme est, on le doit reconnaître, la route vers laquelle se dirige l'esprit public.

Les uns, les amis de l'antiquité, regardent ce penchant, comme un signe de décadence ; les autres, les hommes de progrès, les hommes d'action—ceux du continent américain surtout—le regardent comme l'expression la plus directe de notre perfectionnement.

Nous sommes nés pour produire et ce n'est point la vie contemplative qui produit.

Ce raisonnement est d'accord avec l'impulsion qu'ont reçues les facultés humaines depuis la fin du siècle dernier. Mais il ne devrait pas être aussi exclusif qu'il l'est en Amérique, où l'amour de la matière enrayer trop souvent le char de la haute intelligence. On produit, il est vrai ; mais on produit pour gagner ; il faudrait

produire plus souvent pour la satisfaction que cause la création d'une œuvre bonne et belle. L'Américain se résout difficilement à se faire artiste. Lui qui engendre tant de choses, il a honte, dirait-on, d'engendrer l'art. Il préfère le considérer comme un luxe exotique et l'acheter quand il en a besoin.

Aussi la langue américaine,—qui, langue parlée principalement, n'est pas la langue anglaise, tant s'en faut—la langue américaine, rétive à la grammaire, réchignée pour les artistes, a-t-elle des tendresses infinies pour les machinistes, les fabricants, les réalisateurs de tout genre. Elle les traite en enfants gâtés.

Aussi encore les Etats-Unis, qui comptent peut-être à eux seuls autant sinon plus de journaux qu'il y en a dans toute l'Europe, n'ont-ils presque pas d'hommes de lettres. Chez eux on incorpore la pensée dans des mots, on ne la coule pas dans le moule de la langue raisonnée.

Le besoin de faire et de faire vite a banni de l'expression et la richesse, et la convenance, et la loi antique. Quand les Gaulois portaient la cognée dans les vieilles forêts de la France actuelle, ils parlaient un jargon obscur, indéfini, libre dans ses écarts, parce qu'il n'avait pas le charme de la contrainte. Quand l'Américain aura déposé son bâton de pionnier, il parlera une langue plus belle, plus soignée, plus coulante, plus noble et plus luxueuse que l'anglais.

Parce qu'elle sera formée des ingrédients multiples qui constituent sa nationalité. L'Américain a besoin de substantifs aujourd'hui. Que ses immenses territoires soient peuplés et il courtisera la forme, après avoir longtemps violé la règle. Les Romains commencèrent par violenter les Sabines avant de finir par adorer les femmes. Romulus ravit une fille d'Ausonie ; Marc-Antoine perd la bataille d'Actium et se tue pour Cléopâtre. Quand l'Amérique sera défrichée et colonisée, la langue sera défrichée, qu'on nous pardonne le terme ! Plus réaliste encore que l'anglais, le langage américain s'idéaliserait au milieu de l'allemand, du français et de l'espagnol.

Il y a vingt ans, New-York n'avait pas un critique artistique. A présent vous en trouverez cent.

Le réalisme est le principe de la langue yankee, parce que c'est le principe de sa nationalité.

Et c'est l'alliance de l'idéalisme au réalisme qui a placé la langue française au-dessus de toutes les autres, parce que ce sont les deux principes de notre existence.

III.

Le français est issu de quatre souches principales. Ce sont, par ordre de primogéniture, la langue ibérienne, la langue celtique, la langue latine et les deux jumelles auxquelles cette dernière donna naissance, la langue d'oc et la langue d'oïl. La langue d'oc eut cours au midi de la Loire, la langue d'oïl au nord de ce fleuve ; elles naquirent vers le huitième siècle et se fondirent dans le quinzième en français moderne. Cette langue nouvelle fut épurée

au dix-septième et elle atteignit un haut point de perfection sous Louis XIV.

C'est aussi l'époque de la constitution de la nationalité française, qu'on le remarque. Richelieu achève l'œuvre de Louis XI. La féodalité s'abat. Les divisions provinciales diminuent ; les idiomes se mêlent, et l'unité nationale arrive, mais précédée de l'unité linguistique, ne l'oublions pas.

La révolution de 1789 couronne cette transfiguration ; car elle prépare le Code civil, en annulant les vieilles formules judiciaires ; en abolissant les coutumes arbitraires ; et en posant les bases d'une langue légale, commune dans toute la France.

Louis XIV avait fixé la langue idéale. Napoléon Ier, le fils de la révolution de 89, écrivit le syllabaire de la langue réelle. Aussi la nationalité française n'avait-elle jamais été vigoureuse, et compacte comme dans son temps. Ses campagnes meurtrières sont là pour le dire. Saignée aux quatre veines, épuisée, haletante, jugée morte par ses ennemis, la France, après plus de vingt années de guerre, contre toute l'Europe, relevait la tête au chant de son hymne national, de la *Marseillaise* ! Et quoique défaite à Waterloo, elle restait invaincue. Est-il aussi une page plus vraiment française que cet hymne ? Ce n'est pas seulement notre langue, pas seulement notre musique, pas nos aspirations, nos qualités qu'il révèle ; mais ce sont nos imperfections elles-mêmes. Rouget de l'Isle est le premier qui ait fait les *Français peints par eux-mêmes*. Ses imitateurs ne l'ont pas plus approché que M. Scribe n'approche de Molière. C'est pourtant un homme célèbre que M. Scribe. Il a broché deux ou trois cents comédies, Molière n'en a fait qu'une vingtaine ! Mais la précision est l'âme du génie et fécondité n'est pas toujours signe de bonté. Nos immenses prairies de l'Ouest l'attestent.

La langue a popularisé par ses chants la nationalité française ; elle l'a cimentée. Aussi croyons-nous cette langue et cette nationalité plus viriles, plus simples, plus intimement mariées que jamais.

Un auteur contemporain a dit avec raison :

“ Malgré la monotonie qui lui est inhérente à cause de son défaut d'accent et la surabondance des syllabes muettes, nos poètes et nos prosateurs ont prouvé à quel point entre des mains habiles, notre langue pouvait devenir harmonieuse.

“ Les défauts de la langue française sont amplement rachetés par l'admirable clarté qui est son caractère distinctif et qui l'a rendue la langue de la diplomatie. La marche simple et régulière de sa construction est tellement conforme aux principes de la logique et de la raison que rarement elle admet deux manières d'exprimer une idée, et que souvent il suffit d'énoncer en français une proposition qui paraissait juste dans une autre langue, pour en faire voir immédiatement la fausseté. Aussi le français est éminemment la langue des sciences, de la politique et de la discussion.”

Ils sentent bien la justice de cette observation les peuples forcés par leur position à manier

tour à tour la langue française et une langue étrangère.

C'est une bataille terrible, acharnée, qui ne laisse ni trêve ni merci, car elle a pour objet la nationalité.

IV.

Ainsi se trouvent placés les Canadiens-Français vis-à-vis des Anglo-Saxons.

Si peuple fut éprouvé par le Maître de toutes choses, c'est le peuple canadien-français. Entraîné sur le sol américain, au moment où se dessinaient dans sa patrie-mère, la langue et la nationalité françaises, il n'a cessé de songer à elles et de travailler ici à leur élever un autel. Délaisse à l'heure même où il commençait à opérer sur cet hémisphère l'œuvre de nationalité que la France opérait dans l'ancien monde, il n'a pourtant point perdu la mémoire de son origine, et, malgré les déboires, les persécutions, malgré les revers, il est resté fidèle à cette origine. La voix du sang parle par sa bouche. Si la France n'eût été en travail de langue et de nationalité depuis François Ier jusqu'à la restauration, peut-être la race française aurait-elle maintenant sur ce continent une puissance égale à la race saxonne. Ne possédait-elle pas la plus grande et la plus belle partie du pays de l'embouchure du St. Laurent à l'embouchure du Mississipi, le nord, le sud et l'ouest du Nouveau Monde ? Des noms français ne jalonnent-ils pas toutes les routes, tous les cours d'eau depuis Gaspé jusqu'à la Nouvelle-Orléans et depuis les incommensurables régions du Nord-Ouest jusqu'au Labrador ? Mais si Louis XV ignora la Nouvelle France, Bonaparte méconnut la Louisiane. Le roi fainéant se laissa (en 1763) enlever sa colonie par insouciance de ses intérêts ; le consul conquérant vendit (en 1803) la sienne par besoin d'argent, pour satisfaire son ambition. Lequel fut le plus coupable ? C'est à l'histoire de répondre.

Mais si la nationalité politique de ces deux colonies pouvait être sacrifiée par des gouvernants, il n'en était pas de même de leur nationalité propre, c'est-à-dire celle qui attache les enfants aux parents, celle qui obéit à ce qu'on appelle le cri de la nature. Devenu anglais par la forme administrative, le Canada est, après un siècle de sujétion anglaise, encore français par la langue et les mœurs. On peut en dire autant de la Louisiane, nonobstant son adhésion à la constitution de 1776. A l'époque de la cession du Canada, il était occupé par soixante mille français à peine. Aujourd'hui, on peut les estimer à huit cent mille environ. La même progression se fait remarquer en Louisiane.

Malgré leur changement de fortune politique, ces seize cent mille individus, épars sur un continent huit fois aussi grand que l'Europe, gardent précieusement la langue et les traditions de leurs ancêtres. Le type français est vivant parmi eux. Je me sens disposé à leur appliquer ce que M. Guizot a dit de la France :

“ A côté des grands événements, des révolutions, des améliorations publiques, on aper-

goit toujours dans notre histoire des idées générales, des doctrines qui leur correspondent. Rien ne s'est passé dans le monde réel dont l'intelligence ne se soit à l'instant saisie et n'ait tiré pour son propre compte une nouvelle source de richesse, rien dans le domaine de l'intelligence qui n'ait eu dans le monde réel, et presque toujours assez vite son retentissement et son résultat."

Ces réflexions viennent corroborer ce que nous avançons dernièrement que la langue française l'emporte sur les autres, parce qu'elle est accessible au réalisme comme à l'idéalisme.

Et tandis que je cite, qu'on me permette de copier un admirable tableau tracé par M. Jean Aycard, dans son *Histoire Littéraire de la France*. Aussi bien il a sa place marquée dans un article sur la langue française et la nationalité canadienne.

" Les grands esprits de la France, écrit M. Aycard, offrent dans leurs écrits immortels un mélange exquis de spéculation et d'intelligence pratique. Ils conservent toujours le sentiment du monde extérieur, des faits au milieu desquels ils vivent ; ils s'élèvent très haut, mais sans perdre la terre de vue. Ils se complaisent à connaître, à sonder, à pétrir cette boule étroite sans y élire jamais leur domicile éternel. Habiles à la fois à observer et à méditer, Montaigne, Descartes, Pascal, Bossuet, Bayle, Voltaire, Montesquieu, Buffon, Mirabeau, Napoléon, ne sont ni de purs logiciens ni des enthousiastes.

" En France (dit M. de Mérimée), à toutes les époques et dans toutes les conditions, les hommes éminents se sont piqués de bien écrire. Politique, guerrier, courtisan, quiconque a dû s'adresser à des Français s'est présenté devant des juges qu'on ne peut convaincre, à moins de les séduire." Ajoutons qu'en France comme à Rome, la prose a toujours été plus parfaite que la poésie. La palme de la poésie, peut-être quelques nations en Europe peuvent la disputer à la France ; celle de la prose lui appartient sans contradiction.

Les Italiens, voire les Allemands, trouvent nos poètes prosaïques, parce que ceux-ci sont habituellement raisonnables et que leur naïveté même est réfléchi. En revanche, combien de nos savants sont encore artistes dans leurs écrits, et passeraient, en une littérature moins encombrée de chefs-d'œuvre, pour de grands écrivains.

L'imagination n'est point, comme on le suppose, la base du véritable talent littéraire ; c'est la raison aiguisée par l'esprit, le bon sens avec l'expression heureuse. Aujourd'hui M. de Chateaubriand lui-même l'a reconnu : " Tout ouvrage, même un ouvrage d'imagination, ne peut vivre si les idées y manquent d'une certaine logique qui les enchaîne et qui donne au lecteur le plaisir de la raison, même au milieu de la folie. Voyez les chefs-d'œuvre de notre littérature ; après un mûr examen, vous découvrirez que leur supériorité tient à un bon sens caché, à une raison admirable qui est comme la charpente de l'édifice. Ce qui est faux finit par déplaire : l'homme a en lui-même un principe de droiture que l'on ne choque pas impunément.

De là vient que les ouvrages des sophistes n'obtiennent qu'un succès passager. Ils brillent un instant d'un faux éclat, et tombent dans l'oubli."

La langue latine a suivi les conquêtes des Romains, mais on ne voit pas qu'elle les ait jamais précédées. Les nations que ces conquérants avaient vaincues apprenaient le latin malgré elles ; au lieu qu'on a vu les peuples avant d'être soumis à la France apprendre volontairement le français. Le père Bouhours écrivait dès le dix-septième siècle : " Seriez-vous bien aise que toutes les langues fussent réduites à une seule et que tous les peuples s'entendissent comme nous nous entendons, et comme ils s'entendaient autrefois dans le paradis terrestre ?— Je n'en serais pas fâché, pourvu que notre langue fût cette langue universelle et que toute la terre parlât français... On parle déjà français dans toutes les cours de l'Europe. Tous les étrangers qui ont de l'esprit se piquent de savoir le français. Où ne va-t-on point avec notre langue ? C'est lui donner des bornes trop étroites que de la renfermer dans l'Europe ; elle a cours parmi les sauvages de l'Amérique et parmi les nations de l'Asie les plus civilisées... Si la langue française n'est pas encore la langue de tous les peuples du monde, elle mérite de l'être. Car, à la bien considérer dans la perfection où elle est depuis plusieurs années, ne faut-il pas avouer qu'elle a quelque chose de noble et d'auguste qui l'égale presque à la langue latine et la relève au-dessus de l'italienne et de l'espagnole."

On a beaucoup vanté la majesté de la langue castillane. Sans doute il n'en est pas de plus pompeuse. A entendre le nom du Mançanarès, ne croirait-on pas que la rivière de Madrid est le plus grand fleuve du monde ? Ce n'est qu'un petit ruisseau, et le plus souvent à sec. En s'éloignant de cette pompe, la langue italienne va souvent dans un autre excès, et cet enjouement qui lui est si naturel tombe souvent dans la bouffonnerie.

Le français est aussi éloigné de la mollesse et de l'enflure des langues du midi que de la rudesse des langues du nord, dont la plupart des mots écorchent le gosier de ceux qui parlent et l'oreille de ceux qui écoutent.

Notre langue, dans nos bons écrivains, n'use que fort sobrement des hyperboles et de ces figures recherchées ennemies de la vérité ; en quoi elle exprime bien l'humeur franche et sincère du pays de Montaigne et de Molière, où l'on n'a jamais pu souffrir l'hypocrisie, l'exagération ni le mensonge. Pour plaire, a-t-on dit, il ne faut point trop en laisser voir le désir ; de même pour parler bien français, il ne faut point vouloir trop bien parler. " Notre beau langage, dit encore Bouhours, ressemble à une eau pure et nette qui n'a point de goût, qui coule de source, qui va où sa pente naturelle la porte, et non pas à ces eaux artificielles qu'on fait venir avec violence dans les jardins des grands, et qui y font mille différentes figures. Car la langue française hait tous les ornements excessifs, elle voudrait presque que ses paroles fussent toutes nues, pour s'exprimer plus simplement ; elle ne se pare qu'autant que la nécessité et la

bienséance le demandent." Bouhours vivait au siècle de Descartes, de Racine et de Pascal. "Le français, par la marche naturelle de toutes ses constructions, et aussi par sa prosodie, sera toujours plus propre qu'aucune autre langue à la conversation. Les étrangers, par cette raison, entendent plus aisément les livres français que ceux des autres peuples. Ils aiment, surtout, dans nos livres philosophiques, une clarté de style qu'ils trouvent ailleurs assez rarement."

Quelle contrée illustre mieux cette assertion que l'Amérique Septentrionale où trois langues se disputent la préséance : l'anglais, le français et l'allemand. On apprend l'anglais par nécessité et pour ses affaires, le français par goût, l'allemand par circonstance.

V.

Je me souviendrai toujours avec une profonde émotion des magnifiques paroles de *l'Histoire du Canada*, par M. F. X. Garneau :

"Si l'on envisage l'histoire du Canada dans son ensemble, depuis Champlain jusqu'à nos jours, en voit qu'elle se partage en deux grandes phases que divise le passage de cette colonie de la domination française à la domination anglaise, et que signalent la première, les guerres avec les Sauvages et les provinces qui forment aujourd'hui les États-Unis ; la seconde, la lutte politique et parlementaire des Canadiens pour leur conservation nationale. La différence des armes, entre ces deux époques, nous les montre sous deux points de vue distincts ; mais c'est sous le dernier qu'ils m'intéressent davantage. Il y a quelque chose de touchant et de noble tout à la fois à défendre la nationalité de ses pères, cet héritage sacré qu'aucun peuple, quelque dégradé qu'il fût, n'a jamais osé répudier publiquement. Jamais cause plus grande et plus sainte n'a inspiré un cœur haut placé, et mérité la sympathie des hommes généreux.

"Si la guerre a fait briller autrefois sur le champ de bataille la bravoure des Canadiens avec éclat ; à leur tour, les débats politiques ont fait surgir au milieu d'eux des noms que respectera la postérité ; des hommes dont les talents, le patriotisme ou l'éloquence, sont pour nous à la fois un juste sujet d'orgueil et une cause de digne et généreuse émulation. Les Papineau, les Bedard, les Vallières, les Stuart, ont à ce titre pris la place distinguée que leurs compatriotes leur avaient assignée depuis longtemps dans notre histoire, comme dans leur souvenir.

"Par cela même que le Canada a été soumis à de grandes vicissitudes, qui ne sont pas de son fait, mais qui tiennent à la nature de sa dépendance coloniale, les progrès n'y marchent qu'à travers les obstacles, les secousses sociales, et une complication qu'augmentent de nos jours la différence des races mises en regard par la métropole ; les haines, les préjugés, l'ignorance et les écarts des gouvernans et quelquefois des gouvernés. Les auteurs de l'union des deux provinces du Canada, projetée en 1822 et exécutée en 1840, ont étayé cette mesure de diverses raisons spécieuses

pour couvrir d'un voile légal une grande injustice. L'Angleterre, qui ne veut voir dans les Canadiens-Français que des colons turbulents, des étrangers mal affectionnés, feint de prendre pour des tentatives républicaines leur inquiétude, leur attachement à leurs institutions et à leurs usages menacés, artifice indigne d'un grand peuple. L'abolition de leur langue, et la restriction de leur franchise électorale pour les tenir, malgré leur nombre, dans la minorité et la sujétion, ne prouvent que trop qu'elle ne croit rien de ce qu'elle dit, et que ni les traités, ni les actes publics les plus solennels, n'ont pu l'empêcher de violer des droits d'autant plus sacrés qu'ils servaient d'égide au faible contre le fort.

"Mais quoiqu'on fasse, la destruction d'un peuple n'est pas chose aussi facile qu'on pourrait se l'imaginer.

"Nous sommes loin de croire que notre nationalité soit à l'abri de tout danger. Comme bien d'autres nous avons eu nos illusions à cet égard, illusions qui s'envolent chaque jour devant les intrigues, et la corruption qui rappellent certaines époques de l'histoire de l'Irlande.

"Mais, dans le vrai, l'existence du peuple canadien n'est pas plus douteuse aujourd'hui, qu'elle ne l'était il y a un demi siècle. Notre destinée est de lutter sans cesse, tantôt contre les barbares qui couvrent l'Amérique, tantôt contre une autre race qui, jetée en plus grand nombre que nous dans ce continent, y a acquis depuis longtemps une prépondérance, qui n'a plus rien à craindre. Nous ne comptons que 60,000 âmes en 1760 et nous dépassons aujourd'hui 700,000.

"En effet, ce qui caractérise la race française, par-dessus toutes les autres, c'est "cette force secrète de cohésion et de résistance, qui maintient l'unité nationale à travers les plus cruelles vicissitudes et la relève triomphante de tous les obstacles." La vieille étourderie gauloise, dit un auteur,* a survécu aux immuables théocraties de l'Égypte et de l'Asie, aux savantes combinaisons politiques des Hellènes, à la sagesse et la discipline conquérante des Romains. Doué d'un génie moins flexible, moins confiant et plus calculateur, ce peuple antique et toujours jeune quand retentit l'appel d'une noble pensée ou d'un grand homme, ce peuple eût disparu comme tant d'autres plus sages en apparence, et qui ont cessé d'être parce qu'ils ne comprenaient qu'un rôle, qu'un intérêt ou qu'une idée.

"Rien ne prouve que les Français établis en Amérique aient perdu, au contraire, tout démontre qu'ils ont conservé ce trait caractéristique de leurs pères, cette puissance énergétique et insaisissable qui réside en eux-mêmes, et qui, comme le génie, échappe à l'astuce de la politique comme au tranchant de l'épée. Ils se conservent, comme type, même lorsque tout semble annoncer leur destruction. Un noyau s'en forme-t-il au milieu des races

* M. Mallefer : *De la puissance et des institutions de l'Union Américaine.*

étrangères, il se propage, en restant comme isolé, au sein de ces populations avec lesquelles il peut vivre, mais avec lesquelles il ne peut s'amalgamer. Des Allemands, des Hollandais, des Suédois se sont établis par groupes dans les Etats-Unis, et se sont insensiblement fondus dans la masse sans résistance, sans qu'une parole même révélât leur existence au monde. Au contraire, aux deux bouts de cette moitié du continent, deux groupes français ont pareillement pris place, et non seulement s'y maintiennent comme race, mais on dirait qu'une énergie qui est comme indépendante d'eux-mêmes, repousse les attaques dirigées contre leur nationalité. Leurs rangs se resserrent, la fierté du grand peuple dont ils descendent et qui les anime alors qu'on les menace, leur fait rejeter toutes les capitulations qu'on leur offre; leur esprit de sociabilité, en les éloignant des races flegmatiques, les soutient aussi dans les situations où d'autres perdraient toute espérance. Et cette force de cohésion, dont nous venons de parler, se développe d'autant plus que l'on veut la détruire."

Mais comment hâter le développement de la nationalité canadienne-française en Amérique? Voilà le problème que nous allons étudier et à la solution duquel nous travaillerons désormais.

VI.

La nationalité canadienne,—comme toutes les nationalités, a sa source dans l'esprit et le cœur des habitants. Par la langue française, elle dérive de l'esprit; par la religion catholique, elle dérive du cœur. En cherchant les moyens de développer cette nationalité, nous devons donc examiner sa position actuelle vis-à-vis de la nationalité saxonne, sa rivale. Non que nous veuillions empiéter sur le domaine de la politique, le but de la *Ruche* pas plus que le cadre de cet article ne le souffriraient, mais toute question philologique, étant plus ou moins liée à l'histoire, proprement dite, nous sommes forcés d'exposer brièvement ce qui a été, ce qui est et ce qui pourrait être.

On ne saurait nier qu'aussitôt après la prise de Québec, l'Angleterre tâcha de courber les vaincus sous ses lois, ses institutions, ses mœurs, sa langue. C'était dans l'ordre des choses. Un peuple victorieux essaye toujours de s'assimiler le peuple conquis. *Vae victis*. Cependant les Canadiens résistèrent avec une énergie, une opiniâtreté, un héroïsme qui firent échouer une à une les tentatives des Anglais. L'attaque et la défense furent violentes, incessantes pendant près de trois quarts de siècle. Ce conflit est une des plus remarquables épopées que je connaisse. Un peintre lui a manqué, jusqu'à ce jour peut-être. Mais tôt ou tard on le verra paraître, et son tableau, s'il est fidèle, prendra une place première dans les annales du monde. M. Denis Benjamin Viger a esquissé ce tableau dans ses considérations sur la Belgique et on doit dire qu'il l'a fait de main de maître. Cependant, grâce au ciel, la lutte a fini par mollir, puis par s'éteindre. Non que les Canadiens fussent réduits; non que les Anglo-Saxons fussent devenus numéri-

quement moins forts. Au contraire. Les uns et les autres avaient grandi; les uns et les autres auraient pu rester dans l'arène. Mais c'est que les préventions s'étaient oblitérées des deux parts; c'est que la population canadienne-française s'était accrue non seulement sur les bords du St. Laurent, mais sur ceux du Mississipi et même sur ceux du Sacramento et que le frottement des races a toujours été favorable au progrès. N'est-ce point avec le diamant que l'on taille le diamant? Les Français qui n'immigraient guère, qui n'aiment pas à immigrer, eux, qui vers 1830, comptaient à peine quelques représentants dans les Etats-Unis du nord, ils ont, depuis cette époque, franchi l'Atlantique par phalanges et à tel point que maintenant ils forment dans la seule ville de New-York une colonie de plus de quarante mille âmes. La fièvre de l'or en a entraîné d'autres au littoral du Pacifique. San Francisco venait de se fonder, quand un journal français y prit son essor. A l'heure où nous écrivons, la capitale de la Californie possède deux ou trois feuilles françaises quotidiennes et diverses publications périodiques en cette langue. Parlerons-nous de la Nouvelle-Orléans, avec ses grands journaux, dont quelques-uns figureraient honorablement dans les rangs de la presse parisienne? Et les paroisses de la Louisiane, dont chacune a sa gazette française lorsqu'elle n'en a pas deux? Un journal quotidien défraie les Français de Mexico, et une revue hebdomadaire ceux du Brésil. Quant au Canada, il peut se glorifier de vingt journaux français au moins pour une population française de huit cent mille individus environ! C'est certainement plus que ne possèdent bon nombre des départements français eux-mêmes. La librairie française est, de vrai, encore à l'état d'enfance, en Amérique, et il lui faudra bien des années pour sortir de ses langes. C'est que la main-d'œuvre ici est plus chère que le travail d'imagination et que la France peut, malgré les frais de transport et malgré les droits d'importation, fournir ses produits littéraires à des prix comparativement très réduits. Ne prétendez pas que les Franco-Américains, Canadiens ou autres, manquent soit d'intelligence soit de l'amour des lettres. A mesure qu'ils se concentrent sur un point, ils créent des imprimeries et des organes de la pensée. Que les communications, si faciles déjà, doublent et dans le Nouveau-Monde, ils reconstitueront une Nouvelle-France.

En quinze heures nous avons les malles de New-York, en sept jours celles de la Nouvelle-Orléans, en moins d'un mois celles de la Californie. N'est-ce pas l'aurore d'un autre avenir pour nos compatriotes? La langue française est de mode dans les salons américains, elle est d'usage dans la plupart des familles des Etats et des républiques du Sud! Nous marchons à un changement? Je ne parle pas à cette heure, et à cette place, d'un changement politique, mais bien d'un changement social. Omnipotente, il y a un siècle, la langue anglaise se trouve désormais postée dans le nord de l'Amérique au moins, entre la langue allemande

et la langue française. Aussi la langue anglaise ménage-t-elle celles qu'elle molestait jadis. Qui se hasarderait à affirmer que, plus tard, elle ne sera pas en minorité ? Les guerres civiles et religieuses de la Grande-Bretagne ont puissamment contribué au peuplement de l'Amérique. Les révolutions politiques de la France n'ont-elles pas l'air de continuer cette œuvre ? Depuis 1848, il est arrivé aux États-Unis plus de vingt mille Français proscrits ou incapables de vivre sous le régime gouvernemental de leur pays. Cette statistique ouvrira les yeux à tout homme de sens. Et quelle est en général le caractère naturel des immigrants ? Ils sont hardis, intelligents. Pour briser les douces chaînes du foyer domestique, il faut être doué d'une âme solidement trempée ou être forcé par les circonstances ? Le flot de l'émigration grossit en France et le souffle de la liberté le pousse constamment vers notre hémisphère. Chaque Français qui met le pied sur le sol que nous foulons y apporte son contingent de vitalité à la langue française, et par là il avive la nationalité canadienne, comme je la comprends. Car cette nationalité canadienne, si elle a été lésée dans sa langue, elle n'a pas, Dieu merci, été martyrisée dans sa religion. En justice pour l'Angleterre, nous lui devons cette déclaration. Bien plus, après avoir comploté la ruine de notre langue, les Anglais la flattent et lui font chaque jour des avances. Je sais au Canada, bon nombre de maisons anglaises où le français est la langue familière. On me répondra infailliblement que le nombre de maisons canadiennes-françaises où l'anglais est la langue familière est plus grand encore. Je ne le nie pas ; mais j'affirme aussi que cette objection ne prouve point que notre langue s'étirole au Canada. Les généraux n'ont-ils pas coutume de dire qu'il vaut mieux se gagner un allié que de perdre dix déserteurs ? Au surplus, le courant de l'immigration française rétablirait bientôt l'équilibre, si la balance penchait trop de l'autre côté, ce qui n'est pas à redouter ! Qui dit nationalité canadienne dit langue française et la langue française est en train de planter des racines indestructibles dans toute l'Amérique.

VII.

Quelques personnes bien pensantes d'ailleurs, s'écrieront : cela est fort beau ; mais vous conviendrez que les Français d'Amérique ne parlent ni n'écrivent grammaticalement le français. Leur langage est frelaté, abondant en archaïsmes et en anglicismes. À cela qu'on me permette d'opposer quelques considérations que je faisais en 1855, dans un article bibliographique :

« Quoique le domaine de l'impression soit occupé par deux races distinctes, qui chacune instinctivement, involontairement peut-être cherche à supplanter sa rivale, toutes deux s'attachent à leur caractère typique et résistent aux influences immédiates. Cette lutte sourde, s'accomplit toutefois au bénéfice de l'idée dont la traduction verbale ou graphique reçoit à chaque instant une énergie et une

étendue étonnantes. Il est certain qu'ici nous avons pour nous énoncer des mots plus nombreux, plus concis, plus techniques qu'on n'en a à Londres ou à Paris.

« En dépit des puristes, nous ne craignons pas de dire que l'idiome vernaculaire, au Canada, tout altéré qu'il paraisse, a, sur les langues vierges un avantage marqué : il formule plus brièvement et plus exactement. Or, comme la linguistique n'est pas, quoiqu'on dise ou qu'on fasse, douée d'immutabilité ; comme la progression est une loi universelle, nous ne saurions blâmer ces emprunts indispensables que se font de temps en temps des langues sœurs. Quand ils sont judicieux, l'usage ne tarde guère à leur donner des lettres de crédit ; quand ils sont vicieux, un ostracisme a promptement fait justice de leur intrusion. Certes, on ne peut s'empêcher d'admirer ceux qui, drapés dans le manteau de la règle consentie, repoussent tout ce qui est en dehors :—ces gens-là témoignent d'un grand courage, mais aussi d'un profond aveuglement. Ne semble-t-il pas qu'ils fouettent les flots courroucés dans l'espoir de les calmer ? Ne laissez point gêter l'essence de votre langue, mais n'ayez pas peur de l'enrichir de parfums exotiques, surtout quand vous y pouvez verser une expression concrète. Est-ce que la synthèse n'est pas le but commun où nous entraîne, à défaut de nos aspirations, la force des événements ? »

M'appuyant de faits, pour démontrer que notre langue peut, sans commettre d'infidélités condamnables, accepter des caresses étrangères, j'ajoutais, dans le même article, à propos d'un *Dictionnaire des Barbarismes canadiens* :

« Nous voulons bien que les langues se prêtent leurs joyaux, mais nous nous opposons et nous nous opposerons de toutes nos forces à ce qu'elles s'escroquent leur clinquant. Conséquemment nous partageons l'opinion de l'auteur du *Dictionnaire des Barbarismes* jusqu'à un certain point. Toutefois, nous différons d'avec lui en ce sens qu'il repousse comme mauvais la plupart des mots dont les coutumes, les lois, la situation, le goût de cette Province ont fait une nécessité et dont on ne pourrait rendre la signification que par une phraséologie fastidieuse et souvent inexacte. (*)

« Prenant par exemple, le terme *change*, en usage au Canada. À l'égard de ce terme, l'auteur du *Dictionnaire des Barbarismes* se trompe étrangement, car il l'expulse sans pitié. Probablement il croit que c'est un larcin fait par la paresse ou l'insouciance à la langue anglaise. Nouvelle erreur de sa part, car, sous Louis XIV,

(*) Voyons quelques cas : L'application de la vapeur à la locomotion est une découverte des Américains. Ils ont donné aux voitures employées sur les lignes de chemin de fer le nom de *waggon* qui appartient à leur idiome. Pour traduire ce mot les Français avaient le correspondant *char*. Les Canadiens l'ont adopté sur le champ et, par une bizarrerie singulière, les habitants de la France lui ont préféré l'anglicisme *waggon*. Ils s'en servent si bien que si, vous trouvant sur le territoire français, vous disiez : *Je vais monter dans les chars* ou : *Je prendrai les chars*, personne ne vous comprendrait. Au Canada on a aussi, et avec raison traduit le mot *rail* par *lisse* ; en France le mot *rail*, est passé dans la langue, etc.

on disait encore ; je lui ai donné le *change* d'un louis. Et, de nos jours, on dit très bien. Le *change* est en faveur de telle place ; le *change* est *au-dessous* du pair. S'il est vrai qu'en France on n'emploie plus ce substantif comme synonyme de *monnaie*, c'est uniquement parce que le système monétaire français ne le permet pas. Mais se servir toujours du mot *monnaie* au lieu du mot *change* dans les contrées où prévaut le système monétaire américain, serait une faute grave. En effet, sans remonter à la racine latine de *monnaie*, qu'entend-on par cette expression, si non toutes sortes de *pièces de métal*, servant au commerce, frappées par autorité souveraine et marquées au coin d'un prince ou d'un état souverain ? Or, en France, dans le commerce de détail, les transactions se font au moyen du *franc*, unité monétaire et d'espèces monnayées inférieures, ayant toutes une valeur intrinsèque. Voilà pourquoi si une personne désire changer une pièce d'un louis, elle demandera à une autre personne : " Avez-vous de la monnaie ? " tout aussi bien que si elle désire changer une pièce d'un franc. Cette personne sait parfaitement qu'on ne peut lui échanger sa pièce que contre du numéraire. Mais supposez qu'il existe en France comme ici des valeurs conventionnelles, par exemple, des billets de cinq, dix ou quinze francs, si la personne qui veut changer une valeur, pièce d'or ou billet de banque, préfère le papier au numéraire, elle ne devra pas dire : Donnez-moi de la *monnaie*, et, certes, elle se gardera de le dire, car alors le changeur ne lui offrirait que des espèces sonnantes. Il faut donc pour obvier à cet inconvénient, inventer un nouveau terme ou adopter celui qui est en vigueur au Canada et dire : J'ai du *change*, il m'a rendu du *change*. Ce ne sont pas les mots qui créent les idées, ce sont les idées qui créent les mots. D'ailleurs, un fait historique prouvera que le mot *change* est le seul qui puisse être admis par la langue française pour rendre le sens que nous lui donnons en Amérique.

"Après que la pauvreté des finances eut obligé l'assemblée nationale à émettre du papier-monnaie, pour suppléer au manque de numéraire, et lorsque ce papier-monnaie, appelé *assignat*, commença à tomber en discrédit, elle décréta que les assignats auraient cours forcé, et qu'ils devraient toujours être remboursables, soit en deniers, soit en monnaie, soit en *change*."

Puissent mes observations, si courtes qu'elles soient, convaincre de la nécessité du libéralisme en matière de lexicologie ! "Vue d'en haut cette science doit dérouler l'ensemble des idées sur lesquelles une nation a vécu : elle est la contrepartie de ses mœurs, comme peut-être la syntaxe est le facsimile de son caractère." Les précédentes remarques pourraient être accompagnées d'une foule d'autres, aussi concluantes en faveur de la langue française qui nous sert d'interprète, comme le mot *meublier* entr'autres, employé si logiquement au Canada en place d'*ébéniste* qui a cours en France. Mais ce serait nous écarter par trop du sujet que nous nous sommes

proposés de traiter. Notre dessein, en faisant cette courte digression, était de mettre le public en garde contre les excès de sévérité de certains grammairiens égarés par un zèle aveugle, car franchement nous sommes convaincus que la langue franco-américaine, rachète par d'éminentes qualités, les imperfections que lui reprochent ses détracteurs. Après ces explications, on jugera si nous avons tort ou raison de soutenir que la langue et la nationalité française sont plus vivaces et plus florissantes au Canada que jamais.

VIII.

Résumons-nous :

Longtemps maladif, timide et honteux, pour ainsi dire, sur le continent américain, notre idiome y prend maintenant santé et vigueur. Il prête ses forces à la nationalité canadienne. De splendides horizons se déroulent devant tous deux. La dernière va de pair avec le premier. Et l'heure n'est peut-être pas éloignée où la famille franco-américaine rayonnera autour d'un foyer lumineux, dont la nationalité littéraire canadienne sera le centre. C'est cette nationalité qui a dicté de si belles pages à M. Chauveau dans son *Charles Guérin* ; c'est celle qui, bien certainement, inspira M. J. G. Barthe, quand il écrivit le *Canada reconquis par la France* ; c'est celle qui anima M. Bibaud père, qui anime M. Maximilien Bibaud, qui accorde tantôt la lyre harmonieuse de M. J. Lenoir et tantôt la harpe patriotique de M. O. Crémazie, c'est elle qui jaillit de la bouche de tant d'orateurs éloquents, enflamme tant d'écrivains distingués, elle qui conseille la brillante jeunesse des Instituts du Bas-Canada ; c'est elle enfin qui nous invite à reprendre la publication de la *Ruche*, pour travailler, dans la mesure de nos forces, à accélérer, en Amérique, les progrès de notre magnifique langue française lancée sur les ailes de la civilisation à la conquête du monde.

H. EMILE CHEVALIER.

Montréal, 20 février 1859.

LE MAL DU PAYS.

Qu'est devenu, dit-on, le noble et fier courage
De celui qui de Mars nous paraissait l'image ?
D'où vient qu'il est rêveur et soupire tout bas,
Que seul dans le vallon il égare ses pas ?
Assis sur un rocher quand la nuit est venue,
Vers un seul point du ciel il arrête sa vue :
Quels douloureux pensers, quel désespoir pro-
[fond

Agite son esprit et fait pâlir son front ?

Hélas ! il est tombé cet amour de la gloire !
Un autre amour sur lui remporte la victoire.
De cet heureux rivage où j'ai laissé mon cœur,
Le constant souvenir m'accable de langueur.
Disciples de Galien, votre art est impuissant :
Quel remède opposer à ce feu dévorant
Qui coule en chaque veine et consume ma vie ?
Ah ! plutôt un seul jour rendez-moi ma patrie !
Un seul jour laissez-moi fouler le sol natal,
Comme un lourd cauchemar disparaîtra mon
[mal.

Que je puisse revoir le vallon solitaire
Où je reçus le jour, où repose mon père.
Un baiser de ma mère et de ma jeune sœur
Sur mon front abattu répandrait la fraîcheur,
Un seul instant passé près de ma fiancée
Rendrait tout son courage à mon âme lassée.

Mais hélas ! mes soupirs n'émeuvent pas vos
[cœurs :

Lorsque j'aurai tari la source de mes pleurs
Il me faudra mourir sur la rive étrangère.
La main d'un inconnu fermera ma paupière,
Et ma mère adorée ignorant mon destin,
Chaque soir m'attendra sur le bord du chemin.

Adieu donc pour jamais, beau ciel de ma patrie,
Adieu, rocs escarpés de l'antique Neustrie ;
Vous ne me verrez plus sur de frêles esquifs
Glisser légèrement entre vos noirs récifs,
Vous ne me verrez plus défiant les abîmes
M'élever triomphant sur vos plus hautes cîmes.
Adieu ! n'espère plus de fêter mon retour,
O toi qui m'entourais et de soins et d'amour !
En appelant ton fils tu mourras, pauvre mère,
Et la mort loin de lui te sera plus amère.
Toi dont le souvenir comme un parfum du soir
Inspirait à mon cœur ses plus doux chants

[d'espoir,
Ah ! tu m'attends en vain sur cette humide
[plage

Qui me vit commencer un trop fatal voyage !
Fidèle à tes serments, à tes premiers amours,
Tu m'attendras longtemps, tu m'attendras
[toujours.

PAULINE MARITOUX.

LETTRES D'HIVER.

I.

A. M. Janus, dieu en retraite, aux Champs-Élyséens,

De la Terre de Canada, le 31 décembre 1858.

Illustre défunt, noble fils d'Apollon, qui, grâce à votre double face, surveillez sans vous retourner les deux côtés de la porte de l'année, vous dont le souvenir vit encore parmi nous sous la figure de Jean qui pleure et Jean qui rit, permettez à un mortel indigne de troubler un instant votre béatitude, et de vous adresser une simple question. Vous excuserez la liberté grande et vous accueillerez, j'en suis sûr, ma démarche avec bienveillance, car vous n'avez pas oublié qu'avant d'être dieu, vous fûtes roi, c'est-à-dire homme, et que cette terre vous servit de marchepied pour monter à l'Olympe.

Il court, ô Janus, de tristes propos sur votre compte. De mauvais plaisants, sont-ce bien de mauvais plaisants ?—ont prétendu que vous étiez l'inventeur de ce fléau aussi terrible qu'annuel, qu'on appelle les étrennes. Je ne sais si cette assertion est fondée ; je ne sais si vous êtes vraiment le premier qui ayez eu la malencontreuse idée d'acheter à vos enfants des polichinelles, ou un cachemire à votre épouse ; je ne sais si c'est vous qui avez mis le premier, entre les mains des garçons de restaurant, cet-

te orange plus coûteuse qu'une pomme des Hespérides ; mais ce que je sais bien, c'est qu'il n'est pas d'invention qui se soit autant perpétuée et si fort perfectionnée que celle-là.

Du fond des invalides éternels que vous habitez en votre qualité d'ex-dieu, tournez-vous encore quelquefois ; n'importe lequel de vos visages, vers ce monde dont vous fûtes jadis le plus bel ornement ? Si cela vous arrive, ô Janus, aux approches du premier jour de ce mois qui a gardé votre nom, vous devez être content de nous.

Contemplez-vous les apprêts auxquels donne lieu cette fatale habitude,—que dis-je, fatale habitude ?—cette loi tyrannique des étrennes ? Admirez-vous assez le zèle des marchands de toute espèce à stimuler les acheteurs, à rappeler sans pitié à leurs malheureux concitoyens qu'une foule de mains ouvertes doivent être remplies aux dépens de leurs bourses ? Pourriez-vous dénombrer, tout dieu que vous êtes, les monceaux, les pyramides de jouets et de bibelots de toute sorte qui vont bientôt s'engloutir dans le gouffre du premier de l'an : poupées et polichinelles, ballons, cerceaux, etc., etc ? Et les montagnes de bonbons, les entassements de dragées, les agglomérations de pralines qui vont fondre comme un tas de neige au soleil, et les pastilles, et les anis, sans oublier ces infâmes cosaques, pétards déguisés, surprises fulminantes dont l'explosion ressemble plus à une déclaration de guerre qu'à un présent de bonne amitié. Et, au-delà des étrennes dites agréables, la liste inépuisable des étrennes utiles qui comprennent aussi bien le manchon d'hermine que les gilets de flanelle, le clysoir mécanique et le chapeau neuf que le dictionnaire grec adressé, par un père fallacieux, à un fils lycéen.

Et tout cela s'achète, et tout cela se donne, et tout cela se casse, et tout cela se mange, et si l'on en parle encore au quinze janvier, au 1^{er} février, il n'en reste plus rien : et c'est à recommencer tous les ans !

Quand vous voyez tout cela, êtes-vous content, Janus ? ô Janus, êtes-vous content ?

Oui, malheur, trois fois malheur,—*TER QUATERQUE*, comme on disait de votre temps,—à celui que l'étréne vient arracher au sommeil dès l'aube du premier jour de l'année, et qu'elle ne quittera que quand il n'aura plus de quoi payer une orange ou un macaron ! Malheur à celui qui est en puissance d'enfants ou de neveux, d'épouse ou de..... n'importe ! Trop heureux encore si dans l'ahurissement qui l'envahit, il ne confond pas ses provisions et ne fait pas de ses libéralités une source de quiproquos plus ou moins agréables.

En vain des gens, désireux de secouer le joug du marron glacé, cherchent-ils chaque année à répandre le bruit de la suppression des étrennes ; en vain essaye-t-on de se liguier contre l'ennemi commun, l'ennemi, retranché dans son antique origine et soutenu par tout ce qui vend n'importe quoi, tient bon et l'emporte toujours. Cette fois encore, je le prévois bien, la main rapace du jour de l'an videra nos

portes-monnaies, et nous n'aurons, pour combler cet abîme effrayant, que de grands mercis plus ironiques que consolants.

C'est en ce jour infâme, ô Janus, qu'il sera fait la plus grande consommation de votre double face. Combien ne vous l'empruntera-t-on pas ? Les uns pour pleurer par derrière ce qu'ils donnent en souriant par devant, les autres pour tirer sournoisement la langue à ceux dont ils reconnaissent la générosité par une grimace antérieure, expressive et bien sentie.

Non, ô Janus, vous qui fûtes un roi juste et sage, dit-on, avant d'être un dieu aussi phénoménal que le veau à deux têtes, non, je ne croirai jamais que vous ayez eu la stupidité d'inventer les étrennes, à moins cependant que vous ne me le confirmiez vous-même. C'est là la question, — *that is the question*, comme font semblant de dire les Anglais : — c'est là le seul but de cette lettre que je ne sais guère par quel bureau de poste vous faire parvenir ?

En un mot, êtes-vous ou n'êtes-vous pas le père du cadeau, et si vous ne l'êtes pas, quel infâme devons-nous vouer aux dieux infernaux.

Je suis, en attendant votre réponse, votre très-humble serviteur, et, si vous habitiez encore ce monde, je me permettrais de vous la souhaiter bonne et heureuse ; mais ces vœux étant superflus, en votre qualité d'immortel, je me contente de vous offrir le bonjour.

STEPHANE POLIN.

UN EPISODE DE 1812.

Ce morceau nous a été envoyé par un jeune Canadien qui semble avoir de l'avenir, à en juger par son début. En travaillant son style et en le dépouillant de quelques expressions sonores, cet écrivain arrivera à bien faire. Nous serons heureux de contribuer à ses succès littéraires. — REDACTION — *Ruche Littéraire*.

L'hiver touche à sa fin ; les premières haleines du printemps attiédissent l'atmosphère ; les chauds rayons du soleil de mai chassent de leurs demeures les Montréalais. L'asphalte des chemins, le sable endurci des places publiques se peuplent de promeneurs pédestres, heureux de pouvoir s'aventurer au grand air. Tout prend l'aspect riant des beaux jours. Les feuilles bourgeonnent aux branches des érables. Les lilas épanouissent leurs premières fleurs sur le liséré des plates-bandes, et fières sur leurs tiges, les premières fleurs du printemps étalent avec orgueil leurs riches couleurs.

Voilà l'aspect de la capitale des Canadas, le 17 mai, 184..., au moment où plusieurs personnes dînent dans un verger devant une magnifique maison de plaisance, bâtie aux pieds de la montagne de Mont-Réal.

La table est dressée sous de vieux pommiers tordus dont les fleurs rosées couvrent le tapis de gazon étendu à leurs pieds.

Au nombre de ces personnes se trouvait le capitaine D..., un des héros Voltigeurs canadiens de Châteauguay. Ce brave officier était

bon narrateur, et aussi prenait-on plaisir à lui faire raconter quelques scènes émouvantes dont il avait été témoin durant sa carrière militaire.

Le repas terminé, la conversation roula sur différents sujets, et l'on en vint à parler du duel. En ce moment quelques personnes jetèrent les yeux sur le capitaine et attendirent avec anxiété son opinion ; mais le vieux militaire ne paraissait pas attentif à ce que l'on disait : cependant, après avoir avalé son verre de vin, un instant il réfléchit et commença le récit suivant :

“ Vers la fin du mois de juin de l'année 1812, le régiment du colonel T... était en cantonnement à Montréal. On sait ce qu'est l'existence d'un officier ; le matin, l'exercice, le manège ; puis le dîner chez le commandant ; le reste de la journée était employé en promenade à travers la ville. Nous passions la plupart de notre temps les uns chez les autres et dans nos réunions on ne voyait que nos uniformes ; la vie que nous menions était assez monotone.

“ Il y avait dans notre compagnie un officier d'une trentaine d'années, nommé Emmanuel Neville. C'était un homme d'une taille puissante et doué d'une force athlétique ; son caractère altier et difficile, son ton sarcastique faisaient une grande impression sur quelques-uns de nous autres jeunes gens.

“ Il était très habile à tirer du pistolet ; aussi sa grande occupation était-elle de s'exercer tous les jours ; les murs de sa chambre criblés de balles ressemblaient à des rayons de miel.

“ On le citait pour s'être souvent battu en duel, et toujours il était sorti victorieux de ses rencontres. Il ne se passait pas de jour sans qu'il eût querelle avec quelqu'un de nous, et quoique le commandant eût donné des ordres sévères pour empêcher toute rencontre, cependant il en faisait peu de cas. Il lui fallait dominer les autres, et c'était comme une invincible passion chez lui. Dans le camp, les tapageurs étaient à la mode, et il était le premier des tapageurs. Aussi le regardait-on comme un fléau dont on aurait voulu se délivrer.

“ A peu près vers ce temps, l'on nous envoya au régiment un jeune homme pour servir en qualité d'officier ; il s'appelait Charles de Lounay, et était le seul soutien d'une pauvre veuve qui l'aimait à la folie et demeurait à quelques milles de distance du lieu célèbre qui a servi de théâtre aux exploits d'une poignée de braves Voltigeurs contre une force bien plus nombreuse.

“ Je fis la connaissance de cette dame dans la suite ; c'était une de ces âmes nobles et désintéressées qui ne semblent mises sur la terre que pour souffrir, et qui endurent avec patience et résignation toutes les épreuves et les privations que leur envoie la Providence.

“ Elle avait surveillé l'éducation de son fils avec la plus tendre sollicitude et avait inculqué à son jeune cœur les sentiments de piété fervente dont elle était elle-même animée. Longtemps elle avait espéré que ce fils adoré entrerait dans les ordres, et ce vœu était le plus cher de son cœur, mais le jeune homme préféra la vie militaire. La pauvre mère pleura longtemps quand le moment de la séparation fut arrivé ; elle ne se sépara de son fils qu'après l'avoir

couvert de tendres baisers et avoir demandé à Dieu de protéger ce qu'elle avait de plus cher au monde.

“ Charles, quoiqu'âgé de vingt-deux ans, n'en paraissait pas avoir plus de dix-sept, tant il avait l'air frêle ; ses traits beaux et réguliers, étaient couverts d'une paleur si mate, que son visage semblait taillé dans le marbre ; on eut dit que la vie s'était toute réfugiée dans ses yeux noirs, brillants quoique doux et remplis d'une expression de rêverie distraite. Il avait enfin, un de ces visages qui attirent comme une énigme.

“ Tel est le jeune homme qui eut le malheur de déplaire à Néville, et la haine que celui-ci nourrit contre lui fut irrécyclable.

“ Cet officier fanfaron prétendait descendre d'une souche illustre et se vantait d'être allié aux premières familles nobles de France. Ayant su que de Launay était le fils d'un cultivateur, il ne manquait jamais l'occasion de lui reprocher son origine obscure, comme il l'appelait, et mettait une joie infernale à le provoquer en toute façon. Néville poussa la bassesse et la cruauté jusqu'à engager un de ses domestiques à empoisonner un magnifique terreneuve que Charles avait amené du toit paternel et auquel il était très attaché. Pauvre jeune homme, il pleura comme un enfant la perte de son favori ; et quoique bien renseigné sur l'auteur de ce méfait, cependant il aima mieux garder le silence que de se plaindre.

“ J'ai appris plus tard que mon pauvre ami, avant de quitter le foyer domestique, avait promis à sa mère de ne jamais se battre en duel. Naturellement pieux, de Launay eut été fidèle à sa parole, si les insultes répétées de Néville ne l'eussent peu à peu poussé au paroxysme de la fureur.

“ Néville ne s'en tint pas là ; il eut la diabolique idée de répandre dans le camp que ce n'était que la lâcheté qui empêchait de Launay de rencontrer son ennemi.

“ Cette imputation de lâche fit beaucoup de tort à de Launay auprès de ses compagnons d'armes. Le manque de hardiesse est ce que l'on pardonne le moins chez la jeunesse ; et pour elle le courage est le premier de tous les mérites, l'excuse de tous les défauts.

“ Le jeune de Launay s'aperçut aux manières froides et réservées de ses collègues, que le rapport mensonger de Néville avait pris racine ; et la pensée que son honneur était souillé d'une tache, le bouleversa complètement ; ses joues devinrent encore plus pâles et sa figure s'assombrit davantage ; plus d'une fois il eut la pensée d'envoyer un cartel à Néville, mais il avait fait serment de ne jamais se battre.

“ Les principaux officiers du régiment reçurent des billets d'invitation pour aller passer une journée chez un monsieur B..., ancien colonel retiré du service, et qui demeurait à une quinzaine de milles de la cité. Néville et de Launay furent au nombre des invités ; ce dernier déclina l'invitation pour ne pas rencontrer son ennemi. Mais aidé de quelques-uns de mes amis qui l'aimaient autant qu'ils haïssaient Néville, je le décidai à nous accompagner.

“ Le jour arrivé, nous partîmes de grand matin au nombre de vingt officiers.

“ Le soleil s'élevait au-dessus de l'horizon, et commençait à verser sa lumière comme un torrent de feu sur la terre.

“ Sait-on le bonheur de l'homme qui sort de la ville, fatigué de voir des maisons et des uniformes, dégoûté de l'exercice, de la boue, des cohues, des tumultes, froissé à force d'avoir été heurté ? Ses muscles tendus si longtemps par l'incessante lutte qu'il faut soutenir contre les obstacles, sa volonté raidie, ses passions irritées, tout cela s'émousse et se détend, et il sent un air nouveau chasser de sa poitrine et de son cerveau les noires vapeurs de la cité brumeuse. Elle est si belle et si riche cette campagne qui fait comme une vaste ceinture à Montréal ! Elle a pour tissu les moissons, les vergers, les humbles chemises brodées de mousse, et le majestueux St. Laurent aux eaux bleuâtres. Puis sur cette ceinture magique s'élèvent la montagne moëlleuse, polie, ciselée, et les élégantes villas aux parterres émaillés de fleurs.

“ Après quelques heures de marche, la chaleur devint si ardente, que la sueur coulait à grosses gouttes sur nos visages haletants. Nous n'étions qu'à quelques milles du but de notre promenade, cependant nous nous arrêtâmes pour nous reposer et prendre des rafraîchissements.

“ C'était auprès d'une ferme, isolée dans la campagne, mais, tout entourée de champs verdoyants et de frais massifs. La route s'allongeait en tournoyant sous l'ombrage des érables et des ormes. Les rayons du soleil faisaient au loin pétiller comme des feux follets, les vitres des maisonnettes blanches bâties sur le penchant d'un côteau voisin. C'était à gauche de la route, à l'endroit où les bois commencent et se noyent jusque dans le ciel bleu. A droite, la vue plongeait sur une vallée et découvrait au loin la prairie verte que le St. Laurent arrose. Une tiède vapeur montait des plaines échauffées par cette journée sereine. On entendait le chant plaintif et monotone des voyageurs descendant le fleuve sur leurs cageux.

“ Néville qui, entre autres prétentions, avait aussi celle de passer pour un gourmet consommé et un bon vivant, avait fait apprêter un ambigu. Ses domestiques portaient un énorme panier contenant un quartier de bœuf piqué, figé dans la gelée comme un navire dans le St. Laurent en décembre, plusieurs bouteilles de champagne, des poulets froids et des conserves, enfin le menu d'une délicate surprise. Il fit placer toutes ces bonnes choses sur une table et dresser cette table en plein gazon, en plein air, sous des érables qui laissaient filtrer les rayons du soleil.

“ Quand les préparatifs furent terminés, Néville nous invita à partager ce repas champêtre. De Launay qui, depuis notre arrivée, s'était plaint de la chaleur, ne voulut rien manger, seulement il me pria de lui procurer de l'eau pour se désaltérer. En ce moment un des domestiques plaça devant Néville un large tumbler, rempli d'une eau pure et limpide. Voyant que Charles était sur le point de s'évanouir, je

lui présentai le vase qu'il prit en tremblant, et dont il avala d'un trait le contenu. Il l'avait à peine replacé sur la table, que Néville, pâle de fureur et le regard effaré, qui lui donnait l'aspect d'un fou, saisit son verre et le lui lança à la figure.

« Le coup fut si rapide, que Charles n'eut pas le temps de l'éviter ; le verre se broya sur sa bouche, lui brisant les dents et meurtrissant horriblement ses lèvres. Etourdi par la violence du choc, de Launay tomba à la renverse sur l'herbe ; mais il se releva aussitôt comme mu par un ressort, et porta son mouchoir à sa bouche pour comprimer les flots de sang qui s'en échappaient.

« Il était vraiment effroyable à voir en ce moment ; sa pâleur sinistre et ses yeux étincelants lui donnaient l'air d'un vrai démon ; le regard qu'il lança à Néville fut si terrible que le brutal n'en put soutenir l'éclat ; puis me faisant signe de le suivre, il se dirigea de l'autre côté de la ferme, et tellement agité qu'il courait plutôt qu'il ne marchait.

«—Mon cher Amédée, me dit-il, quand nous fûmes arrivés derrière la maison, je ne puis éviter une rencontre avec ce méchant homme ; quoique je ne l'aie jamais offensé, néanmoins il m'a juré une haine implacable. Pour l'amour de ma mère, j'aurais désiré qu'il en fût autrement, mais j'ai à choisir entre la mort et le déshonneur, et quand elle saura ce qui s'est passé, elle ne me blâmera pas. Dieu seul connaît, continua-t-il, en faisant un nouvel effort pour parler, tout ce que j'ai souffert. Allons, le sort en est jeté ! Satan m'a choisi pour sa proie.

« Je voulais l'apaiser et lui persuader qu'il y avait possibilité d'arranger l'affaire, mais il ne voulut rien entendre.

«—Non, non, Amédée, reprit-il, c'est fini. Je me suis réfugié dans la grâce divine et elle m'a abandonné. Tout m'est devenu obstacle dans l'entreprise de ma réhabilitation morale, car autrement je souffrirais ce dernier outrage ; mais je ne le puis, Dieu m'a abandonné ! Il n'y a que la mort de cet homme ou la mienne qui puisse laver la tache dont mon honneur est souillé.

« Alors il se mit à marcher de long en large comme un tigre furieux. Je l'avais écouté, immobile et tourmenté par mille sentiments contraires. Au bout de quelques minutes, il rompit le silence.

«—Amédée, vous êtes celui de mes amis que j'aime le plus ; faites-moi le plaisir de me servir de second, et si je succombe, ce qui est plus que probable, ajoutez-moi avec un sourire que je me rappellerai toujours, accordez-moi une dernière faveur ; Voici deux clefs, l'une de ma chambre, et l'autre d'une petite cassette, que je vous ai déjà montrée, et dans laquelle vous trouverez une boucle de cheveux, un portrait et quelques lettres. Remettez ces objets à ma mère, et dites-lui tout ce que j'ai souffert ! Il y a encore une autre personne que je vous supplie d'aller voir ; c'est ma chère Eugénie, dit-il, en cachant son front dans ses mains. J'aurais voulu lui écrire, mais dites-lui que c'est indigne

d'elle que je sois, ma dernière pensée a été pour elle.

« Quoiqu'il arrive, allons retrouver nos compagnons, ces tortures me rendent fou ; une heure de plus à souffrir, et je tombe pour ne plus me relever.

« Nous retournâmes. A part sa pâleur habituelle, on ne remarquait sur la figure de Charles aucune trace d'émotion. Quelques-uns des officiers étaient encore à manger, tandis que d'autres s'entretenaient avec chaleur du pénible incident qui venait de troubler la gaieté générale. Néville se promenait seul, une main derrière le dos, et de l'autre il tenait une cravache avec laquelle il coupait la tête des hautes herbes qui se trouvaient sur son passage. C'est un fait, que je ne crois pas avoir rencontré d'homme dont le visage ait changé en si peu de temps. Il était d'une haute stature et doué d'une force herculéenne qu'annonçaient des bras nerveux et une large poitrine. Cependant, en quelques minutes son corps s'était penché, et son dos voûté, et sa figure ordinairement rubiconde par l'effet de la bonne chère, était empreinte d'une couleur livide.

« Je l'abordai, en le priant de vouloir bien se procurer un second, car mon ami de Launay désirait avoir une satisfaction immédiate pour l'insulte qu'il venait de recevoir.

« Dès les premiers mots que je lui adressai, il se redressa fièrement et gardant son air d'insolence habituelle, il riposta.

«—Qui êtes-vous, monsieur, pour avoir l'audace de vous intituler l'ami d'un aussi lâche poltron ?

«—Allons, capitaine Néville, lui répondis-je, si vous n'êtes pas suffisamment informé qui je suis, je pourrai vous donner de plus amples informations aussitôt que cette affaire sera terminée.

« Il se retourna en poussant un juron et demanda un des officiers près de lui pour lui servir de second.

« On mesura le terrain. Je donnai quelques instructions à de Launay sur sa manière de viser, mais, à dire le vrai, je le considérais comme un homme mort, certain que j'étais de la supériorité du tir de Néville sur lui. Ils firent feu en même temps. Aussitôt que la fumée fut dissipée, nous vîmes de Launay debout et calme comme auparavant. Néville était tombé la face contre terre.

« Les soins du chirurgien furent inutiles. Il était allé rendre compte de ses actions devant Dieu ; la balle avait traversé les poumons. Charles était plongé dans une stupéfaction extrême ; nous l'entraînâmes loin de cette scène dramatique, et mes compagnons, pour la plupart jeunes gens de bon caractère, et qui haïssaient Néville comme la peste, s'empressèrent autour de Launay pour échanger une poignée de main, et lui exprimer leur regret de leur ancienne froideur à son égard.

« Aidé du chirurgien et des domestiques de Néville, je fis transporter son corps dans le bois voisin, et leur recommandai de le couvrir de branches afin de le soustraire à la dent des animaux carnassiers ; et, pour plus de sûreté,

j'ordonnai aux domestiques d'en prendre soin jusqu'à notre retour.

" Ces dispositions terminées, nous partîmes pour la résidence de M. T..., l'esprit un peu préoccupé du malheureux dénouement de cette déplorable affaire, mais cependant bien décidés à ne pas retarder notre excursion de plaisir.

" Nous trouvâmes M. T... assis sous le portique d'une élégante maison de campagne, fumant un cigare et occupé à la surveillance des travaux de quelques constructions nouvelles.

" Il fut joyeux de nous voir.

" On apporta le dîner, et avec lui parurent Mme. T... et ses demoiselles. Celles-ci étaient de vrais types de beautés créoles. Leurs yeux noirs et limpides, leur teint animé et la pureté parfaite de leur bouche fine et tendre nous donnaient le vertige. La table était somptueuse. Fruits, vins, tout était de premier choix. Nous nous mîmes à table. Notre hôte était en belle humeur, et bientôt il la fit partager à toute la compagnie. Il était ce qu'on appelle un gentil garçon, racontait très bien une histoire, buvait sec et faisait sa part du chœur.

" Au moment de s'asseoir, il fit signe qu'il avait une motion à proposer; il indiqua une étagère surchargée d'une pyramide de bouteilles de toute taille, de toute forme, dont une couche de poussière vénérable, scrupuleusement conservée, attestait le grand âge.

— " Il faut que tout y passe, messieurs.

— " Hourah ! bravo... oui, tout !... répétâmes-nous joyeusement.

" Les domestiques commencèrent le service; bientôt le champagne préluda dans les verres à des passes plus animées et plus périlleuses. Nous ne dirons pas les exploits qui signalèrent cette mémorable soirée. De Launay naturellement tempérant, but beaucoup et, après le départ des dames, devint bientôt excité et tapageur.

" La journée du lendemain fut employée à l'inspection des dépendances et des champs fleuris de notre hôte hospitalier, et ce ne fut qu'après beaucoup de tendres adieux des dames et mille promesses de renouveler nos visites que nous nous éloignâmes de ce lieu charmant.

" Le St Laurent dormait sous les mourantes lueurs du couchant cuivré; il ressemblait, dans sa courbe élégante, à un cimetière égyptien dont la lame, posée sur un tapis sombre, reflète le ciel bleu. Tous les bois, naguère encore diaprés de lumière, étaient mornes, confondus en une masse profonde; l'horizon s'estompait dans un brouillard violacé, les clochers montaient, sévères et noirs, dans les dentelures nacrées du ciel.

" Arrivés à quelque distance du lieu où s'était passé la lamentable scène du jour précédent, Charles de Launay galopa au devant de nous; nous le vîmes faire une pause, puis dresser la tête et regarder fixement, comme si quelque chose de fascinateur l'eût cloué sur sa selle.

" Soudain, il se redressa comme pour prendre sa course et laboura les flancs de son cheval qui partit comme un trait. Bientôt le pauvre jeune homme était à terre et priait sur le cadavre de Neville. C'était un douloureux spectacle, je vous jure !

" En arrivant à Montréal, je fis un rapport exact de ce qui était arrivé au commandant en chef qui vit les restes de Neville, et le fit enterrer convenablement.

" De Launay en fut quitte pour une sévère réprimande, et la stricte recommandation de ne plus se battre en duel à l'avenir. Malheureusement il était pauvre et comptait peu d'amis, tandis que Neville était en relation intime avec tous les officiers supérieurs du régiment.

" On aurait dû certainement s'abstenir de réprimander Charles, car, d'un caractère naturellement sensible, il prit cette réprimande tellement à cœur, que deux jours après, son nom était inscrit sur la liste de ceux qu'on envoyait à l'hôpital, et son mal s'aggrava si rapidement qu'il fut obligé de garder le lit. Pauvre Charles, il mourut dans mes bras quelques jours après la malheureuse rencontre dont je viens de vous parler.

" J'ai exécuté ses dernières volontés avec la plus stricte ponctualité. L'année suivante, je me faisais traverser en chaloupe par des Indiens jusqu'à B... où je vis la mère de mon ami défunt. Elle avait été profondément impressionnée par la mort de son fils; mais elle supportait sa douleur avec une soumission vraiment chrétienne. La pauvre veuve me parla longtemps de son cher Charles et surtout de l'ange terrestre auquel il était très attaché.

— " Mes chers enfants s'aimaient depuis leur enfance, me dit-elle, et l'amour que Charles avait pour Eugénie, son aimable Eugénie, était bien chaste; nous étions bien pauvres, mais voyant que la guerre allait s'allumer avec les Etats-Unis, il voulut en courir les hasards, et, pour sa bien-aimée Eugénie, il se fit militaire.

— " Pauvre Eugénie, continua-t-elle, elle ne tardera pas à aller le rejoindre. Les jeunes cœurs se brisent facilement, et elle ne se relèvera plus de la perte qu'elle vient de faire.

" Je lui annonçai que j'avais quelque chose à donner à Eugénie de la part de mon ami Charles et que je désirais la voir à cet effet. Mme de Launay me dit que ce serait une grande consolation pour cette chère enfant de voir quelqu'un qui lui parlât de son fiancé et m'enseigna le lieu de sa demeure.

" Eugénie de St. Amand était bien la plus jolie fille que j'eusse vue de ma vie ! Toute sa personne portait les traces visibles des sensations violentes dont sa vie venait d'être ébranlée. Ses cheveux étaient arrondis en courts bandeaux et négligemment tordus derrière sa tête; un léger gonflement du réseau de veines bleues qu'on voyait courir sur ses tempes décelait une émotion contenue.

" Ses yeux voilés d'ombres funèbres révélaient encore un éclat magique. Je demeurai un moment, comme en extase, devant cette tête adorable, où la noblesse et la grâce, la finesse et le caractère s'unissaient pour offrir un chef-d'œuvre au regard émerveillé.

" Un sourire amer effleura ses lèvres pâlies quand je lui parlai de son bien-aimé Charles qu'elle devait bientôt rejoindre au ciel.

" Pauvre Eugénie !

" Elle aurait pu être heureuse pourtant ; elle était jeune, elle était belle, de cette vapoureuse beauté que les poètes ont chantée à leurs heures d'amour et de mélancolie ! elle était douce et bonne, elle avait dans le cœur un trésor d'innocence et de dévouement... Mais Dieu changea cette destinée.

" Elle était devenue tout à coup triste et songeuse... ses joues avaient pâli et elle passait presque toutes ses journées dans la prière et dans les larmes...

" Elle n'avait plus d'espoir, sa vie était déshéritée de toutes les joies qu'elle s'était promise.

" Elle mourut par une belle nuit d'automne, accoudée à la fenêtre de sa petite chambre, cherchant encore de son regard affaibli les horizons aimés d'une autre époque. La mère de Charles était à ses côtés, on entendait par intervalles les sons monotones et doux de quelques cloches lointaines... Je pleurais en pensant à mon ami de Launay ; tous les assistants courbaient le front sous le poids d'une douleur profondément sentie.

" Eugénie, seule était calme. Elle parlait d'une voix éteinte, son visage avait revêtu une expression de sévérité qui n'avait plus rien d'humain ; son long peignoir blanc dessinait vaguement ses formes frêles ; on eut dit qu'elle allait ouvrir ses ailes et prendre son essor, vers d'autres régions.

" Un moment elle se tourna vers la mère de Charles, et lui désigna sa guitare qui pendait à la cloison.

" La voix lui manquait.

" Elle prit l'instrument et de ses doigts effilés et délicats elle commença le refrain joyeux d'une chanson de son bien-aimé Charles...

" Puis la guitare s'échappa tout à coup de ses mains, elle ferma les yeux et poussa un douloureux soupir.

" Elle était morte. Son âme s'était envolée vers son ami chéri.

" Conformément à ses dernières volontés, elle fut inhumée à côté de son compagnon d'enfance, dans le cimetière du village de B....."

Requiescant in pace !

NOEL OPAN.

CORRESPONDANCE DE LONDRES.

" A merry Christmas to you, and a happy new year !"

Je ne connais rien de plus anglais à Londres que le mois de décembre,—ce mois unique et à lui particulier, qui clot l'ère des douze échéances de la cité.

Que pendant les onze autres, John Bull ait cinglé vers l'Australie dans son yacht ou dans un clipper de mille tonneaux ; qu'il soit revenu de Hudson-Bay ou des Jungles ; qu'il ait vendu du thé à l'once, des ailes splendides, des pirogues à main, des makintosh et des bottes, avec un sacrifice alarmant, dans Cheapside, ou bu du porter *entire* aux brassins de Barclay—pendant décembre, John Bull ne veut que des plaisirs chez lui

Et pourvu que l'exposition des animaux de Smithfield ramène de beaux aloyaux sur pied ; que l'épicier du coin ait fait venir de Corinthe ses plus rissolés grappillons et d'Agen ses meilleures prunes ; que le chemin de fer du Ponant n'ait pas trop maltraité dans sa bourriche le cochonet de Cambridge, à lui acheminé par un ami de la province, et qu'en retour il ait dûment répondu à la politesse par un tonnelet bien clissé d'huîtres fraîches ; que les *Waihs* fassent leur musique de nègres ou plutôt d'enfer toute la nuit, et que les branches de houx toujours vert, les lauriers et le gui, ne fassent pas faute chez le boucher et le marchand de lait,—la population entière de Londres, confiante avec raison dans les onze mois de labeur qui vont suivre, se donne un quart-d'heure de bon temps, et fête Christmas et le plum-pudding.

Et d'abord, le 7 décembre, au milieu des poids et des balances, des crics, des colis, des camions, des sacs de drêche et de houille, de ces marchands voués à l'utile et à la poursuite de ce qui donne du revenu, c'est un délassément inexprimable de rencontrer dans les animaux de boucherie exposés par le Club de Smithfield un peu de dépense inutile, un peu de poésie, " beaucoup de gras dont on ne fera rien, dit Byron, et des beefsteaks qui fondent sur pied."

Les partisans de la limitation des besoins des hommes et les mauvais estomacs ont demandé cette année, séance tenante, au grand dîner de l'ouverture du Club, à quoi servent les moutons trop gras ?—Ils ne servent à rien, Dieu merci ! La graisse est inutile comme les beaux vers, comme le teint de lys et de roses des femmes, comme les Trois Grâces, comme tout ce qui est beau. La graisse, comme la poésie, c'est du cœur et de la viande jetés par la fenêtre. De quelle utilité peut être, par exemple ce sujet de race *néo-porcine*, n° 14, dont on n'aperçoit plus le grain, dont les yeux vous échappent, et que six forts à bras ont grand-peine à mouvoir dans son bachot ? D'aucune assurément. Aussi la foule s'est-elle sentie un intérêt tout particulier pour cette déformation zoologique d'un jeune agriculteur qui débute hardiment par un cochon qui n'a ni queue ni pattes. M. Wilson fait, en effet, une tentative très hardie sous tous les rapports, en essayant de produire de la viande sans *réjouissance* et sans abats.

Il n'en était pas ainsi, il y a soixante ans à peine, sous les Georges, à l'époque de la formation du Club de Smithfield, qui a exposé cette année pour la cinquante-neuvième fois.—Et bien plus gros étaient les os des vaches ; vers 1698, sous les Tudors et Cromwell. Le cardinal Wolsey, dont le génie flairait deux siècles d'avance les saindoux miraculeux du *Cattle-show* de 1858, dit dans un excellent passage :

" Le boucher de notre village, mon respecté père, ne trouva pas un gigot *court*, à Ipswich, en arrivant à l'âge de tuer.

" L'agneau n'avait pas huit jours de lait que les yeux à demi fermés par les barbes du chardon, il sautait sur ses pattes de derrière pour franchir les herbes trop hautes, et s'étirait les flancs.

“ La race porcine n'était pas mieux. Dans nos échaudoirs de Lower-Town, il n'entraît guère que des porcs hauts sur jambes, aimant l'eau et la rate assez divertie des hypocondres, pour avoir pu courir dans les marais, la queue haute, à dix pas devant les loups.

“ Les aloyaux étaient hideux. On les tirait d'un vieux bœuf endurci à la charrue. Encore ce bœuf n'était-il bien souvent, dit aimablement le cardinal, qu'une vache bréhaigne qui avait été dans les traits.”

Cela s'explique. La guerre des deux Roses expirée avait laissé à Henri VIII et à Elisabeth une race de génisses gigantesques, mais d'une vigueur inutile aux amateurs de bons morceaux. L'appétence des rois normands pour le filet tapé et mariné à l'estragon avait fait naître cette bête cornue d'un taureau à grande charpente, venu de l'autre côté de la Manche, vers la plaine de Caen. Les éleveurs du Yorkshire et dans les Downs se virent forcés d'adopter ce bâtard de Normandie que les Gaulois avaient été inhabiles à engraisser.

Or, ce bâtard de Normandie ne pouvait du premier coup et à lui seul, dépouiller les aspérités de son échine.

La situation des Iles Britanniques au milieu des mers, les enveloppe d'une atmosphère chargée d'humidité. Ce bain-marie hygrométrique abreuve sans cesse leurs pâturages, et leur donne en hiver la fraîcheur et l'abondance de nos herbages au printemps. Il n'y a pas, en effet, d'augée plus riche que cette verdure d'un ton frais et doux, qui s'étend sur la terre en longues nappes, qui s'élève en longues allées et qu'on aperçoit aujourd'hui couverte de troupeaux. Mais on n'élève pas l'esculence d'un porc, d'un bœuf à tuer ou d'un agneau de Pâques, avec de la verdure, fût cette verdure dix fois plus foncée, ni même avec des habitudes méditatives, uniformes, monotones, et comme on dit dans les comices agricoles—ni même avec une idéalité que l'on appelle l'économie, l'épargne. Ce que votre bœuf, ce que vos moutons demandent, c'est que le rutabagas et les turneps se succèdent à l'étable, et que votre banquier soit, au porteur et à vue, le Triptolème protecteur de votre ferme.

Voilà la première et unique loi d'un gigot *court*, et voilà pourquoi le *cattle-show* de Londres est la base de cette belle dépense inutile, de ce délassément inexprimable qu'on appelle un bon dîner de Noël.

A la tombée de la nuit, par un brouillard humide, alors que chez les Anglais des Antipodes, le *squatter* de l'Australie fait bouillir son café matinal, le père de famille entrebâille la porte de sa cuisine. Vous admirez, car vous êtes invité chez votre hôte ce soir-là, sous prétexte de *Christmas-Eve* (la veille de Noël), vous admirez le bel ordre, les brindilles de gui, les lauriers, l'if et le houx toujours vert. Vous louez les bouilloires de franc cuivre et les patènes de bois de hêtre des Florides pour chapelet le pain ; les plats bleus dans leur dressoir, et, sans façon, les belles manières de *Cook*, sa crinoline et son bonnet enrubanné. Vous demandez naturellement à *Cook* pourquoi elle

a suspendu ce brandon de gui au croc du bec de gaz. *Cook*, qui est des plus modestes, vous explique que c'est sous cet emblème patriarcal que les Adams de ces îles ont le droit d'adresser à leurs Eves futures les compliments de la saison.

—Mais votre hôte vous fait des mines. Il vous signale à l'orée de l'échaudoir quelque chose de tirant sur le brun-caramélé. Vous vous demandez tout de suite à quelle espèce de gibier votre bon couteau de Sheffield aura à faire ; si c'est à un des faisans de Chine du prince Albert, ou à l'oie envoyée toute rôtie par un ami indiscret des Highlands,—quand, ô surprise véritable ! attention toute saxonne de “ mon hôte,” vous reconnaissez la ronde-bosse toute fumante d'un plum-pudding de 10 kilos.

This is like Christmas, my boys ?
This is better than eating frogs, aint-it ?

“ Voilà ce que nous appelons Noël en Angleterre, mon ami,” vous dit votre hôte en se frappant sur l'abdomen, “ quelque chose de mieux que vos grenouilles de France, hein ?”

En vain verrez-vous figurer sur la table un dindon, des saucisses, une oie énorme et trois gros poissons superposés tête à queue ; eux aussi sont des étrangers : toute l'attention, tout le respect, tous les honneurs sont pour le génie tutélaire de la fête et de la maison : le pudding de Noël.

Ce qu'on appelait en France “ les plaisirs de la table,” au bon vieux temps, c'était, en compagnie de ses amis, de s'égayer et rire, sous prétexte de manger. Par une attention délicate pour l'estomac, on divisait les plats en relais pour ne les lui offrir que successivement. Cette méthode entrecoupait à point l'absorption des aliments ; elle créait des entr'actes pendant lesquels la conversation épanouissait la rate en excitant le rire et les muqueuses. Les mâchoires n'avaient ensuite qu'à jouer tout doucement, comme deux caducées de paix, sur une mastication bien préparée. On finissait par du café et des chansons.

L'Anglais vous met au contraire en face du menu tout entier, parce que tous les plats ne sont qu'un accessoire d'une pièce unique qu'il connaît de longue date. Chez la reine, au château de Windsor, cette pièce est le *baron of beef*, c'est à dire la selle entière de l'animal à la broche et toute chaude ; rôti noble et de haut lignage, dont les titres remontent au roi danois Athelstan.—Chez un des sujets royaux de S. M., c'est le morceau ennobli par Charles Ier, *Sir Loyn* (monsieur du Rognon), que les Français appellent roastbeef, quand il est rôti et peu cuit.

En face de ce redoutable adversaire, on comprend tout le sérieux d'un Anglais à table : et ce n'est pas un mince labeur que de venir à bout d'une assiette où se coudoient une échine de dinde bouillie, des flots de marmelade, une livre de filet et une montagne des végétaux les plus divers. Cette tâche finie, reste encore le pudding, après lequel les *gentlemen* les plus robustes ont besoin d'un grog, et les estomacs plus délicats d'une tasse de thé. Mélangez

donc habilement l'hyson et le peko; additionnez-les de souchong un peu fort si vous voulez vous procurer une émulsion douce et soutenue. L'effet de cette mixture, sous ce climat sans réaction, dégénère en un demi-sommeil que les dames, à l'heure vaillante de la digestion, préfèrent aux hurrahs et aux carafes de madère dont leurs maris entremêlent les toasts et les souhaits de Noël.

Le dernier toast a retenti dans la salle à manger; au salon, la dernière douairière s'est réveillée; la soirée de Noël commence. Jadis, on n'avait pour ressources que les jeux séculaires du snapdragon et de la poste, ou bien un affreux menuet qu'on dansait les bras en l'air, et qu'on appelait les *Grâces espagnoles*. On échangeait des souhaits à la glace avec des révérences empesées; et les célibataires des deux sexes osaient à peine se regarder du coin de l'œil, en feignant de contempler le brandon de gui. Mais depuis l'arrivée d'un prince allemand à la cour d'Angleterre, le snapdragon, la poste et le *mistletoe* lui-même ont tort. En très sage et très heureux père "de la plus belle famille des trois royaumes," le prince Albert a eu la miséricordieuse idée de divertir ses *babies* à la façon de son pays natal. Et de là la mode de l'arbre de Noël, à l'honneur duquel on a fait les vers suivants :

"1. Arbre de Noël! Arbre de Noël! Arbre d'un vert pâle, étincelant d'un beau feuillage et de rubans! Broché de fleurs, de bougies naines, blanchâtres, opales, nacrées, d'une lumière mobile et bleue!

"2. Orné de devises, d'armoiries nobles découpées et de chiffres! et, quelquefois, de petites personnes de soie ou de carton, resplendissantes d'or, de carmin, d'outre-mer, avec des diabolins bizarres, et de petits Cupidons grotesques, suspendus à tes rinceaux.

"3. Et tes fruits! tes fruits de sucre! qui, gonflés d'une douce liqueur, qu'y a mise le confiseur de Paris, enflamment si bien les babies, qu'ils veulent quitter les bras de leurs *nurses* pour y porter la main!"

On devine bien que les *babies* n'ont pas tous les fruits sucrés; la potterie a des chances, et c'est elle qui fait le charme de cet arbre qu'on habille et qu'on dépouille dans le moindre cottage, à chaque retour de Noël.

Le lendemain de la fête, vous devez à tous vos amis un petit cadeau; ce que nos aïeux appelaient une boîte, ce que les Anglais, qui ont conservé le mot en le dénaturant, appellent *Christmas-Box*. La boîte est généralement un penny ou un archet de violon, ou une cage habitée par un cocatoès bleu. La reine a eu cette année pour boîte un bœuf sauvage, présent du comte Ferrars. Il est permis d'offrir une mouche d'or aux personnes qui tiennent un *vivarium*, ou une truite à l'armure d'argent à celles qui entretiennent un *aquarium*. On peut aussi donner un honnête six pence. D'autres boîtes consistent en un simple jeté-battu qui met le donataire à la porte; "*more kicks than half pennies*." Cette dernière façon de boîte n'a jamais été considérée comme d'un agrément inexprimable.

Mais la boîte la plus splendide est sans prix aux yeux de John Bull, si elle n'est accompagnée d'un billet pour la pantomime, le spectacle de rigueur de ce jour bienheureux. Mettez-vous donc en route pour Drury-Lane, et, à travers un dédale de rues étroites et fangeuses, auprès desquelles les ruelles les plus affreuses de Paris sont des Edens coquets; après avoir franchi des rangées d'ivrognes des deux sexes, couchés devant les *palais de Gin*, vous débouchez sur une piazza italienne, remplie de choux. Suivez alors la foule qui piétine dans la boue, le brouillard et la fumée, elle vous conduira droit à Drury-Lane.

Une pantomime, on sait ce que c'est; la pastorale usée des anciens où il y a des rois parmi des bergères, un vieux hibou pour représenter la sagesse et des pintes qui tournent dans le cabaret. En Angleterre, on y ajoute librement Hersilie avec ses Sabines, Jack Sheppard qui voulut trop fouiller dans les poches du monde, et John Bull réduit à la vie bovine par ordre d'un végétarien. Bien entendu un dialogue dont la source est dans les ténèbres du cœur de miss Betzy; plus la discorde qui s'élève entre le clown et un autre clown—finalement de grands coups de pied dans les inexpressibles, coups de théâtre anglais toujours d'un bon effet dans une pantomime, si l'auteur du libretto en fait beaucoup donner et recevoir depuis le commencement jusqu'à la fin.

La scène est occupée par de beaux histrions de très grande mine et je ne sais quelles femmes barbues assez bouffonnement embéguinées. Les menus rôles sont tenus par une couple de centaines et plus de jeunes oursins engagés huit jours avant le boxing-day, à un shilling la nuit. On peut voir dans un dessin de l'*Illustrated-London-News* de Noël, le régisseur de Drury-Lane, le fouet en main, dans Great street, en train de chaperonner cinq ou six cents aspirants à sa troupe. De bons critiques voient dans cet élément nouveau une grande question d'esthétique, une grande école dramatique et une génération inépuisable de grands acteurs pour d'inépuisables représentations!

La pantomime est finie; John Bull s'est amusé pour une année, et peut se coucher la conscience tranquille: il ne me reste qu'à en faire autant, en souhaitant à mes lecteurs une bonne boîte.

CH. TERRIEN.

Il n'y a pas de choses impossibles; il n'y a que manque de génies pour vaincre l'impossible.

Pour beaucoup, la vie est un carnaval dont la mort est le mercredi des cendres.

En voulant trop avoir, on perd le peu qu'on tient.

Celui qui se plaint le plus, n'est pas toujours le plus à plaindre.

Que de fois, l'envie ou le besoin de parler ont fait taire le devoir de bien dire!

HISTOIRE D'UNE
FAMILLE CANADIENNE

DEPUIS

L'AN MIL SIX CENT SIX, JUSQU'A L'AN
MIL HUIT CENT CINQUANTE. (*)

DÉDICACE.

*A M. Euclide Roy, président de l'INSTITUT CA-
NADIEN, de Montréal.*

Son ami,

H. EMILE CHEVALIER.

MONTREAL, 10 Février 1859.

PROLOGUE.

LA VIERGE SOURIQUEUSE.

I.

UN BANQUET INDIEN.

—Vous êtes invités au banquet!

—Ho! ho! (†) répondirent en chœur, une dou-
zaine de voix!L'apostrophe avait été faite par un homme
qui se tenait à l'entrée d'une cabane d'écorce
de bouleau, élevée en forme de pin de sucre.Du faite de la cabane s'élançait une co-
lonne de fumée blanchâtre, ondulant comme un
panache au souffle de la brise.Cet homme était d'une taille au-dessus de
la moyenne, solidement charpentée, et parais-
sait puissamment fort. Cependant il avait
les membres plutôt grêles que gros, plutôt
longs que courts. Mais les attaches en étaient
si bien nouées, les muscles en étaient si hardi-
ment dessinés, les mouvements si élastiques,
qu'on ne pouvait un seul instant suspecter la
vigueur extraordinaire de leur propriétaire.Il s'appelait Membertou, et, depuis longtemps
déjà, remplissait les fonctions de principal sa-
gamo et *autmoin* (ou jongleur) de la tribu des
Souriquois.Membertou portait cinquante ans, quoiqu'il en
eut environ près de soixante-quinze à l'époque
où commence ce récit, au mois de mai mil cinq
cent quatre-vingt-dix.Il avait le visage cuivré, les traits rudes,
anguleux, les pommettes saillantes, les yeux
bruns, enfoncés, pleins de feu. Une barbe légère
ombrageait sa lèvre supérieure et son menton,
chose si rare parmi sa nation "que, dit Charle-
voix, s'il ne fût pas né avant l'arrivée des
Français dans son pays, on n'eût pas douté que
le sang européen ne fût mêlé dans ses veines
avec le sang américain."

(*) Sans préjudice au titre d'historien ou écrivant cet ouvrage, l'auteur croit cependant devoir assurer à ses lecteurs, qu'il restera aussi fidèle que possible à l'histoire des peuples et des époques dont il parlera. Son but est, comme il l'a déjà dit ailleurs, de mettre en action quelques-unes des scènes les plus remarquables de l'Histoire du Canada. A la fin du livre, il nommera les autorités ou les traditions sur lesquelles sont fondés ses récits.

(†) Oui, oui.

La tête du sagamo était nue, hérissée d'une
épaisse chevelure noire.Pour costume il avait une sorte de tuni-
que en peaux de castor, sur le devant de la-
quelle, un liseré rouge figurait le triangle
magique, signe de son caractère sacré. Des
mitas en cuir d'élan, frangées de coquillages
emprisonnaient ses jambes nerveuses, et admi-
rablement modelées. Aux pieds, il avait des
mocassins, également en peau d'élan.—Vous êtes invités au banquet! répéta
Membertou.—Ho! ho! répliquèrent de nouveau une dou-
zaine d'Indiens, attroupés près de lui.Chacun d'eux rentra dans son wigwam et
en sortit bientôt, tenant à la main un plat d'é-
corce et une cuillère de bois.Tous ensuite se rendirent à la hutte de Mem-
bertou, et s'assirent en cercle, les jambes croi-
sées autour d'une immense chaudière, placée
sur trois pierres et sous laquelle brûlait un bon
feu de branches de sapin.Cette hutte était formée, nous l'avons dit, d'é-
corces de bouleau, étendues contre des perches
enfourchées pyramidale, avec une ouver-
ture au sommet, pour laisser passer les vapeurs.
Des feuilles, recouvertes de peaux de loups
marins et de nattes en paille de maïs servaient
de siège et de lit tout à la fois. Ça et là pen-
daient les armes du sagamo, au milieu des
trophées de chevelures qu'il avait ravies à ses
ennemis. C'était son casse-tête, fait avec un
fragment de silex, aiguisé aux deux bouts et
emmanché dans la tige d'un jeune frêne, qu'on
n'avait coupé qu'au bout de plusieurs saisons,
après y avoir introduit le morceau de silex; et
c'était ses arcs, ses flèches à la pointe en os de
poisson, trempée dans des sucres vénéreux, ses
javelots, ses harpons, et une trompe de cuivre,
dont le sagamo était grandement fier, car cette
trompe faisait la terreur des Armoouchiquois, avec
qui il était presque constamment en hostilités.Quand les convives furent arrivés, Membertou
enleva la chaudière de dessus le foyer, la
posa à côté et dit:—Hommes qui êtes ici assemblés, c'est moi
qui fais le festin.

Et ils répliquèrent par ce cri guttural:

—Hô-ô-ô!

Un jeune *autmoin*, qui se tenait accroupi
derrière le sagamo, opéra une espèce de rou-
lement avec un instrument assez semblable à un
tambour de basque. Il se composait d'un cer-
cle de noyer, large de deux ou trois pouces et
de deux peaux fortement tendues sur les bords
du cercle. L'intérieur était rempli de galets
qui produisaient des sons discors, soit en agi-
tant l'instrument en l'air, soit en le frappant
contre le sol ou un corps dur. Le roulement
terminé, Membertou reprit:

—Le festin est de chair de caribou.

—Hô-ô-ô!

—Il y a aussi de la farine de blé d'Inde.

—Hô-ô-ô!

—Et de la chair d'esturgeon.

—Hô-ô-ô!

L'annonce de chaque mets fut accompagnée
d'un roulement du tambourin.

Le repas commença.

Membertou remplit de la graisse qui nageait dans la chaudière, un vase de bois et le passa à son voisin de gauche. Celui-ci, ayant bu, passa l'écuëlle à un autre sauvage qui but à son tour, et tous, l'un après l'autre, suivirent cet exemple, sauf le chef.

En sa qualité d'amphitryon, il ne pouvait se servir lui-même.

Pendant que l'écuëlle circulait à la ronde, un jeune homme se présenta à l'entrée de la cabane.

— Mon cousin, tu es en retard, lui dit Membertou ; mais assieds-toi là.

Et il lui indiqua une place, qui était restée vide, à sa droite.

Le nouveau venu s'assit, sans parler.

Membertou, armé d'un couteau fabriqué avec une défense de phoque, se mit à dépêcher un quartier de caribou, et en distribua les morceaux sur les plats étalés devant lui.

Piquant la langue de l'animal, avec un bâton pointu, il la tendit au retardataire en lui disant :

— Mon cousin, voici ta langue.

— Hô-ô-ô ! articula celui-ci, pour toute politesse.

Les parts étant distribuées, chacun des invités se jeta avidement sur la sienne et l'on n'entendit plus, pendant quelque temps, qu'un bruit monotone de mastication, auquel se confondait le bruit plus monotone encore que faisait le jongleur avec son tambourin.

Cependant, avant de manger, le jeune homme que l'hôte appelait son cousin, avait coupé dans la chaudière une superbe tranche de venaison et la lui avait présentée en disant :

— Membertou, voici ton mets !

— Hô-ô-ô ! répliqua-t-il en témoignage de remerciement.

Et il se mit à dévorer avec autant d'ardeur que les autres ! L'effroyable rapidité avec laquelle les aliments disparaissaient eût épouvanté un Européen. En moins d'un quart d'heure, les Souriquois eurent englouti tout le contenu de la marmite qui contenait peut-être le tiers d'un caribou, et absorbé deux esturgeons énormes, qui eussent fait reculer vingt mousquetaires de Sa Majesté Henry IV. Leurs dents fonctionnaient comme des meules, et ils n'avaient pas trop de deux mains pour suffire à l'activité de leur bouche. Aussi n'avaient-ils guère le loisir de causer. Les seules paroles qu'ils prononçaient étaient des exclamations de voluptueuse satisfaction, qu'on peut traduire par ces mots :

— En vérité, je mange !

Pour ne pas les croire, il aurait fallu n'avoir ni yeux ni oreilles.

Lorsque du gibier et du poisson, il ne resta plus que des débris répandus sur le sol, Membertou remplit encore de graisse le vase qu'il avait employé au commencement du festin et le transmit à ses invités.

Puis une vieille indienne entra dans la cabane, apportant le *mascanou*. C'était un gigantesque boudin, confectionné avec les boyaux du caribou et de la graisse d'ours.

L'apparition de ce met favori arracha des interjections de ravissement aux sauvages qui l'eurent aussi promptement expédié que ceux qui l'avaient précédé.

Après quoi, ils sortirent pêle-mêle, en dansant comme des énergumènes.

Le jeune autmoïn les mena à une pelouse épanouie devant l'habitation de Membertou.

Les Souriquois nouèrent une ceinture autour de lui, et il entonna un chant lent et traînard, d'abord, mais qui s'anima peu à peu et monta finalement au plus haut diapason.

— *Niscaminou hignemouy*, notre Soleil, donne-nous des chasses abondantes, chantait-il.

— Que les vaillants Souriquois que tu éclaires de ta lumière soient toujours les vainqueurs dans les combats, car tu sais qu'ils sont braves et terribles à la guerre.

— Leur œil est vif comme celui de l'aigle ; leur bras robuste comme le chêne ; leur pied agile comme celui du daim ; leurs flèches ne manquent jamais le but et ils sont plus forts que les fils des Armouchiquois.

— *Niscaminou*, sois propice aux vaillants Souriquois et ils te feront des présents.

— Fais les triompher de leurs ennemis et ils feront des sacrifices en ton honneur.

— Car ils t'aiment et t'adorent, *Niscaminou*.

Le jongleur entremêlait son chant de cris bizarres, auxquels les sauvages répondaient par des contorsions et des vociférations.

Tandis qu'ils se démenaient ainsi, Shkoudun, qui était demeuré dans le wigwam de Membertou, lui parlait en ces termes :

— Je suis le fils d'un grand chef qui n'a eu d'égal que toi, et dont le nom est redoutable encore partout où coule *Laundana* (1) ; je t'ai suivi dans tes expéditions, et tu as remarqué ma valeur puisque tu m'as choisi pour te seconder.

— Oui, dit simplement le sagamo, en soufflant vers le plafond la fumée de son calumet.

— Eh bien, j'aime ta fille.

— Je le sais.

— Je voudrais l'emmener dans mon wigwam.

— Ouachiche me l'a appris.

— Si tu consentais à me la donner...

— *Mawaka* est la fille du plus illustre des sagamos souriquois.

— Je te donnerai dix chiens qui devancent le chevreuil à la course.

— *Mawaka* est aussi belle que la fleur nouvellement éclos.

— J'ajouterai cinquante peaux de castor.

— *Mawaka* est rapide comme la biche.

— J'y joindrai mes trois meilleurs chaudrons.

— *Mawaka* sait apprêter le *mascanou* mieux que pas une fille de la tribu des Souriquois.

— Je te donnerai de plus cette grande hache que mon père avait enlevée aux visages pâles.

Membertou eut un tressaillement de joie ; mais il se hâta de dompter son émotion.

— *Mawaka*, dit-il, ne craint personne pour diriger un canot. Sa main est ferme, son regard défie la nuit.

— Si tu désires mon arc, il sera le tien aussi.

(1) Le St. Laurent.

—Mawaka a la douceur de la biche, le courage de la louve, la ruse de la vipère; elle a *mekir cameramom* (grand cœur).

—Oui, et c'est pour cela que je l'aime.

—Celui qui l'aura ne devra point en avoir d'autres.

—Consens-tu à me l'accorder?

—Mawaka n'a pas accompli son dix-huitième hiver.

En ce moment, un Indien qui semblait du même âge que Shkoudun pénétra brusquement dans la hutte.

II.

LES SOURIQUOIS.

Ces scènes avaient pour théâtre Pigiguit, petit village de l'Acadie, situé aux confluent des rivières Pigiguit et Ste. Croix, dans la baie Française (aujourd'hui baie de Fundy).

L'Acadie est, on le sait, une péninsule de forme triangulaire qui borne l'Amérique au sud-est. Elle a environ deux cent cinquante lieues de circonférence entre les 43^e et 46^e de latitude nord et se relie à la Nouvelle-Ecosse par une étroite langue de terre.

A l'époque dont nous parlons, l'Acadie était habitée par les Souriquois ou Micmacs, peuplade qui comptait à peu près quatre mille individus.

Le père Biard, qui séjourna au milieu de ces Indiens de 1611 à 1613, a très habilement décrit leurs usages et leurs mœurs dans sa *Relation de la Nouvelle-France*. Nous allons, pour l'intelligence de la narration qui va suivre, emprunter à ce respectable missionnaire les plus vives couleurs de son tableau.

Les Souriquois étaient naturellement bons, braves et intelligents. Ils avaient la mémoire heureuse pour les "choses corporelles," mauvaise quant au reste. "Mais d'apprendre par cœur, là est l'écueil."

Hommes et femmes s'habillaient à peu près de même. Ces dernières se distinguaient seulement par un surcroît de parures, matachias, verroteries, plumes et coquillages. Leurs vêtements consistaient en peaux que les femmes passaient, corroyaient et cousaient elles-mêmes. L'été les hommes allaient, pour la plupart, la poitrine et les jambes nues. L'hiver ils faisaient usage de pelleteries.

Aux femmes tout le travail d'intérieur. Elles étaient assujéties à un esclavage qui commençait au berceau pour ne finir qu'à la tombe.

Le père avait sur sa fille droit de haute et basse justice. A l'âge de puberté, il la vendait à celui qui lui faisait de plus riches présents; et une fois mariée, elle devenait la servante de son mari après avoir été celle de son père.

"Les pauvrettes, a écrit notre intéressant chroniqueur, endurent toute la misère et fatigue de leur vie; elles font et dressent les maisons ou cabanes, les fournissent de feu, de bois et d'eau, apprêtent les viandes, boucanent les chairs et autres provisions, c'est à dire les séchent à la fumée pour les conserver; vont quêrir la chasse où elle a été tuée, consentent et radoubent les canots, accommodent et tendent les peaux, les corroyent et en font des habits et

des souliers à toute la famille, vont à la pêche, tirent à l'aviron, enfin subissent tout le travail, hors celui seulement de la grande chasse, outre le soin et la tant oppressante nourriture de leurs petits. Elles emmaillotent leurs enfants sur des petits ais, tels que sont ceux qui pendent aux épaules des crocheteurs de Paris, les ais en étant ôtées. Les ais pendent à une large courroie attachée à leur front et ainsi chargées de leurs enfants, elles s'en vont au bois, à l'eau ou à la pêche. Si l'enfant crie, elles se mettent à dansoter et chanter, berçant ainsi leur petit, lequel, cessant de pleurer, elles poursuivent leur besogne."

La polygamie était admise chez les Souriquois; beaucoup néanmoins ne prenaient qu'une femme. Ils ne cultivaient point la terre. La chasse et la pêche subvenaient à leurs besoins. En janvier, ils se nourrissaient de loups marins, et tiraient de la graisse de ces amphibiens une huile à laquelle ils avaient recours dans les temps de disette. En février, ils traquaient les castors, les loutres. Avec mars arrivait la guerre aux habitants des eaux. Jusque vers le milieu d'avril les Souriquois faisaient grande chère avec l'épélan, le hareng, le saumon, l'esturgeon et l'aloise. Mai amenait les outardes; juin leur donnait les œufs des milliers d'oiseaux qui nichaient sur la péninsule et les îles voisines; juillet, août, septembre étaient les mois d'abondance. A la côte, les Souriquois trouvaient des moules et des coquillages succulents; dans les bois essamait le gibier, dans les rivières le poisson. En octobre et novembre, ils retournaient chasser le castor et l'original, "et puis, en décembre (admirable providence de Dieu), dit le père Biard, vient un poisson appelé d'eux *ponamo* qui fraye sous la glace. Item, lors les tortues font leurs petits, &c. Telles sont, mais en plus grand nombre, les revenus et censives de nos sauvages; telle leur table et entretien. Le tout coté et assigné, chaque chose en son endroit et quartier, jamais Salomon n'eût son hôtel mieux ordonné et policé en vivandiers, que le sont ces pensions et les voituriers d'icelles. Aussi un plus grand que Salomon les a constitués. A lui soit gloire à toute éternité!"

Leurs canots en écorce de bouleau avaient la forme d'une barcelonnette d'enfant. La longueur de ces canots était de huit à dix pieds. Ils étaient des objets de première nécessité. Chaque ménage en possédait trois ou quatre et tout individu en avait au moins un.

Le chef d'une nombreuse famille prenait le titre de sagamo et il en devenait le directeur. Son autorité était immense, presque omnipotente. On lui devait respect, obéissance et tribut. Les jeunes gens faisaient leur apprentissage sous lui. Ils lui apportaient les produits de leurs chasses comme ceux du butin qu'ils avaient fait à la guerre. Se voulaient-ils marier, ils demandaient au sagamo sa permission, et si cette permission était octroyée, ils pouvaient prendre femme, mais à la condition expresse d'offrir encore au chef une portion de ce qu'ils gagneraient. "Tout ce que donc garçons conquêtent appartient au saga-

mo, mais les mariés ne lui en donnent qu'une partie. Que si les mariés se départent d'avec lui, comme il faut souvent pour la commodité de la chasse et des vivres, retournant après, ils paient leur reconnaissance et hommage en peaux et semblables présents."

Le pays était partagé en sagamies, "distribuées par baies, ou rivières." A la bonne saison, les chefs des sagamies avaient coutume de se visiter. Ils échangeaient des cadeaux et se fêtaient à qui mieux mieux. Les calumets étaient allumés et on faisait *tabagie*.

Une affaire grave, intéressant la tribu, survenait-elle, les sagamos se réunissaient et tenaient leurs états. C'est dans ces assemblées où "présidaient ordinairement quelques vieux et renommés *autmoins*," qu'on décidait de la paix et de la guerre, avec les peuplades voisines.

Ces *autmoins* étaient leurs prêtres. Ils jouissaient chez eux de la plus haute considération, entretenue par un effroi superstitieux. Le pouvoir de l'*autmoin* était supérieur à celui du sagamo, quand il n'était pas revêtu de ce double caractère. Il prétendait guérir des maladies, avoir la faculté de jeter des charmes ou d'exorciser les mauvais esprits et enseignait l'adoration du soleil et de la lune. La théogonie des Souriquois ne différait guère de celle des Montagnais, campés un peu plus au nord-est et dont le père Paul le Jeune nous a laissé une si intéressante relation.

"Je leur ai demandé, dit-il, d'où venait l'éclipse de lune et de soleil; ils m'ont répondu que la lune s'éclipsait ou paraissait noire, à cause qu'elle tenait son fils entre ses bras qui l'empêchait que l'on ne vît sa clarté.—Si la lune a un fils, elle est mariée, leur dis-je.—Oui-dà, me dirent-ils, le soleil est son mari qui marche tout le jour, et elle toute la nuit; et, s'il s'éclipse ou s'il s'obscurcit, c'est qu'il prend aussi parfois le fils qu'il a eu de la lune entre ses bras.—Oui, mais ni la lune, ni le soleil n'ont point de bras, leur disais-je.—Tu n'as point d'esprit; ils tiennent toujours leurs arcs bandés devant eux, et voilà pourquoi leurs bras ne paraissent point.—Et sur qui veulent-ils tirer? —Eh! qu'en savons-nous?"

"Je leur demandai ce que veulent dire ces taches qui se font voir en la lune.—Tu ne sais rien du tout, me disaient-ils, c'est un bonnet qui lui couvre la tête et non pas des taches.

"Je m'enquis pourquoi le fils du soleil et de la lune n'était pas luisant comme ses parents, mais noir et obscur.—Nous n'en savons rien, me répondirent-ils, et si nous avions été au ciel, nous te répondrions."

Les Souriquois croyaient de plus à l'immortalité de l'âme; à la récompense des bons, à la punition des méchants. Mais leurs notions à cet égard étaient confuses et diverses. Quand l'*autmoin* avait déclaré qu'un malade mourrait, on cessait de donner des secours au pauvre patient qui périssait souvent d'inanition. Ses funérailles étaient célébrées par des lamentations entremêlées de festins, harangues et *tabagie*, car la *tabagie* couronnait toutes les solennités. Avec le cadavre du défunt on enterrait ses chiens, ses armes et ses ornements

de prédilection. Les obsèques n'avaient lieu que quand les provisions de la famille du mort étaient épuisées. "Si la provision défaut entièrement, ils ne font qu'enterrer le mort et diffèrent ces obsèques et cérémonies à un autre temps et lieu selon le bon plaisir du ventre."

On nous pardonnera ces courtes explications ethnographiques. Elles sont nécessaires à la clarté de notre sujet dans lequel nous rentrons immédiatement.

III.

L'ENLEVEMENT.

L'avant veille du jour où Membertou donna un banquet de viande d'original, chair de poisson, blé d'Inde et mascarou, une pirogue creusée dans un tronc d'arbre, descendait la rivière de Medoctec, qui se jette dans la rivière St. Jean, à quinze lieues de l'embouchure de cette dernière dans la baie Française presque vis-à-vis de Port Royal.

La pirogue était montée par quatre Indiens, dont l'un, de grande stature, assis à la proue, la tête couverte d'un diadème de plumes de vautour, était évidemment un chef.

Sur ses épaules, il avait jeté une peau d'ours, agraffée sous le cou par une grosse boucle en cuivre. Des plaques de même métal, représentant le soleil, couvraient en partie sa poitrine, le long de laquelle pendait, en outre, un collier de coquillages. A ses poignets brillaient des bracelets en vertèbres d'animal.

Pour unique vêtement, les trois autres sauvages avaient une courte jupe de peaux de chien, serrée au-dessus des reins par une lanière en cuir. Leurs cheveux étaient relevés droit au sommet du crâne et attachés avec des courroies.

Le visage, les épaules et les bras de tous quatre étaient bigarrés de peintures hideuses, dont les nuances vives figuraient des monstres, des oiseaux, des quadrupèdes et des serpents. Un large ovale bleu leur entourait les yeux; à la cloison de leur nez était passé un os de poisson et de leurs lèvres partaient des lignes vermillonnées s'étendant jusqu'aux oreilles.

Le chef et ses hommes sont Armouchiquois, tribu nomade, répandue entre les rivières St. Jean, Kinibeki et d'Orange, dans la Nouvelle-Angleterre.

Au moment où nous les rencontrons, ils viennent de tourner des rapides et entrent dans la rivière St. Jean. Il est cinq heures du matin. Le temps est beau, l'air un peu piquant. Le soleil apparaît déjà comme une demi lune d'un rouge sanglant aux portes de l'orient. Il semble sortir des ondes, au milieu d'une légère gaze de brumes blanchâtres.

—Poussez à droite, nous approchons du Nid d'Aigle, dit le sachem, en indiquant du bout de son calumet, un pic de calcaire dont le couronnement sourcilleux se perdait dans le brouillard.

Les Indiens arrêterent leurs pagaies en travers, contre les flancs de l'embarcation qui décrivit un demi cercle, et fila rapidement vers la rive ouest de la rivière.

* Le père Biard.—Relation de la Nouvelle-France.

Pendant près de deux heures, ils marchèrent ainsi, sans échanger une parole.

Mais, au bout de cet intervalle, un des sauvages laissa tout à coup échapper sa rame et tomba à la renverse.

—Qu'a Tête-de-Vipère? dit le sachem.

—Oueskouzi (il est malade), fut-il répliqué.

Celui qui avait parlé se baissa, pour examiner son compagnon, et aussitôt lâcha un hurlement affreux. A ce cri, le sachem déposa son calumet, saisit un arc placé à côté de lui, ajusta une flèche et se tint en arrêt.

Cependant, l'Armouchiquois, malade, se tortait au fond du léger canot et menaçait de le faire chavirer.

—Jetez-le à l'eau! dit le sagamo, sondant du regard les massifs de broussailles qui hérissaient la côte voisine.

Ses subalternes ne firent aucune objection, mais soulevant leur camarade ils le lancèrent dans la rivière dont les ondes se teignirent de sang, à l'endroit où il disparut.

Le malheureux avait eu le cœur percé d'une flèche, dardée du rivage par un ennemi invisible.

Les eaux bouillonnaient encore au-dessus de son corps, quand une clameur stridente déchira l'espace.

Au même instant vingt têtes jaillirent des buissons et une grêle de traits s'abattit sur l'esquif.

C'était un parti d'Etchemins, alors en guerre avec les Armouchiquois.

—Hou! hou! hou! beuglaient-ils d'un ton qui ébranlait les échos d'alentour.

A leur vue, le chef quitta son arc, s'empara d'un aviron et, l'appuyant à l'arrière du canot, il lui imprima une secousse qui l'envoya au milieu du courant. Habilement secondé par les deux autres rameurs, il ne tarda pas à être hors de la portée de ses ennemis, dont les hou! hou! redoublaient à mesure que les Armouchiquois s'éloignaient.

—Olmechin, je t'avais prévenu, dit au sachem, un des hommes, quand ils eurent atteint le bord est de la rivière. J'avais vu dans mon songe un calumet brisé. Averti par Ouachiche, je savais que cette expédition nous serait funeste.

Pourquoi as-tu refusé d'écouter l'Esprit qui révèle le passé, le présent et l'avenir?

—La voix de l'Esprit est quelque fois menteuse, répondit hautainement Olmechin. Ceux de ma famille n'obéissent pas aux Esprits, ils les commandent.

Le premier interlocuteur secoua la tête, et, étendant la main vers le lieu où avaient paru les Etchemins :

—Prends garde! prends garde! dit-il, d'un ton solennel; celui qui méprise les conseils d'Ouachiche encourra tôt ou tard, sa colère. Il l'abandonnera à Matchi-Manitou.

—Retiens ta langue, sorcier, ou je te la couperai! dit Olmechin avec un geste d'emportement.

—Ma langue est sacrée, comme le reste de mon corps. Il t'est défendu d'y toucher. Car, grand prêtre de la puissante nation des Armouchiquois, je suis protégé par le Grand-Esprit.

Tête plutôt l'oreille à mes avis. Fais des présents aux dieux pour apaiser leur courroux. Ils sont contre nous. Hier soir, encore, à l'heure où le soleil se couchait dans le grand lac salé, j'ai vu un faucon passer et repasser devant ses flèches en poursuivant une tourterelle. Puis, est venu un corbeau. Le corbeau a attaqué le faucon. Ils se sont battus, avec leur bec, avec leurs griffes; le corbeau déchira le faucon, et la colombe échappa aux serres du faucon.

—Assez! dit impérieusement le sagamo. J'offrirai à Manitou, dix chevelures de dix chefs Etchemins.

Mais le jongleur continua :

—Ouachiche m'a dit : Le faucon c'est Olmechin, le corbeau c'est Shkoudun; la colombe c'est la vierge souriquoise.

—Ouachiche ne t'a pas dit cela!

—Ouachiche m'a dit encore : Cœur-de-Roche, mon bien-aimé, détourne le valeureux Olmechin de son projet, car il est désagréable au Grand-Esprit. Mais si Olmechin persévère, s'il veut avoir la vierge souriquoise, qu'il nous donne la chair et la peau de vingt castors; la graisse et la peau de deux ours gris et la viande et la peau d'un caribou.

—Je les ai donnés, interrompit brusquement le sachem.

—Ouachiche m'a dit encore, poursuivit le prêtre sans relever l'interruption : Suis et dirige Olmechin dans son entreprise. Qu'il se laisse guider par toi, ou le corbeau tuera le faucon, le dépouillera de son plumage et lui ravira la colombe.

—Shkoudun m'enlever Mawaka! non, non, jamais! tu mens, sorcier! vocifera Olmechin avec un accent de rage inexprimable.

Le troisième personnage, qui s'était jusqu'à cet instant, crut devoir s'interposer.

—Souviens-toi, grand chef, dit-il, que la réussite dépend de ton obéissance aux ordres de l'autmoïn. La vérité coule de sa bouche, tu lui dois soumission.

—Olmechin ne doit soumission à personne, répliqua fièrement le sagamo.

—S'il ne se soumet pas, l'Esprit du mal le punira, dit Cœur-de-Roche, tournant ses yeux vers le levant.

Le soleil resplendissait de tout son éclat et dorait de sa lumière les campagnes environnantes. Un zéphir tiède et odorant caressait la cime des arbres; les petits oiseaux gazouillaient harmonieusement; tout semblait promettre une de ces radieuses journées qui signalent le réveil de la nature, après ses six mois annuels de léthargie, dans l'Amérique septentrionale.

Néanmoins, un observateur eut remarqué au sud quelques taches grises chassées vers l'est et dont la présence à pareille heure pouvait bien être l'indice d'une prochaine tempête. Si légères que fussent ces nuées, elles n'échappèrent point à l'attention du sorcier. Aussi sa réponse fut marquée par un cachet d'emphase qui acheva d'exaspérer le sagamo.

—Tais-toi, prophète de malheur, ou je te casse la tête! cria-t-il, en désignant du regard un tomahawk qui gisait à ses pieds.

—J'ai dit, Manitou est satisfait de moi ; je souhaite qu'il le soit aussi de toi, répliqua tranquillement Cœur-de-Roche.

Le silence se rétablit dans la pirogue qui reprit agilement sa course. Vers midi, les Armouchiquois attérèrent dans une anse, formée au confluent des rivières St. Jean et Canibechis.

Ayant tiré leur embarcation sur la grève, ils allumèrent du feu. Deux morceaux de silex, avec le duvet de la cuisse d'un aigle pour mèche leur servirent à cet effet. Faisant ensuite rougir une douzaine de cailloux, ils les plongèrent dans un vase de bois, rempli d'eau et de farine de maïs qu'ils avaient apportée avec eux. La chaleur des cailloux fit bouillir l'eau et cuire tant bien que mal, la farine qui s'y trouvait délayée, et qu'ils mangèrent sans mot dire.

Après ce frugal repas, Olmechin s'adressant à Cœur-de-Roche :

—Nous irons camper, ce soir, à l'île aux Perdrix.

—Mon fils, réfléchis, il en est temps encore, repartit l'autmoïn, l'Esprit qui te conduit est méchant. Plus nous avançons, et plus périlleuse est la tâche. Tu trouverais parmi les filles des Armouchiquois une épouse plus attrayante que celle que tu vas chercher au milieu de nos ennemis. Manitou sera fâché du dédain que tu as pour les vierges de son peuple de prédilection. Sa défaveur marche pas à pas avec nous. Crois-moi. Reviens parmi les tiens et dresse les guerriers au combat, plutôt que de t'amollir dans des efforts sans fruits.

—Non, non. Je ne renoncerai pas à mon plan, car j'aime Mawaka et je hais Shkoudun.

—Que ton couteau s'enfonce dans les entrailles de Shkoudun ; que sa chevelure grossisse le nombre de tes exploits, et le Grand-Esprit te sourira, brave Olmechin ; mais laisse-là la fille souriquoise, car les femmes sont la ruine des hommes forts. C'est ainsi que le lierre finit quelquefois par étouffer le chêne robuste.

—Je t'ai dit que j'aimais Mawaka. Quand tu l'auras vue, Cœur-de-Roche, tu comprendras pourquoi je l'aime, pourquoi je veux l'avoir dans mon wigwam, pourquoi je veux qu'elle soit la première de mes épouses !

L'autmoïn fronça les sourcils, un éclair de ressentiment traversa ses yeux et ses poings se crispèrent.

—Tu as donc oublié ma fille, Noukika ? demanda-t-il d'une voix altérée.

—Noukika est à Mawaka ce que la biche est à la volverenne, répliqua le sachem sans s'apercevoir du changement qui s'était opéré dans les manières du jongleur.

—Si Noukika est comme la biche, c'est un loup qui enfanta Noukika, et le loup mord quand on le blesse, marmotta le sorcier.

Olmechin n'entendit pas cet aparté et il continua :

—Mawaka m'appartiendra. Elle fera l'ornement de ma hutte. Pour servantes je lui donnerai mes autres femmes et Noukika, la douce.

—Jamais ! s'écria Cœur-de-Roche.

—Tu as parlé ? fit le sachem, absorbé par une voluptueuse rêverie.

—J'ai dit que Manitou considérait ton projet d'un mauvais œil. Tiens, vois, il se cache le visage.

Le soleil se retira derrière un nuage comme pour corroborer l'assertion de l'autmoïn.

Mais Olmechin paraissait indifférent aux pronostics comme aux remontrances. Il commanda impérativement à Cœur-de-Roche de remettre l'embarcation à flots.

Ce dernier dissimula la fureur qui l'agitait et quelques minutes après, les trois Indiens glissaient encore sur la rivière St. Jean.

Dans la soirée, le vent vira au nord-est, et une tempête éclata. Les voyageurs étaient à quelques milles de la baie Française, dans la partie la plus difficile du cours d'eau qu'ils descendaient. De tous côtés s'élevaient des récifs et d'énormes rochers autour desquels les flots tourbillonnaient et se brisaient avec un horrible fracas. Pendant une embellie, ce passage est un des plus périlleux que l'on puisse rencontrer sur les côtes de l'Atlantique, jugez par là de ce qu'il doit être pendant une tourmente !

Le canot des Armouchiquois se balançait à la crête des vagues comme se balance en l'air une plume emportée par la bise.

A chaque seconde, on eût dit qu'il allait s'engloutir ou se déchirer contre une pointe de granit.

Olmechin se montrait joyeux ; l'autmoïn sombre et taciturne ; l'autre sauvage ramait avec un calme stoïque comme s'il eût été insensible au danger qui les circonvenait.

Peu à peu, le jour en déclinant, agrava leur position. On n'entendait que le mugissement des lames qui s'entrechoquaient ou se déchiquetaient aux angles des écueils, et la voix lamentable des rafales balayant les hautes sapinières.

— Attention ! dit tout-à-coup Olmechin, je distingue la passe.

La passe est un étroit goulet qui forme l'estuaire de la rivière St. Jean. Ce goulet s'allonge entre deux roches d'une dimension colossale et vient s'évaser dans la baie Française, en face de l'île aux Perdrix.

Précipitées avec une force irrésistible d'un entonnoir qui se trouve au-delà, les eaux se ruent, en écumant, contre la barrière que la nature leur a opposées ; puis elles reviennent sur elles-mêmes, tournoient, s'élançant encore contre la digue, et à la fin, après cent attaques, cent évolutions, s'engouffrent bruyamment dans l'issue, ouverte à leur impétuosité.

— Attention ! répéta le jongleur ; l'attention est inutile. Olmechin, prépare-toi à chanter ton chant de mort.

Et cessant de ramer, il déposa sa pagaie dans le canot.

— Mourir ! non, je ne mourrai pas... pas avant d'avoir bu le sang de Shkoudun et gagné l'amour de Mawaka.

— Tu as raillé l'autmoïn de ta nation ; tu as repoussé ses avis ; tu t'es ri du Grand-Esprit et maintenant le Grand-Esprit te livre aux glaciales caresses d'Ouikka, qui fait les naufrages.

Olmechin tressaillit.

Les prophéties du devin semblaient ne se réaliser que trop.

— Que faut-il faire pour calmer Manitou ?

— Manitou ne t'entendra pas.

— Aide-moi à me le réconcilier.

— Manitou t'a fermé ses oreilles.

— Si tu me secours, je te donnerai le produit de la première chasse, et les prisonniers que nous avons faits sur les Etchemins à la lune dernière.

— Manitou veut que tu reviennes à notre village, sans y amener la fille des Souriquois.

— Je lui présenterai tout ce que tu me diras de lui présenter, mais...

— Entonne ton chant de mort, Olmechin, car j'entends Ouikka, qui gronde déjà devant nous.

Le vacarme croissait de moment en moment, et du sud arrivaient des glapissements étranges, bien propres à épouvanter un être superstitieux comme Olmechin.

— Eh bien, dit-il, si tu me sauves, je ferai à ta volonté.

— Noukika demeurera la première de tes femmes.

— Oui, sauve-moi.

— Tu donneras à Manitou ce que tu lui as promis.

— Je le lui donnerai.

— Le fils aîné de Noukika aura ta préférence.

— Oui.

— Ferme les yeux, Olmechin : ne les ouvre que sur mon ordre, je vais implorer Jouzkeka, par qui nous avons toutes les bonnes choses. Si tu es vrai dans ton serment, il viendra à notre aide.

— Ferme aussi les yeux et ne bouge pas, dit encore le jongleur à l'autre sauvage.

Ils obéirent.

L'autre aussitôt se coula vers l'avant de la pirogue qui arrivait à l'entrée du goulet. Profitant des dernières lueurs du crépuscule, il poussa lentement l'embarcation vers la roche de droite ; puis, s'aidant de sa pagaie et des mains, il cotoya lentement la falaise jusqu'à l'endroit où les vagues l'avaient arrondie, en envahissant la passe. Là, dans des anfractuosités, avaient poussé quelques pins rabougris et des lianes. Le sorcier se leva agilement, se cramponna à l'un des arbres, donna un coup de pied au canot et se hissa sur la roche en riant d'un rire démoniaque.

Abandonnée à elle-même, la pirogue roula cinq ou six fois, de droite à gauche, puis une lame la prit à l'arrière et la transporta, avec la célérité de la foudre, dans la baie Française. Ces incidents avaient eu lieu en moins de temps que nous n'en mettons à les raconter, et sans que les deux autres Armouchiquois s'en fussent doutés.

Plus d'une heure s'écoula avant qu'ils osassent ouvrir les yeux.

Olmechin, le premier se décida à enfreindre l'injonction qu'il avait reçue. L'orage avait cessé ; l'esquif s'était échoué sur une plage déserte que la lune blanchissait de ses lueurs argentées.

Surpris de ne pas voir Cœur-de-Roche dans le bateau, il demanda à son compagnon ce qu'il était devenu. Mais celui-ci n'était pas mieux renseigné que le sachem. Ils appelèrent et attendirent vainement. Lassés de faire des recherches et des conjectures, ils résolurent de se coucher et d'attendre le lendemain. Le jour arriva, mais sans amener Cœur-de-Roche. Olmechin conclut qu'il avait été enlevé par Ouikka, le génie des tempêtes, et reconnut qu'ils étaient sur l'île Menagoniche, à une quinzaine de lieues du pays des Souriquois. Délivré du danger, le jeune chef oublia ses terreurs de la veille, les sinistres prédictions du devin et se détermina à exécuter son dessein.

Le soir même, il abordait à l'île Penser, et dans la journée suivante, il se cachait avec Œil-d'Orignal, son complice, dans un bois qui ourlait la rivière Ste. Croix, au pied du village de Piguit.

Ils se tinrent à l'affût jusqu'au soleil couché, et furent témoins de la danse des Souriquois devant la cabane de Membertou. Déjà, les convives du sagamo, fatigués de manger, sauter, pétuner, discourir et chanter, rentraient chez eux, et Olmechin, désespérant de réussir ce soir là, allait chercher une retraite pour la nuit, quand une jeune fille sortit d'une hutte adjacente à celle de Membertou et s'avança vers la rivière.

— Mawaka ! murmura le sachem armouchiquois.

La jeune fille avait un vase à la main. Elle s'approcha de la rivière et se pencha pour puiser de l'eau.

Olmechin, qui la guettait comme le tigre guette sa proie, lui jeta alors une lourde robe de caribou sur la tête, la renversa, la roula dans la robe, et, aidé d'Œil-d'Orignal, la transporta dans sa pirogue.

Etourdie, Mawaka ne put que jeter un cri.

Ce cri attira les Souriquois sur le rivage.

Mais déjà la pirogue se perdait dans de profondes ténèbres.

IV.

PRÉPARATIFS DE GUERRE.

— Où est Mawaka ? dit le jeune homme en entrant dans la cabane où Shkoudun faisait ses propositions à Membertou.

— Pourquoi cette question ?

— Où est Mawaka ?

— Avec sa mère et les enfants !

— Non, elle n'y est pas ; elle n'y est pas !

— Mais qu'y a-t-il ? demanda le sagamo.

— Mon père, reprit l'Indien avec exaltation, si Mawaka n'est pas ici, c'est elle que j'ai entendue, c'est elle qui vient d'être enlevée.

— Enlevée ! dit Membertou.

— Mawaka enlevée ! répéta en écho Shkoudun.

— Oui, venez ! courons ! Peut-être pourrions-nous rejoindre son ravisseur.

Les deux chefs sautèrent sur leurs armes et se précipitèrent hors du wigwam. En arrivant au bord de la rivière, ils furent entourés par une foule de Souriquois qui racontèrent ce qu'ils avaient vu.

Mais leurs narrations étaient confuses et contradictoires. Rien ne prouvait encore au sagem le rapt de sa fille. Aux uns il enjoignit de la chercher, aux autres d'appareiller les embarcations. Recherches et préparatifs durèrent plus d'une heure. Et quand il fut avéré que Mawaka avait réellement disparu, la pirouette de l'Armouchiquois était déjà loin.

Membertou et Shkoudun s'étant consultés, prirent le parti d'explorer la baie. Suivis d'une vingtaine de leurs gens, ils s'embarquèrent et se mirent en quête de la jeune fille. Par malheur, le temps était couvert et, sur le minuit, la mer devint houleuse et tellement mauvaise, qu'ils durent, bon gré mal gré, regagner le port.

Au point du jour, Shkoudun, et le jeune Membertou, qui avaient continué de battre les bois environnant Piguit, aperçurent une flèche sur le sable. Shkoudun la ramassa, et à peine l'eut-il examinée, qu'il s'écria :

— Cette arme a été fabriquée par les Armouchiquois. Elle appartient à Olmechin. C'est lui qui nous a enlevé Mawaka. Frère, nous vengerons ta sœur.

L'adolescent lui pressa chaleureusement la main.

La nouvelle de cette découverte se répandit vite dans le village.

Les jeunes gens se rassemblèrent près du wigwam de Membertou, en criant avec enthousiasme :

— *Gara, gara, maredo* ; nous aurons la guerre, nous aurons la guerre !

Le sagem convoqua de suite le conseil des principaux chefs de la tribu. Quand ils furent réunis, il alluma un calumet, tira une bouffée qu'il souffla lentement dans la direction du pays habité par les Armouchiquois, puis il dit :

— « Vaillants guerriers, illustres sagemos de l'invincible nation souriquoise ; vous dont le sang coule pur de toute tache, vous dont les ancêtres étaient l'effroi de nos ennemis, je vous ai mandés ici pour vous faire part d'une insulte qu'un cœur de lièvre a faite à moi Membertou, le plus grand des chefs, le plus vénéré des autmoins ! Je vous ai mandés pour vous conduire à la guerre contre les Armouchiquois, cette race de femellettes qui n'ose pas regarder un Souriquois en face : »

— Ho-ô-ô ! cria unanimement le conseil.

— « Je vous ai mandés, continua Membertou, pour vous apprendre que le plus vil d'entre les reptiles de cette race armouchiquoise, Olmechin s'est introduit parmi nous pour y voler une fille, la fille de votre chef, la fille de Membertou ! »

— Nous lui ferons expier son crime ! Nous irons le prendre dans sa tanière, nous l'attachons sur un bâcher, et nous le brûlerons à petit feu ; nous exterminerons jusqu'au dernier louveteau de sa postérité maudite.

— « Vaillants guerriers, illustres sagemos de l'invincible nation souriquoise, j'accepte votre parole. Nous allons maintenant interroger les esprits, et s'ils sont favorables, nous entrerons en campagne, dès que vous aurez prévenu les Etchemias, nos fidèles alliés, et les autres ricmanen. »

Des hurrahs enthousiastes accueillirent cette déclaration.

Membertou aspira trois fois encore son calumet et trois fois en chassa la fumée vers le territoire des Armouchiquois. Ensuite, il donna la pipe à Shkoudun, qui, trois fois aussi, *pétuna* contre l'ennemi et tendit la pipe à un troisième sagem. Elle fit le tour de l'assemblée, en passant graduellement de la bouche des chefs supérieurs à celle des chefs inférieurs.

Cela fait, Membertou et son conseil se rendirent à un édifice bâti au centre du village. Deux autmoins marchaient à leur tête en chantant et agitant des tambourins comme celui que nous avons décrit dans le premier chapitre de cette histoire.

L'édifice était un assemblage de pieux, ayant vingt pieds de hauteur, fichés dans le sol et formant un triangle. Cette construction n'avait pas de toit. On y pénétrait par une ouverture ronde à peine suffisante pour admettre un homme. Elle était masquée par une peau de phoque.

Membertou s'introduisit le premier, les deux autmoins vinrent après, et les chefs par ordre hiérarchique.

Au milieu de l'enceinte était dressée une estrade, surmontée d'une chasse triangulaire, ayant de sept à huit pieds d'élévation, et dont le sommet était percé d'une innombrable quantité de petits trous.

La forme triangulaire avait encore été adoptée pour la chasse et l'autel.

Sur leurs trois côtés on voyait des symboles bizarres, affectant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

A mesure que les sagemos entrèrent, ils s'étendirent sur le sol, les mains allongées vers l'autel et baisèrent la terre.

Puis Membertou se releva ; les autmoins l'imitèrent et ils commencèrent à courir autour du tabernacle en articulant des sons sourds et rauques. Ce manège dura près d'une demi-heure. Les jongleurs couraient en augmentant la vitesse de leurs pas, haussant le timbre de leurs voix, s'animant, gesticulant, et hurlant par intervalle comme des bêtes fauves.

Les membres du conseil demeuraient toujours la face plongée dans une fine poudre qui tapissait le temple.

Soudain, Membertou s'arrêta court et dit :

— J'entends.

Les deux acolytes s'arrêtèrent aussi à ce mot et dirent simultanément :

— Tu entends.

— Ecoutez et voyez ! reprit Membertou.

Les sagemos exécutèrent un haut-le-corps, avec la précision d'un régiment d'infanterie et leurs yeux se rivèrent à la chasse.

Un léger tremblement l'agitait, et par les trous filtraient de petits jets d'une fumée noire, nauséabonde, qui montait en droite ligne vers le ciel.

A cette vue un cri d'allégresse bondit de leurs poitrines.

— Que celui qui veut savoir écoute !

La chasse trembla plus fortement, et bientôt elle oscilla sur sa base comme le balancier

d'une horloge. Mais toujours, la fumée montait directement au ciel.

—Si l'Esprit est dedans le sanctuaire, que l'Esprit parle ! de Membertou.

—Je suis Agreskoui, le génie des armées, le protecteur des Souriquois, répondit une voix surhumaine, qui semblait venir des profondeurs de la terre.

—Les guerriers Souriquois l'emporteront-ils sur les Armouchiquois ?

—Si les guerriers Souriquois restent dévoués à leur chef Membertou, et s'ils prennent bien garde de ne pas laisser manger par les chiens les os des ours qu'ils tueront, la victoire sera pour eux.

—Agreskoui n'a-t-il rien à commander aux Souriquois ?

Cette question demeura sans réplique.

La fumée avait cessé de sortir, et le tabernacle avait repris son immobilité.

Mais les augures étaient excellents. Nos sagamos quittèrent le temple, la joie au cœur, et allèrent annoncer cette bonne nouvelle à la multitude de leurs sujets qui attendaient avec une brûlante impatience le résultat de la consultation.

La guerre était décidée.

Les anciens s'adressèrent aux jeunes gens pour les exciter à combattre :

“ L'outrage fait à notre chef met le comble à l'insolence des Armouchiquois, leur dirent-ils. Il faut, en le vengeant, venger tous les affronts passés. Les os de nos pères blanchissent à terre. Ils crient contre nous. Allons, guerriers, préparez-vous. Peignez-vous de couleurs lugubres ; saisissez vos armes qui portent la terreur ; que nos chants de guerre et nos cris de vengeance réjouissent les ombres des morts et fassent trembler les ennemis. Venez faire prisonniers les infâmes Armouchiquois qui, par la ruse, ravissent les filles à leurs mères, les femmes à leurs maris ; venez les combattre tant que l'eau coulera dans les rivières, que l'herbe croîtra dans les champs, que le soleil et la lune resteront fixés au firmament, et que la terre nourrira un enfant de cette famille exécrée.”

Et les jeunes gens répliquèrent :

—Oui ! oui ! nous immolerons jusqu'au dernier Armouchiquois, car nous voulons trancher à sa racine cette souche vénéneuse ! Mort ! mort à celui qui a violenté Mawaka, le muguet parfumé de Pigiguit, la perle de la nation souriquoise.

La pantomime qui accentuait chacune de ces menaces leur prêtait une redoutable éloquence.

Le reste de la journée se passa en danses, festins, harangues et tabagie.

V.

LES ARMOUCHIQUOIS.

Cependant Olmechin fuyait avec la rapidité du léopard qui a enlevé une brebis du bercail.

Dès que Mawaka fut dans la pirogue, il l'étreignit au cou, et, lui plantant son genou sur la poitrine, dit d'une voix basse, mais vibrante :

—Si tu fais un mouvement, je t'étrangle.

La jeune fille était trop faible pour résister.

D'ailleurs, la surprise avait presque stupéfié ses sens.

—Vite, gagne la baie, afin que nous puissions profiter du jusan, souffla Olmechin à Eil-d'O-rignal, qui pagayait vigoureusement à la poupe du bateau.

Le vent et le reflux les favorisaient. Aussi eurent-ils promptement jeté une bonne distance entre les Souriquois et eux.

Olmechin, ayant jugé qu'il était hors d'atteinte, desserra le collier que ses doigts formaient autour du cou de sa victime en se relevant à demi.

—Mawaka, lui dit-il, mon intention n'est pas de te blesser, car le cœur d'Olmechin est tout entier à toi ; et si tu consens à être la première de ses femmes, il te donnera autant de parures que tu en pourras désirer. Tu seras la maîtresse de la tribu des Armouchiquois aussi nombreuse que les grains de sable du lac salé et Noukika, la douce, fille d'un autmoïn, sera ton esclave.

Délivrée de l'étreinte qui l'étouffait, la jeune Souriquoise respira longuement, tandis que le chef ajoutait :

—Mon wigwam est le plus riche et le plus vaste que tu aies vu ; mes territoires de chasse abondent en gibier de toute espèce. Les cariboux, les daims, les ours et les castors y sont plus gros que dans ton pays, et dans mes rivières nagent des poissons si délicieux que Manitou s'arrête, chaque saison, sur le bord pour pêcher.

—Au secours ! au secours ! s'écria Mawaka.

—Ton appel est inutile, il ne sera pas entendu, dit froidement Olmechin.

—Au secours ! au secours ! répéta la jeune fille, essayant de se soulever.

Mais le genou du sachem retomba lourdement sur elle.

—Ecoute, dit-il, en lui serrant les poignets avec force ; écoute, Mawaka. Tu es en mon pouvoir. Nul ne saurait à présent t'y soustraire, écoute-moi.

—Va-t-en, misérable !

Le sachem ricana sardoniquement.

—Va-t-en lâche, qui attaque les femmes parce qu'il craint les hommes !

—Non, Olmechin ne craint pas les hommes. Il est le plus grand d'entre les guerriers. Cent chevelures pendues dans sa cabane, avec les griffes de cinquante ours, sont là pour l'attester. Mais Olmechin aime Mawaka, et c'est pour cela que Olmechin a enlevé la vierge souriquoise.

—Lâche ! lâche !

—Olmechin n'est ni lâche, ni poltron. Le guerrier qui l'accuserait ainsi, ne vivrait pas plus de temps qu'il n'en faudrait à la lame de son couteau pour le mettre en pièces. Mais tu es femme. Olmechin t'aime ; Olmechin te pardonne.

La jeune fille tenta de se débattre.

—Mawaka, ce serait en vain que tu voudrais m'échapper. Tu seras la femme bien-aimée d'Olmechin.

—Jamais.

—L'eau troublée aujourd'hui par la pluie du matin coulera calme et transparente demain.

—Mon père et mes frères te poursuivront ; ils t'enfumeront dans ton repaire comme on enfume le blaireau dans son terrier.

—Olmechin ne connaît pas la peur, quoique tu lui aies appris à connaître l'amour. Car, il y a longtemps que je t'aime, Mawaka.

—Si tu m'aimes, pourquoi me tortures-tu ?

—Promets-moi de ne point chercher à t'échapper.

La Souriquoise était épuisée de sa lutte ; elle ne répondit pas.

—Oui, Mawaka, il y a longtemps que je t'aime, reprit le sachem. Je t'aime, depuis la nuit où, par la trahison d'un des miens, Shkoudun m'avait fait prisonnier.

Le nom du lieutenant de son père ranima la jeune fille.

—Shkoudun est un digne chef, *mekir cameramom*.

—Ce fut toi qui pansas mes blessures, Mawaka, poursuivit Olmechin, je te dois la vie.

—Tu me dois la vie, et c'est de cette manière que tu me récompenses.

—Je t'aime !

Ces trois syllabes furent prononcées avec un accent tellement passionné que la Souriquoise conçut vaguement l'espoir de gagner son bourreau.

Changeant donc de conduite, elle dit d'une voix moins aigre :

—Si tu m'aimais comme tu l'assures, tu me le prouverais.

—Ne l'ai-je pas prouvé en allant te prendre au milieu de mes ennemis ?

—Et en me traitant comme tu me traites ?

—Pouvais-je faire autrement ?

Il y eut un moment de silence.

—Olmechin, dit alors Œil-d'Orignal, qui n'avait cessé de ramer, nous arrivons au rapide des Mines ; il faut que tu m'aides.

—Jure-moi de rester tranquille, et je te laisse, dit le sachem à Mawaka.

—Tu es mon maître, répliqua-t-elle avec une feinte douceur.

Satisfait sans doute de cette réponse, Olmechin se leva pour gouverner la pirogue, tandis que son subalterne ramait.

Mais dès qu'elle se sentit dégagée, la Souriquoise dressa son buste et jeta les yeux autour d'elle.

L'embarcation côtoyait à cet instant un flot.

Mawaka crut qu'elle pourrait recouvrer sa liberté. D'un bond elle fut sur ses pieds, et d'un autre elle allait se précipiter à l'eau, quand la main d'Œil-d'Orignal s'abattit sur son épaule.

Cinq minutes après Mawaka avait les pieds et les mains liés et était solidement attachée dans l'embarcation.

Les Armouchiquois naviguèrent sans arrêter jusqu'à l'île aux Perdrix. Là, ils se reposèrent durant quelques heures, et partirent ensuite pour la rivière Kinibeki, frontière naturelle de leur territoire. Mawaka, avait d'abord refusé de prendre de la nourriture ; mais la réflexion l'engagea à user d'astuce avec son persécuteur. Lorsqu'ils débarquèrent à Pegipsuit, canton armouchiquois, au confluent

des rivières Sagadahoc et Kinibeki, la jeune fille avait conquis une partie de la confiance d'Olmechin. Non, que celui-ci fût crédule. Loin delà, comme la plupart des Indiens, il avait l'esprit soupçonneux. Mais, il aimait et tout individu qui aime une femme—qu'il soit sauvage ou civilisé—est toujours plus ou moins aveuglé par la passion.

Olmechin voulait épouser Mawaka. Outre son amour, un autre sentiment aussi vif peut-être l'excitait à ce mariage. C'était son aversion pour Shkoudun. Dans une rencontre antérieure aux événements que nous venons d'esquisser, Olmechin, tombé dans une embuscade, avait été pris par Shkoudun. Traîné à Pigiguit pour y être brûlé vif, suivant la coutume, il avait vu Mawaka et s'en était épris. Shkoudun aimait aussi la jeune Souriquoise. Olmechin en avait été informé. Peut-être cette circonstance attisa-t-elle la flamme qu'il entretenait pour Mawaka. Quoiqu'il en soit, ayant réussi à s'évader, il songea aux moyens d'avoir Mawaka. Les autmoins furent consultés. Mais la fille de Cœur-de-Roche, l'un d'eux, était déjà femme du sachem. Le jongleur était jaloux de la suprématie qu'exerçait sa Noukika, ainsi la nommait-il, on se le rappelle. Il mit en œuvre tous ses enchantements et ses sortilèges pour détourner Olmechin de son dessein. Celui-ci fut sourd aux oracles de l'autmoin.

Cœur-de-Roche alors modifia sa tactique et annonça au chef que l'esprit des songes lui avait ordonné de l'accompagner. Le but du sorcier était de faire avorter la tentative d'enlèvement ou de se débarrasser de Mawaka en route.

Le mépris d'Olmechin pour ses prédictions l'avait dépité, l'humiliation qu'il lui fit subir sur la rivière St. Jean, acheva de l'irriter. Il conçut l'idée de perdre le chef, et d'usurper le commandement des Armouchiquois.

On sait comment il s'y prit et comment Olmechin échappa miraculeusement au tourbillon de la passe St. Jean.

Revenu au pays des Armouchiquois, l'autmoin annonça qu'Olmechin et Œil-d'Orignal avaient péri dans un naufrage, auquel lui seul, Cœur-de-Roche, avait échappé, grâce à la protection d'Ouikka.

Cette fable obtint le succès qu'en attendait l'inventeur et il était presque investi de l'autorité suprême quand Olmechin débarqua à Pegipsuit.

Le principal village de la tribu était alors fixé à dix milles environ de distance. Malgré son ardent désir d'épouser au plus tôt sa captive, Olmechin crut devoir la laisser à Pegipsuit sous la garde d'Œil-d'Orignal, vieux serviteur dont il avait en maintes occasions éprouvé l'attachement à sa personne. Il agissait ainsi autant pour préparer à Mawaka une réception splendide, que pour sonder les dispositions de son peuple dont l'orgueil national ne manquerait pas d'être froissé de sa tendresse pour une Souriquoise.

Quoique rôdeurs et nomades les Armouchiquois étaient ceux des Indiens de l'Amérique septentrionale qui avaient le plus de goût pour

la culture. Partout où ils passaient, ils laissaient des traces de défrichement. Lescarbot nous apprend que, pour défricher, ils coupaient les arbres à la hauteur de trois pieds, brûlaient les branchages sur les troncs, qu'ils extirpaient ensuite s'ils voulaient camper pendant plusieurs saisons sur l'emplacement. Au lieu de charrues, ils se servaient d'un instrument de bois dur, assez semblable à une bêche. Ils sarclaient la terre puis l'engraissaient avec des coquillages de poisson. Ils plantaient avec le blé des fèves riolées de toutes couleurs et serraient leurs récoltes dans des silos creusés sur la pente des collines pour faciliter l'égouttement des eaux.

Les semailles et les récoltes étaient l'ouvrage des femmes.

Espérant que Noukika et ses compagnes étaient sur un terrain, qu'il avait labouré à une courte distance du village, Olmechin dirigea sa marche de ce côté.

Mais ni Noukika, ni les autres femmes du sachem n'étaient dans le champ.

S'approchant du village, il entendit des lamentations funèbres et bientôt il aperçut une longue procession qui s'avancait vers son champ, en exhalant des sanglots, et en poussant des cris. Tous les assistants avaient le visage barbouillé de noir, les cheveux et les vêtements en désordre.

L'autmoïn Cœur-de-Roche les précédait et chantait : " Maître de la vie, tu nous a ravi notre chef, Olmechin l'intrépide, dont le tomahawk abattait les ennemis comme la faux abat les épis de nos moissons ; maître de la vie, tu es bon, car tu avais donné à Olmechin toutes les qualités d'un sagamo vaillant, mais il a jeté sa vie au hasard, le mauvais Esprit s'est emparé de lui et l'a perdu ! "

Olmechin comprit immédiatement qu'on le croyait mort et qu'on procédait à ses obsèques. Mais il se demanda, en même temps, comment il se faisait que Cœur-de-Roche ne fût pas sur le territoire des Esprits. Suspectant l'autmoïn d'avoir voulu le supplanter, il se cacha derrière un bouquet de jeunes pins et examina le cortège.

Deux sauvages portaient un mannequin, revêtu des habits de cérémonie du sachem. Deux autres avaient ses armes ; et quatre conduisaient ses chiens. A la suite venaient ses femmes et ses parents. Les premiers pleuraient et déchiraient leurs vêtements, les autres hurlaient et se tordaient les membres comme s'ils eussent été épileptiques.

Le mannequin fut déposé, assis dans une fosse ; avec l'attirail de chasse et de guerre d'Olmechin. Six chiens furent égorgés par Cœur-de-Roche et inhumés dans la tombe, avec accompagnement de jongleries et de contorsions ; puis, la fosse remplie, le cortège revint à une cabane spacieuse, s'accroupit autour d'une immense chaudière.

Et le festin des funérailles commença.

A la fin de ce banquet, un chef armouchiquois se leva, et, tendant son calumet à Cœur-de-Roche, lui dit : — Olmechin, je te salue !

La substitution était faite. Chacun pensa

que le sachem venait de ressusciter, et une explosion de joie aussi violente que l'avait été l'explosion de la douleur, remplaça la tristesse des acteurs de cette scène.

A ce moment, le véritable Olmechin, en chair et en os, sortit de sa cachette et se précipitant dans la hutte :

— Olmechin n'est pas dans le monde des Esprits, le voici, s'écria-t-il !

Terrifiés par cette apparition, les sauvages décampèrent tous, à l'exception de Cœur-de-Roche.

Olmechin, d'un coup d'œil, lut dans le cœur de l'autmoïn. La colère plissa son front. Mais il sentit que l'heure serait peu convenable pour engager un différend avec l'imposteur. En conséquence il résolut de dissimuler ses sentiments.

— Tu nous a sauvés, dit-il, en souriant :

— Ma requête à Manitou a été exaucée ; que Manitou soit loué ! répliqua humblement Cœur-de-Roche.

— Il t'a ramené ici.

— C'est Ouikka qui m'a enveloppé d'un nuage et transporté dans notre tribu, pour la préparer à repousser les Souriquois.

— Nos ennemis marchent-ils sur nous ?

— Ne le sais-tu pas Olmechin ? s'enquit Cœur-de-Roche en cherchant à lire dans les traits du sachem.

— Je ne le sais pas ?

— La jeune fille souriquoise a-t-elle quitté son wigwam pour le tien ?

— La jeune fille souriquoise n'a pas quitté son wigwam pour le mien.

Après ces mots Olmechin se rendit à sa cabane.

L'autmoïn se hâta de faire circuler la rumeur que la résurrection du sachem était due à la vertu de ses charmes. Il savait bien qu'Olmechin ne pouvait, par politique, contredire ce bruit, et que, le voulût-il, il échouerait.

De cette façon Cœur-de-Roche, en perdant la position de sagamo, objet de tous ses rêves, grandissait la terreur respectueuse que son nom inspirait aux Armouchiquois.

Sa main agitait le sceptre de la superstition ; cette main était plus puissante que celle d'Olmechin, l'élu de la raison !

VI.

LA GUERRE.

Le surlendemain de l'enlèvement de Mawaka, les Souriquois étaient en proie à un nouvel émoi. Shkoudun avait été subitement pris d'une indisposition.

— *Ouëscouzi*, il est malade ! se disait-on, de tout côté.

Averti de cette indisposition, Membertou courut chez son lieutenant.

Il était couché.

— Qu'as-tu ? lui demanda le sagamo.

— Un tremblement de fièvre, répondit Shkoudun.

— Le méchant Esprit est entré en toi. Je vais l'exorciser.

Alors, Membertou creusa un trou en terre, devant le lit de Shkoudun, et dans ce trou, il

enfonça profondément un pieu, dont l'extrémité inférieure était garnie d'os et de rognures de peaux, maculés de fiente.

Au bâton, il attacha une corde et cria à la foule d'approcher.

Les sauvages s'attroupèrent autour de l'autmoïn, qui braila de toute la force de ses poumons, et voltigea dans l'enceinte, en tournant les bras, la tête, les jambes, se jetant sur le sol, se relevant, pour tomber et se relever encore, jusqu'à ce que son corps fût en nage et que l'écume lui sortit des lèvres.

Les spectateurs pâlissaient comme si l'enfer se fut ouvert devant eux.

Membertou les apostropha :

— Reculez ! reculez ! il est aux prises avec l'Esprit du mal ! Il y a du danger !

Les curieux se serrèrent contre les parois de la cabane, et l'autmoïn continua sa manœuvre avec un redoublement de frénésie.

Finalement, il dit, du ton d'un médecin qui terminerait une cure difficile :

— Il est là, le méchant Esprit. Je le vois tout étendu, aux abois et pantelant dans la fosse. Mais courage ! il le faut avoir et exterminer entièrement.

Les hommes les plus robustes se ruèrent sur la corde et la tirèrent de toute la vigueur de leurs muscles.

Elle résista.

Membertou répétait sans cesse :

— Courage ! courage ! il nous le faut !

En même temps, sous prétexte de chasser l'ennemi, il frappait sur les côtés de la cheville de grands coups avec un tomahawk dont il s'était muni.

Peu à peu cette cheville se déchaussa, et les Indiens la retirèrent du trou, en manifestant leur ravissement par des exclamations assourdissantes.

— Voyez, dit l'autmoïn, leur montrant les fragments d'os et de peaux qu'il avait placés au bout ; voyez, il a été tué, le méchant Esprit. *Negg, negg !* Tenez, en voici les marques ! O victoire, vous guérirez le malade !

Là-dessus, il les congédia tous, et, s'approchant de Shkoudun, lui administra une potion contenue dans un vase de terre cuite, qu'il tira d'une bourse en peau de castor où il renfermait ordinairement son tabac.

— Qu'on le laisse en repos ! dit Membertou en partant.

Shkoudun transpira abondamment ; le jour suivant il était mieux et en état d'assister au conseil des chefs.

Des messagers avaient été envoyés aux Etchemins pour réclamer leur appui dans la guerre prochaine. Les Etchemins répondirent affirmativement. On se mit avec ardeur aux préparatifs, et, au lever du quatrième soleil, depuis la disparition de Mawaka, vous eussiez remarqué dans le port de Pigiguit une centaine de canots d'écorce, peints en rouge, et sur la grève une nuée d'hommes, de femmes et d'enfants.

Les hommes étaient armés en guerre. Ils tenaient à la main un arc et des flèches, au bras une sorte de petit bouclier de forme con-

que en peau de requin ; à leur ceinture pendait un casse-tête et un couteau.

Les femmes avaient mis leur parure de fête.

Elles riaient, elles chantaient, elles stimulaient la valeur des hommes.

Debout, sur une roche, et tourné vers l'orient, Membertou fit l'allocution d'usage.

« Lieu que le soleil inonde de sa lumière et que la nuit blanchit de son pâle flambeau ; lieu où se balance la verdure, où l'onde coule, où le torrent bondit, vous tous, pays de la terre, apprenez que nous marchons au combat.

« Nous sommes des hommes qui allons trouver nos ennemis, femmes timides qui craignent nos coups. Oui, comme une femme craintive recule et tressaille à l'aspect du serpent dont la crête se dresse et l'œil étincelle sous la fougère, l'ennemi pâlisant au bruit de nos pas, fuira saisi de crainte ; plus rapide que la biche, plus lâche qu'elle, il disparaîtra dans les forêts, tremblant au bruit de la feuille qui tombe et laissera derrière lui ses vêtements et ses armes. De retour dans son village, la honte et le mépris l'accableront, ou perdu, au milieu des neiges de l'hiver, les bois stériles et dépouillés de feuillages refuseront à sa faim dévorante jusqu'à leur écorce gelée. Il s'assiéra, triste et désolé, loin de son pays, loin de ses amis et maudira le jour funeste qui l'aura vu fuir.

« Les massues de son pays seront les nobles trophées de notre valeur. Les chevelures de ses compatriotes orneront nos cabanes ; et les poteaux seront teints de leur sang. Timides prisonniers, péris dans les supplices infligés par nos mains, leur cendre fuira comme eux, emportée par le vent sur le bâcher.

« Mais nous partons ! reviendrons-nous ? Faibles épouses, tendres enfants, adieu ! Pour nous et pour vous seuls, nous aimons la vie. Ne pleurez pas ; le combat nous appelle ; et peut-être, peut-être nous reverrons-nous bientôt.

« Vous, braves amis, vengez-nous, si nous succombons ; apaisez le cri de notre sang ; levez la hache de la guerre et teignez de celui de nos meurtriers les bois témoins de leurs victoires afin qu'ils ne puissent dire : C'est là qu'ils sont tombés ! »

— Les guerriers souriquois ne tomberont pas, s'écria Shkoudun. Manitou leur est propice. Ils vaincront, car c'est une sainte cause qu'ils ont entreprise ; c'est l'honneur de leur chef, l'honneur du pays qu'ils vont laver avec le sang des Armouchiquois.

— Oui, oui, nous triompherons de nos ennemis, leurs chevelures seront la gloire des jeunes enfants que nous laissons ici et l'insulte faite à notre chef, au magnanime Membertou, sera vengée.

Puis l'embarquement s'opéra aux accords des chants nationaux qu'accompagnait le tam-tam des autmoïns.

Favorisé par le temps, les Souriquois atteignirent au commencement de juin la baie Cascobe, en bas de la rivière Sagadahoc sur le territoire des Armouchiquois.

Ils y laissèrent une partie de leurs canots, sous la garde des vieillards, et se divisèrent en deux bandes.

Une bande remonta la rivière : l'autre s'achemina par le côté droit vers le village qu'habitait Olmechin. Les deux troupes devaient se réunir à un endroit désigné à l'avance.

Inutile de dire que Shkoudun et les fils de Membertou brûlaient d'affronter les ennemis. Mais ce dernier était pensif. Un pressentiment l'agitait. Par mégarde, il avait oublié sa trompe, héritage d'un de ses ayeux qui l'avait enlevée à des pêcheurs blancs. Membertou regardait cet oubli comme un funeste présage.

Néanmoins il céla ses appréhensions. Les deux corps de Souriquois se rejoignirent au lieu convenu, et, par une nuit sombre et pluvieuse, fondirent sur le village d'Olmechin.

Il ne s'y trouvait pas un guerrier armouchiquois. Les femmes et les enfants, surpris dans leur sommeil, furent faits prisonniers ou égorgés. Quelques-uns, toutefois, parvinrent à se sauver. De ce nombre fut Noukika, femme d'Olmechin.

Sachant que son seigneur et maître se tenait posté avec ses gens et ses auxiliaires près de l'embouchure de la rivière Kinibeki, elle y vola. En route, Noukika rencontra Œil-d'Orignal, à qui elle s'empressa de raconter ce qui était arrivé.

—Les Souriquois sont venus chercher la fille de Membertou, mais ils ne l'auront pas.

—La fille de Membertou ! ma rivale ! celle qui a ensorcelé Olmechin ! où est-elle ? Je veux la voir. Montre-la moi.

Œil-d'Orignal conduisit la jeune femme à une hutte qu'il avait construite au milieu du bois.

—Là, dit-il ; venge-toi, en vengeance les Armouchiquois, car les ossements de nos pères crient vengeance, depuis que le génie du mal a mis le pied sur notre territoire, sous la forme de cette créature !

Palpitante d'émotion, de fureur, Noukika pousse la porte de la cabane et allume une torche de résine.

Mawaka dormait d'un profond sommeil. Ses traits étaient pâles, altérés ; sa respiration bruyante et chaude. Une fièvre ardente la dévorait.

A sa vue, la rage de Noukika redouble.

S'emparant d'un couteau de cuivre, elle le plonge tout entier dans le sein de la pauvre Souriquoise, qui expire sans articuler une parole.

La meurtrière ensuite saisit sa victime par sa longue et noire chevelure, décrit lestement avec la pointe de son couteau, un cercle qui partait du front et allait se fermer sous la nuque ; puis, plaçant ses deux pieds sur les épaules du cadavre, soulevant avec ses ongles la peau du cou, et la retirant brusquement, elle arracha le cuir chevelu, et partit en brandissant son horrible trophée.

Pendant ce temps, les Souriquois incendiaient les habitations de leurs ennemis.

Mais les Armouchiquois avaient été prévenus. Quittant leur station, ils marchèrent contre les assaillants, tombèrent dessus à l'improviste et en firent un épouvantable carnage.

Membertou et Shkoudun durent battre en retraite avec une centaine de guerriers échappés au massacre.

En fuyant, ils apprirent le triste sort de Mawaka.

Telle fut l'une des causes principales de cette haine mortelle que nourrissaient entre elles les deux tribus indiennes des Souriquois et des Armouchiquois, à la fin du seizième siècle.

Elles en vinrent souvent aux mains et avec des avantages divers, jusque vers l'an 1606.

Mais, à cette époque, l'arrivée d'un gentilhomme français, le vicomte Jean de Ganay, accompagné de sa femme, Guyonne de Kerskoën, et d'un domestique, nommé Philippe Francœur, débarqua sur les côtes de l'Acadie.

Il se lia d'amitié avec Membertou et la victoire s'attacha, dès lors, aux armes des Souriquois.

Fin du prologue.

H. EMILE CHEVALIER.

ÉPIQUE.

A Mademoiselle Anna . . .

Cédant à l'aimable prière
D'un ami, le votre et le mien,
Ma muse badine et légère,
Comme à la reine de Cythère
Dont on aime le doux lien,
Vous offre les sons de sa lyre.
Mais que dis-je ? ce beau délire,
Ce n'est pas la voix de l'ami,
C'est le dieu d'amour qui l'inspire ;
Cru mort, il n'était qu'endormi.
Je ne sais si c'est un mensonge,
Toujours est-il qu'à son réveil,
L'espiègle m'a conté ce songe
Qui l'a charmé dans son sommeil.
" Sur un lit de fleurs et de mousse
" Je reposais," dit-il, " un soir
" Je crus entendre une voix douce
" M'appeler, et je vis s'asseoir
" A mes côtés une Sylphide
" Au front si pur ! à l'air candide,
" Au teint de lis, au grand œil noir.
" L'ébène de sa chevelure
" En bandeaux formait sa coiffure,
" Et lorsqu'un sourire enchanteur
" Entrouvrit ses lèvres divines,
" Un double rang de perles fines
" Me fit tressaillir de bonheur !
" Son cou d'ivoire, sa main blanche,
" Son pied mignon, sa mine franche,
" Sa taille aux contours arrondis,
" Sa grâce à la fois vive et tendre,
" Son geste que nul ne peut rendre
" Frappèrent mes regards surpris.
" Le succès me riant d'avance,
" Dans mon ivresse je m'élançai . . .
" Je veux lui ravir un baiser . . .
" Mais déjà la belle inhumaine
" Sans se soucier de ma peine,
" S'enfuit comme un songe léger."
Il dit, et séchant quelques larmes,
Le coquin brandissant ses armes,
Vers les nuages s'éleva . . .
" Arrête," lui dis-je, " et révèle
" Au moins le nom de cette belle" . . .

"Son nom," cria-t-il, "c'est Anna!"
 Depuis ce moment, je supplie
 Tous les devins des alentours
 De m'expliquer cette folie
 Du dieu qui préside aux amours,
 Et bannit la mélancolie.
 Suivant eux, cette fiction
 Peint parmi nous votre passage,
 Si court, qu'il suggère l'image
 D'une charmante illusion.

L. J. C. F.

QUEBEC, 1er Février 1859.

LA HURONNE DE LORETTÉ.

DEDICACE.

*A Monsieur LUCIEN COUTANT, homme de lettres,
 président de la société de sphragistique de France,
 et membre de plusieurs sociétés archéologiques.*

MON CHER AMI,

Avant de quitter la France, je vous écrivais :
 "Si en Amérique je ne puis me livrer aux
 douces émotions que nous éprouvions dans nos
 recherches pour retrouver les vestiges de l'an-
 cienne capitale du *Pagus latiscencis*, notre cher
Landunum ; s'il me faut dire un adieu tempo-
 raire à cette belle science de l'archéologie dont
 vous m'avez enseigné les premiers rudiments,
 je n'abandonnerai point pour cela la carrière
 des lettres. En Amérique, j'étudierai les peu-
 ples, leurs mœurs, leurs institutions, leurs lois,
 et à défaut de médailles, bas-reliefs ou ex-voto
 antiques, je vous adresserai parfois quelques
 esquisses morales et topographiques du Nou-
 veau Monde."

C'est afin de remplir une partie de cette pro-
 messe que je vous dédie la *Huronne*, œuvre qui
 vous intéressera, j'ose l'espérer, car elle expose
 le caractère actuel d'une portion de nous-
 mêmes, oubliée sur ce vaste hémisphère,—de
 ces braves Canadiens, qui jamais ne prononcent
 le nom de la "vieille France," sans un tressail-
 lement de joie, et qui, à quinze cents lieues de la
 mère-patrie, ont su conserver, avec notre lan-
 gue, la plupart des qualités que Dieu nous a
 données en partage.

A vous d'amitié,

H. EMILE CHEVALIER.

MONTREAL, août 1854.

PROLOGUE.

BLANCHARD'S HOTEL.

Il est bien entendu que quiconque visite le
 Bas-Canada, ne manque jamais d'aller passer
 quelques jours à Québec.

Aussi, dès qu'il me fût possible de quitter
 Montréal, je montai sur le *John Munn* pour me
 rendre à la métropole fondée par Champlain.
 C'était au commencement de juin 1853.

A sept heures du soir, le *steamboat* quitta le
 quai de Montréal, et à sept heures, le lendemain
 matin, il amarrait au quai de Québec.

En cette ville, je ne connaissais âme qui vive.
 Il me fallait donc chercher restaurant pour la
 journée et gîte pour la nuit. C'était, direz-vous,
 chose facile à trouver. Sans doute ; dans tous
 les lieux du monde civilisé, hôtelleries sont plus
 communes que caravansérails.

Déjà même, la cloche du bateau ayant an-
 noncé notre arrivée, dix *charretiers*, grimpés
 sur les dix strapontins de leurs dix calèches,
 glapissaient :

- Calèche, monsieur !
- Calèche, sir !
- Russell's hotel !
- Sword's hotel !
- Macrow's house !

Et les voyageurs de se précipiter vers lesdites
 calèches, et de se hisser, tant légèrement que
 lourdement, sur le brancard de ces voitures
 antédiluviennes, si orgueilleusement vaines de
 leur titre usurpé.

Usurpé, ai-je dit, *volé*, raisonnablement, j'au-
 rais dû dire, car, n'allez pas croire que par calèche
 on entende à Québec (comme le veut l'Acadé-
 mie) une voiture riche, élégante, à quatre roues,
 traînée par deux, quatre ou six chevaux.
 Nullement, nullement ; la calèche est une sorte
 de caisse montée sur deux roues très hautes,
 avec un siège principal où deux personnes sont
 horriblement mal à l'aise, et vis-à-vis est un
 autre soupçon de siège réservé au conducteur.
 Des ressorts fort élevés animent ce genre de
 véhicule d'une élasticité qui tient du *delirium*
tremens. Du reste un excellent cheval est
 ordinairement attelé à la calèche, et quand elle
 brûle les accidents de rochers que les Québec-
 quois nomment leurs rues, ou les escarpements
 qu'ils appellent leurs places, on se sent prêt à
 recommander son âme à Dieu, ou tout au moins
 à payer doublement le phaéton pour qu'il
 ralentisse l'ardeur de son coursier.

Un malheur est sitôt arrivé ! Dame ! nul
 défunt n'est encore venu nous peindre l'exis-
 tence future, et quelque confiance qu'un brave
 homme ait en l'autre monde, il doit tenir à
 celui-ci.

Cette digression, que je donne à digérer aux
 lecteurs, mes pensées la préparèrent et la digé-
 rèrent au moment où l'une des fameuses calèches
 quittait le *wharf* pour s'enfoncer dans les rues
 étroites et tortueuses de la Basse-Ville.

Plusieurs fois, depuis, elles se représentèrent ;
 mais inutile d'y songer davantage. Bien plutôt
 poursuivons ce récit.

Point n'est besoin de dire que dès lors, j'éprouvai pour la calèche l'horreur que le chien affecté d'hydrophobie éprouve pour le breuvage de tempérance. Aussi, prenant bravement mon sac de nuit d'une main, ma canne de l'autre, commençai-je à quêter un logement, sous la direction du Hasard.

Le Dieu des pauvres gens m'ayant toujours protégé, n'aurait pas eu l'indignité de me faire défaut en cette occurrence.

Au bout de deux minutes je m'arrêtais devant une maison au front de laquelle on lisait, sur un fond jaune-pâle, cette enseigne peinte en caractères blancs rehaussés de vert-tendre :

Blanchard's Hotel.

L'apparence extérieure de la maison était propre et même appétissante. Une sorte de péristyle, pavoisé de rameaux de sapin, lui donnait certain air de fête tout à fait engageant. Or donc, méprisant le proverbe : "Il ne faut pas juger les êtres sur la mine," je tournai brusquement mes regards et mes pas vers le bienheureux hôtel.

Un petit homme de bonne tournure, à la face légèrement colorée, vêtu d'une redingote de casimir noir, d'un gilet de satin noir sur lequel s'épanouissaient les anneaux d'une belle chaîne en or, et d'un pantalon noir, m'accueillit au seuil.

C'était cet excellent hôte à qui tous vous avez cordialement serré la main, M. Blanchard, un joyeux compère s'il en fut. Je recommande sa culture aux gens atteints de misanthropie, d'hypocondrie, ou autres humeurs noires de la même famille.

Français de la "vieille France," je fus reçu à bras ouverts—à verres pleins, devrais-je dire—par M. Blanchard, qui, malgré l'enseigne anglaise de son établissement, professe une amitié toute particulière pour mes compatriotes.

—L'enseigne, c'est de la frime, vous répondra-t-il, si, par aventure, vous lui demandez l'explication de cette antithèse, et ça n'empêche qu'on sent bien que le sang qui coule dans nos veines est du vrai sang français.

Je déjeunai à la hâte, et cours explorer ces fameux sites dont j'avais entendu vanter les merveilles jusqu'en Europe. Pour un motif ou pour un autre, je ne vous ferai point part des impressions que j'éprouvai dans cette promenade.

Le lendemain était un dimanche.

Onze heures sonnaient quand je m'éveillai.

Après ma toilette, je descends à la bar. Tout le monde était à la messe, à l'exception du *bar-keeper*. Que faire, en attendant que les offices fussent terminés ? Je fis ce que tout étranger aurait fait à ma place : je me mis à examiner le lieu où je me trouvais.

Et c'est, croyez-m'en, une pièce bien digne d'attention que la bar de l'hôtel Blanchard. Pour la peindre il faudrait ou le pinceau de Téniers ou la plume du bibliophile Jacob.

Cependant, quoique coloriste fort imparfait, je vais essayer de vous en tracer une esquisse.

A première vue, c'est un mélange hétérogène d'antiquailles et de modernités qui évoque à

la mémoire les grasses hôtelleries françaises du temps de Louis XIII, et la taverne anglaise actuelle. Puis, quand les yeux se sont un peu habitués au monde extérieur, on s'aperçoit que l'on est dans une salle formant un carré long, divisé en deux parties dont un escalier de deux marches compose la limite intermédiaire. Deux portes donnent accès dans la rue : une fenêtre les sépare ; elle est tendue à son extrémité supérieure d'un rideau rouge. Entrez par l'une des portes et à votre gauche s'étendra un comptoir fractionné en deux branches distinctes. Au-dessus ce sont des arcades soutenues par des colonnettes dont le pied repose sur la tablette du comptoir. Les arcades sont au nombre de six. On pénètre derrière les comptoirs par une baie pratiquée au bas de l'escalier auquel nous avons fait allusion. Là, dans le fond, sur toute l'étendue de la muraille, vous saisissez un immense dressoir en bois imitant l'acajou. De nombreux rayons étagés les uns sur les autres et montant du plancher au plafond, sont chargés de bouteilles, flacons, bocaux, carafes, aux nuances chatoyantes, de boîtes de cigares, etc. Tous ces objets semblent se mirer dans les glaces contre lesquelles ils s'appuient. Le centre du premier comptoir est occupé par une horloge incrustée dans la boisure. Au sommet, entre les arceaux, des rosaces de lames de verre lancent ça et là mille rayons éblouissants. A l'époque où je visitais cette bar, une peau de castor fleurée de nœuds de ruban tricolores était appendue entre les deux comptoirs.

En face, la muraille est tapissée, sans hyperbole, de tableaux, enluminures, images, charges, gouaches, croquis, pour la plupart effrayés de se rencontrer côte-à-côte. Les plus saillants sont près de la porte de droite, le grossier pastiche à l'huile d'une scène du carnaval vénitien, et un grand et détestable portrait, symbolisant une femme déjà âgée du siècle dernier. Entre ces cadres on voit deux gravures coloriées : celle-ci figure un garçonnet joufflu jouant au soldat, celle-là une fillette rosée comme une pomme d'amour. Puis, aux alentours, se pressent, se coudoient, se heurtent cinquante vignettes plus disparates les unes que les autres. Voilà pour le premier compartiment de la salle ; passons au second. Je ne crains pas que l'on m'accuse de prolixité, car, si le classique canadien me jette à la face la critique de Boileau à Mlle. Scudéri, l'observateur européen me saura peut-être gré de lui avoir mis sous les yeux le type le plus véritable de la bar franco-britannique.

Donc, passons au second compartiment de la salle.

Il semble spécialement destiné à ce que l'Anglais appelle *reading-room*.

Au bout du comptoir, un petit pupitre grillagé sert au teneur de livres. Non loin s'élève une étagère en forme de pyramide, supportant quelques flacons de liqueurs, et un peu plus loin se trouve une boîte en cuivre pour le tabac. Cette boîte est une espèce de tire-lire, quiconque veut prendre du tabac doit introduire dans la fente une pièce de monnaie, laquelle, en tom-

bant sur un ressort intérieur, fait soulever le couvercle du tronc, et permet au consommateur de se servir, sans préjudice pour le fournisseur. Une fontaine peinte en vert occupe enfin l'extrême bout de ce comptoir, que des becs de gaz en cuivre ouvragé éclairent le soir. Le fond est entièrement rempli par une belle armoire vitrée. Elle contient de la vaisselle plate et quelques bouteilles de Champagne, qui avancent superbement leur capuchon plombé à travers les piles de plats et les vases d'argent.

Vis-à-vis du comptoir, des liasses de journaux, le *Courrier des Etats-Unis*, le *Moniteur Canadien*, la *Minerve*, le *Canadien*, le *Morning Chronicle*, se disputent la poussière des tables, la fumée des pipes, la cendre des cigares, les éciaboussures des verres, la crasse et la sueur des mains. Deux fenêtres ouvrant sur la cour, tamisent un jour douteux. Quelques fauteuils de bois, trois canapés recouverts l'un d'une étoffe jadis rouge, l'autre d'une tapisserie à carreaux, le troisième d'un tissu en crin noir s'étendent les premiers dans l'embrasure des croisées, le dernier près de la muraille. Un écran protège à demi le lecteur ou le buveur contre les regards des curieux ou des indiscrets. Dans ce compartiment aussi la pictomanie a élu domicile. Ici vous vous arrêtez devant une étude aux deux crayons par Lemercier, en haut de laquelle se prelasse la charge des *Perturbateurs*, par Hasenclever, épaulant elle-même une annonce d'harmonium et piano-forte, que hérissent la déclaration de l'Indépendance en 1776. Plus loin, sous le portrait de M. Joliette, maître Raminagrobis grignote demoiselle souris. En un coin de cette mosaïque, l'enseigne de *Lamb's Hotel* couronne le président des Etats-Unis, et, tranchant énergiquement sur l'ensemble, une abominable caricature consterne le rayon visuel: elle prétend avoir croqué un malheureux chercheur d'or, en route pour la Californie, comme l'indique cette ligne imprimée au-dessous :

A gold hunter, on his way to California, via St. Louis.

A ces détails, impossible de méconnaître la bar de l'hôtel Blanchard. Quelques-uns supposent sans doute que jadis j'ai rempli les fonctions de commissaire-priseur. Tant mieux, mille fois, car cela prouvera qu'ils ont eu l'intrépidité de lire mon énumération, par conséquent que je ne les ai pas démesurément ennuyés.

Mais vous plairait-il, lecteurs, que nous revînions à ma personne? Que cela vous soit agréable ou non, il faut vous conformer à ce désir.

Je parcourais donc attentivement toutes ces singularités, tantôt méditant, tantôt riant sous cape, et toi d'homme de lettres, j'avais plaisir inexprimable à savourer lentement les fruits de mon examen.

Mon inspection générale terminée, je me rapprochai du tableau principal—celui qui, je vous l'ai dit plus haut, représentait une femme des siècles derniers. Quoique de mauvaise exécution, ce tableau m'attirait invinciblement. Désireux de connaître le nom de l'auteur, j'en

cherchai la signature au bas. Mais ne l'ayant pas trouvée, je montai sur une chaise dans l'espoir que, par caprice, l'artiste pouvait l'avoir placée au-dessus de la tête. Cet exhaussement me permit de voir le sommet du cadre. Là, sur le rebord, et enfoui dans la poussière, gisait un papier. M'en emparer et le glisser dans ma poche fut l'affaire d'une seconde. C'était une indiscretion, oh! j'en conviens de grand cœur, mais que celui qui jamais ne fut coupable d'indiscretion me jette la première pierre!

Et maintenant voulez-vous savoir ce qu'au bout de cinq minutes, retourné dans ma chambre, je déchiffrai sur ce papier jauni et rongé aux vers :

“ Adieu! je ne pouvais vivre sans elle! Puis-
“ qu'ils me l'ont tuée, les misérables, moi, je vais
“ mourir aussi. Dieu me la rendra; il est moins
“ cruel que les hommes! Vous trouverez la
“ narration circonstanciée de ma triste exist-
“ tence dans une cassette déposée sous une
“ roche, au pied de la chute de Lorette.

“ Il vous sera facile de découvrir l'endroit.
“ C'est à droite de la cascade, près d'un gros
“ érable dont les racines sortent entre les fis-
“ sures du rocher et forment ainsi plusieurs
“ cavités. Du reste, l'arbre est marqué d'une
“ croix sur le tronc.

“ ALFRED.”

“ Août 1845.”

Ajouter que deux heures après cette lecture, j'étais à Lorette, serait un hors d'œuvre; mais ce qui pourra intéresser, c'est la nouvelle que je détennai une cassette en fer, mangée par la rouille, qui contenait un manuscrit assez volumineux, plusieurs lettres, et le portrait d'une Indienne-huronne.

C'est à l'aide de ce manuscrit, ces lettres et ce portrait que j'ai écrit le drame suivant, en me contentant de changer les noms des personnages, de peur d'attirer sur une famille honorable et encore existante la gloire publique, ordinairement plus disposée à se rire des douleurs intimes qu'à les plaindre.

FIN DU PROLOGUE.

PREMIERE PARTIE.

QUEBEC.

— CHAPITRE I.

OU POUR COMMENCER LE LECTEUR N'AURA GARDE
DE TROUVER SON COMPTE.

- Un tas de nigauds!
- Pourquoi te fâcher?
- Des imbéciles!
- Quand tu t'emporterais?
- Véritable horde de crétiens!
- Qu'y faire?
- Qui ne savent pas même lire!
- Oh!
- Ni signer leur nom!
- Pour le coup...
- Des ânes!
- Oui, mais des ânes nécessaires.
- Des pleutres!

—Hélas !
 —Qui se connaissent en littérature comme des huîtres en poésie.
 —A quoi bon te fâcher.
 —Qui ne veulent que se gorge au ratelier des réputations toutes faites.
 —C'est plus facile.
 —Qui prennent des chardons pour des roses et des roses pour des chardons.
 —Tu as raison.
 —Raison ! oui, j'ai raison ; eh ! crois-tu que je ne m'estime pas à ma juste valeur ? Parbleu ! quand tu rirais ! est-ce que j'exagère mes talents ? est-ce que je ne suis pas un écrivain comme un autre ?
 —Qui en doute ?
 —Qui en doute ! qui en doute ! toi le premier. Penses-tu que je sois fou, et que je ne m'aperçoive pas que depuis un quart d'heure tu te moques de moi ?
 —Me moquer de toi ! Ah ! Alphonse, je n'en aurais garde.
 —Encore ce ton railleur ! tu m'importunes à la fin.
 —Voyons, calme-toi. Que diable, cet échec n'est pas irréparable ; tu en reviendras. Une autre fois tu seras plus heureux.
 —Vous dites, monsieur ?
 —Allons, te voilà rouge de colère.
 —Et s'il me plaît à moi, d'être rouge, d'être en colère ! ne suis-je pas libre ?
 —Certainement ; oh ! très certainement, je ne te contesterai pas ce droit.
 —Que trouvent-ils donc de si mauvais dans ce roman, où j'ai déposé tous les trésors de mon âme ? Parle, oh ! ne crains pas de tout m'avouer, je suis modeste, et j'aime qu'on m'instruise. Mais recevoir des leçons de pareilles nullités, de lecteurs qui s'épuisent à déchiffrer l'A, B, C, D, de journalistes qui écorchent la langue française et font la guerre à l'orthographe, oh ! c'est à se briser la tête contre les murs.
 —Pardon, encore cher ; mais le remède ne me paraît pas fort hygiénique.
 —Tu badines, toujours, toi !
 —Dam, je ne me trouve pas mal de ce genre d'exercice.
 —Et tu te figures que chacun a un cœur de bronze comme le tien ; tu te figures que nous ne possédons pas des fibres...
 —Synonymes de cordes, cables ou ficelles, ne fais pas attention et va toujours.
 —Quelle rage de jouer constamment sur les mots. Enfin, parceque tu n'as que de la glace dans les veines...
 —De la glace ! halte-là ; tu m'insultes, je ne suis pas encore passé à l'état de congélation.
 —Finiras-tu, avec tes interruptions.
 —Désangle-toi : je reste muet comme plusieurs statues, y compris celle de monsieur Harpocrate, Dieu veuille avoir son âme !
 Oui, je m'irrite en songeant que les grands hommes sont jugés par des niais de cette espèce. Ce n'est point pour moi que je dis cela.
 —N'importe ! fais comme si c'était pour toi.
 —Oh ! non, je n'ai pas la présomption de me comparer aux Dumas, Sue, Hugo, Sand ; mais...

—La restriction arrive fort à point.
 —Mais, enfin, ces béotiens qui ont craché l'insulte à mon ouvrage...
 —Glorieuse métaphore. Je la retiens.
 —Ces impotents qui n'ont pas aspiré tous les parfums que j'avais laissé s'exhaler sur *Virginie*...
 —Eh ! s'ils avaient le rhume de cerveau, car nous sommes en automne. Quelle étrange fantaisie aussi d'aller publier un ouvrage en automne !
 —Être assommant !
 —C'est vrai, j'avais juré de rééditer l'allégorie du silence. Tu disais donc ?
 —Mais toi, tu l'as lu ! tu as de l'intelligence, du sentiment, car au fond, tu es capable d'apprécier...
 —Merci du compliment.
 —Eh bien, là, franchement, la main sur le cœur...
 —Je la pose.
 —Quelle est ton opinion sur...
 —Ça, c'est une autre affaire. Moi, je suis ton ami, par conséquent, partie intéressée, et devant un tribunal, ma compétence serait déclinée, d'où il appert que je n'accepte pas...
 —Tu craindrais que je ne m'imaginasse que tes éloges sont dictés par ta bienveillance pour moi.
 —Je n'ai point dit cela.
 —Oh ! sois sans inquiétude ; j'ai eu trop de preuves déjà de la loyauté de ton caractère pour le soupçonner une seule fois.
 —Mille reconnaissances.
 —Finalement, je t'en prie, mon bon Alfred, donne-moi ton avis.
 —Tu y tiens donc beaucoup ?
 —Au superlatif.
 —Tu ne m'en voudras pas.
 —T'en vouloir, mon excellent Alfred ! oh ! le ciel m'en préserve ! ne sommes-nous pas unis par les liens de la plus douce fraternité ? Cette liaison ne date-t-elle pas de la plus tendre enfance ? N'a-t-elle pas grandi avec nous ? Ne s'est-elle pas cimentée par l'âge, la sympathie, et même par la diversité de nos humeurs ?
 —C'est vrai ça, tu m'arraches des larmes ! je t'en conjure à mon tour Alphonse, ménage les intérêts de ma blanchisseuse. Ton élégie lui coûtera un mouchoir à laver.
 —Oh ! que tu es insupportable !
 —C'est probablement à cause de cela que tu me supportes depuis ta plus tendre enfance. Tu as les reins forts, Alphonse.
 —Encore des calembourgs.
 —Tu te trompes, mon ami ; je ne sache pas que cette exposition contienne un seul calembourg. Du reste, je ne suis pas un homme de lettres, moi ; il se peut que j'aie oublié ma rhétorique.
 —Revenons...
 —Pour revenir, il faut être allé, or, je ne vois pas que nous soyons allés quelque part.
 —Maudit ergoteur, que le ciel te confonde !
 —Souhait touchant qui honore notre amitié.
 —Mais ton opinion, ton opinion sur *Virginie* ?
 —Réellement tu la désires ?

—Peux-tu me le faire répéter ?
 —Eh bien !
 —Eh bien ?
 —Je ne l'ai pas lue.
 —Tu n'as pas lu *Virginie* ?
 —Je ne l'ai pas lue.
 —Un ouvrage que je t'avais dédié.
 —Comment, tu m'avais dédié *Virginie* ?
 Était-elle belle au moins, *Virginie* ?
 —Et tu ne l'as pas lue ?
 —Pour la tierce fois, je confesse mon tort.
 —Et tu ignorais que je t'en eusses offert la dédicace.
 —Comme j'ignore, si j'aurai de quoi souper ce soir.
 —Mais qu'as-tu donc fait de l'exemplaire relié et doré sur tranche que je t'avais envoyé ?
 —Ah ! pour ce qui concerne ce volume, j'en ai fait un magnifique usage, un usage superbe ! un usage....
 —Soit, qu'en as-tu fait ?
 —Je l'ai converti en trois livres de tabac dit caporal : un tabac, premier choix : je te le ferai déguster. C'était une occasion rare, unique. Un Français, récemment débarqué avait ces trois livres de tabac-caporal, tabac incomparable pour lequel ont été composés ces vers :

Quoiqu'en dise Aristote et sa docte cabale,
 Le tabac est divin, il n'est rien qui l'égale.

Bref, le Français m'a proposé l'acquisition de son tabac et comme je me trouvais dans l'agréable situation du troupiér sans le sou, j'ai proposé audit Français de mettre en pratique le système des échanges. Tu saisis le reste.
 —Et la lettre qui accompagnait ce volume ?
 —La lettre ! Il y avait une lettre ?
 —Eh ! oui ; une lettre où je t'annonçais la surprise....
 —Attends un peu. N'était-ce pas un papier doré, fleureté....
 —C'est cela.
 —Empesté....
 —Empesté ? il sortait d'un sachet à l'ambre.
 —Une odeur qui me donne des maux de cœur.
 —Mais qu'est-il devenu ?
 —Comment, c'est toi qui m'avais expédié cette puanteur ? Malheureux, avais-tu juré ma mort ? Et moi qui accusais cette pauvre Victorine de m'avoir gratifié de ce fléau !
 —Mais qu'est-il devenu ?
 —Oh ! j'en ai fait bon emploi ; sois tranquille. Ayant appris par l'étude de la physique et de la chimie que le feu est un purificateur numéro un, j'ai aussitôt métamorphosé ton admirable poulet en torche et allumé ma pipe.
 —De sorte que voilà le cas que tu fais des cadeaux de tes amis.
 —Tu n'es pas content ? Trois livres de tabac-caporal pour un mauvais bouquin !
 —Un mauvais bouquin ! *Virginie*, un mauvais bouquin !
 —Oh ! le sot, je parle de l'œuvre matérielle, du papier, de la couverture, animal !

—Mais enfin, c'était un souvenir de moi !
 —Bast ! tu m'en donneras un autre ; ça fera le même effet, je t'assure. Je pense bien que tu n'as pas encore vendu toute l'édition à l'épicier du coin.
 —Que tu me fatigués !
 —Je suis pourtant plus léger que toi de vingt livres au moins.
 —Tu accepteras un autre exemplaire de *Virginie* ?
 —Je crois, pardieu ! bien ; surtout si je puis l'échanger contre trois nouvelles livres de tabac-caporal, car ce polisson de tabac, je ne sais pas comme ça se fait, mais il fond dans la pipe comme la neige au soleil. Je crois, ma parole d'honneur ! qu'il ne m'en reste plus que deux pipes. C'est, ma foi, réel, ma blague bâille au vide. Tiens, bourre, je prendrai le reste.
 —Non ; je ne veux pas fumer maintenant. Je suis mal disposé. Le public est bête à tailler au couteau.
 —Et à servir tout chaud sur la table.
 —Tu ne voudrais pas croire....
 —Je crois à tout.
 —Qu'on est allé jusqu'à dire et à écrire que *Virginie* était invraisemblable.
 —Les misérables !
 —Un plagiat.
 —Les gredins.
 —Qu'elle n'avait ni sel ni saveur.
 —Ni sel, ni saveur ! une fille du nom de *Virginie*, issue du latin *Virginia*, vierge ! une vierge qui n'a ni sel ni saveur ! faut-il être serin pour avancer des platitudes de ce calibre-là ! quel âge a-t-elle, ta *Virginie* ?
 —Dix-sept ans quand je la mets en scène.
 —Dix-sept ans ! un bouton de rose à peine éclos ; une fleur exotique ! un amour de jeune fille, car tu l'as faite belle, n'est-ce pas, ta *Virginie* ?
 —Ma trame est admirablement conduite. D'ailleurs, je te l'avoue, à toi, j'avais été merveilleusement servi par un incident de ma jeunesse : quelque chose de romanesque au possible et néanmoins de vrai, je te l'affirme.
 —Et ta *Virginie* était un ange de grâces.
 —Physiques et morales, physiques et morales, mon ami.
 —Pour la peindre tu avais volé le pinceau de Raphaël et les couleurs de Paul Véronèse.
 —Je ne puis hasarder, que j'ai réussi, car ce serait de la fatuité ; mais j'ai fait de mon mieux, et entre nous ce n'est pas mal, je dirai même que les touches sont souvent supérieures.
 —Je t'approuve ; quand le vulgaire méconnaît notre mérite, bien bêtes, nous serions de ne pas nous applaudir nous-mêmes.
 —Tiens, tu seras juge.
 —Comment ! tu veux....
 —Te montrer le portrait de *Virginie*.
 —Me lire....
 —Oui. Oh ! ce ne sera pas long ; seulement les passages saillants.
 —C'est que... je suis très pressé.
 —Ce sera l'affaire d'un quart d'heure.
 —Un quart d'heure ! Il est midi. Impossible, mon ami. J'ai un rendez-vous pour cette heure.

—Mais rien que dix minutes !

—Impossible, te dis-je, il s'agit d'une question monétaire et tu conçois....

—Et ce soir ?

—As-tu un écu à me prêter ?

—Je ne possède que trente sous, fruit du seul exemplaire de mon livre que j'ai vendu.

—Trente sous ! donne toujours, je te remettrai ça... plus tard.

—Et ce soir tu viendras ?

—Y aura-t-il du *brandy* ?

—Je te le promets.

—Eh bien ! alors, je tâcherai.

—Je compte sur toi, Alfred.

—Au revoir donc.

—Au revoir.

Et les deux amis se séparèrent après avoir échangé une poignée de main.

CHAPITRE II.

OU LE LECTEUR VERRA, SANS LE SECOURS D'UN MICROSCOPE, QUE L'AUTEUR A DES PRETENTIONS AU GENRE DESCRIPTIF.

A Dieu ne plaise que nous ne voulions faire montre d'érudition ! La science et nous, sommes et avons toujours été à contaux tirés —plumes ici seraient peut-être préférables !— Cependant, comme à toute scène il faut un théâtre, nécessité nous oblige à dire que le drame suivant eût pour théâtre Québec et ses environs. Trop charitable, en outre, pour imposer au lecteur l'ennui de fouiller cinquante bouquins, afin de se façonner un aperçu de la capitale du Canada, nous prendrons la peine de traduire la première page du *New Guide to Quebec*, lequel historiquement et topographiquement parlant, ne manque pas de mérite.

« Québec est situé par les 46-49° N. et 71-75° O. Ainsi, sa latitude coïncide presque avec celle de Genève, en Suisse. Elle fut fondée en 1608 par le célèbre Champlain, géographe du roi de France, sur l'emplacement d'un village indien, appelé *Stadacona*, nom qui, en langue algonquine, désigne, dit-on, « Le Lieu d'un Déroit, » et exprime très convenablement la situation. On prétend que son nom huron de *Tiatontarili* signifie la même chose. Charlevoix dit que le nom dérive du mot algonquin *que* qui signifie un déroit. Quelques étymologistes prétendent cependant que ce nom vient du normand, la première partie *que* étant indubitablement française, et la seconde *bec* étant uniformément appliquée à tout cap ou promontoire élevé. On rapporte que le pilote de Cartier s'écria, en normand-français, quand il aperçut le cap ; « Que bec ! » quel bec ! Plusieurs, en outre, regardent Québec comme une corruption probable ou une légère variante de la dernière division de *Cabircoubat*, nom que les Indiens donnaient à la rivière St. Charles, et qui signifie Rivière Tournante. Champlain choisit le confluent de la Rivière St. Charles avec le St. Laurent, pour lieu de son premier établissement.... Le développement de la jeune cité rencontra évidemment de grands obstacles dans la conduite impolitique de Champlain et des nouveaux colons. A cette

époque, les nations voisines des Algonquins et des Iroquois étaient en hostilités. Les Français prirent fait et cause pour les Algonquins, et s'attirèrent ainsi la haine des puissants Iroquois. Il en résulta que la colonie fut enveloppée dans une guerre destructive et fatigante ; et il fut indispensable de défendre Québec contre un ennemi implacable, à l'aide de fortifications, d'un genre très grossier certainement. En 1629, elle tomba entre les mains des Anglais, mais fut rendue en 1632. En 1663 la colonie devint un gouvernement royal, et Québec en fut la capitale. En 1690, les Anglais effectuèrent une tentative infructueuse pour la reconquérir. Cette année-là, elle fut fortifiée d'une façon régulière par des ouvrages de pierre suivant les règles de l'art. Depuis cette époque, elle s'accrût graduellement jusqu'à ce qu'elle passa au pouvoir des Anglais, sous le général Wolfe, en 1759. Alors, sa population était de huit ou neuf mille habitants. L'aire de Québec ressemble assez à un triangle, dont la base est formée par la ligne *Beaulieu*, et les côtés par le St. Laurent et la rivière St. Charles, le point de leur jonction répondant au sommet. La Basse-Ville renferme tout l'espace au-dessous du rocher, depuis le lieu où la ligne *Beaulieu* touche le St. Laurent au sud, jusqu'aux Chantiers de bois de sa Majesté sur la rivière St. Charles au nord. Le faubourg St. Roch est au-delà des Chantiers de bois.

Ici, se borne notre pillage, mais non pas, hélas ! nos descriptions.

Divisée en deux parties distinctes, la Basse-Ville sur le bord du fleuve, et la Ville-Haute sur le flanc de la montagne, Québec compte aujourd'hui cinquante mille habitants environ. Ses deux parties sont reliées par une rue, dite rue de la Montagne—jadis presque impraticable aux voitures, maintenant, belle, large, d'une pente assez douce,—et un passage pour les piétons, vulgairement et éloquemment connu sous le nom peu rassurant de *Les Escaliers du Casse-cou* (en anglais, *Break-neck Stairs*). Ce passage sert de prolongement à la rue Champlain, et va aboutir à la rue de la Montagne, à quelques pas au-dessous de la porte Prescott.

Quand et par qui furent établis les Escaliers du Casse-cou, c'est ce que nous ignorons et ne tenons guères à savoir. Les tropes populaires leur ont rendu pleine justice ; mais, franchement, nous remercierons celui qui nous apprendrait que le constructeur de ces maudits escaliers, a, le premier, par une dégringolade émérite, justifié l'appellation donnée à son travail.

Quel qu'il soit, cet homme devait couvrir dans son cœur une haine profonde pour l'humanité en général, et les Québécois en particulier.

Son œuvre est un piège tendu aux abstractions de l'esprit, aux faiblesses des jarrets, aux irréflexions des pieds, à la légèreté des chaussures, une véritable machine pneumatique pour les ascendants, une chute de plusieurs milliers de mètres cubes d'air pour les descendants—un asthme, une pulmonie en perspective pour quiconque est contraint d'en opérer le parcours.

Vous que la fortune a préservé de toute relation avec les Escaliers du Casse-cou, figurez-vous un boyau long, étroit, courant sur un plan incliné, encaissé entre de hautes mesures, surplombé à gauche par un amas de rochers élevés à plus de deux cents pieds du sol, et se brisant net au bas d'un amoncellement de mardriers disjoints, inégaux, raboteux, superposés les uns aux autres et terminés par une vingtaine de marches aussi roides que les gradins de l'échelle de feu Jacob; placez ça et là des bouts de rampes oxidés, branlants, cassés; imaginez, de place en place, des solutions de continuité béantes comme des abîmes; hérissez la charpente de clous, chevilles de fer, ennemis déclarés des bottes, bottines, robes et pantalons; vernissez le tout de fange ou de neige et de glace, suivant la saison, d'ordures en tous temps, et vous aurez une faible idée, un diminutif des Escaliers du Casse-cou.

Ah! n'oubliez pas que de chaque côté de la ruelle, et sur les palliers de la montée s'ouvrent, au rez-de-chaussée, des magasins de chaussiers, fripiers, gantiers, épiciers.

Le commerce qui tire bénéfice, même des plus mauvaises choses, a compris combien était avantageux un lieu aussi funeste aux vêtements, et y a placé le siège de son usure,—sans jeu de mots, car nous les excrons.

On dit même, mais le fait mérite confirmation, que deux médecins et quatre chirurgiens se sont établis au pied.

Quoiqu'il en soit, les magasins et boutiques des Escaliers du Casse-cou se louent à des prix excessifs: ce qui prouve une fois de plus l'excellence du système des Compensations d'Azais, et qu'il n'est si grand fléau qui ne soit favorable à quelqu'un.

A présent, trêve de généralités! Reculons de dix pas en arrière, et supposons-nous à la fin de l'automne de 1844.

Alors, les Escaliers du Casse-cou étaient bien à peu près ce qu'ils sont maintenant:—un traquenard municipal dressé contre la société.

Au milieu, se trouvait certaine maison de mine surannée, dont le premier était occupé par un regrattier, le second, par une famille irlandaise, le troisième et dernier, par un étudiant en droit plus adonné à la *gaie science*, comme disaient nos pères, qu'au débrouillement des statuts, lois et coutumes.

Puisque tout héros, qu'il soit chrétien, musulman, infidèle ou païen, doit avoir un nom, avec votre permission, nous nommerons le nôtre Alphonse Mougnot: autant celui-là qu'un autre!

Le troisième, habité par Alphonse Mougnot, immédiatement sous les combles, n'a que deux pièces: celle-ci servant d'antichambre, bâcher (quand il y a du bois), cave (quand il y a du liquide), garde-manger (quand il y a des vivres); celle-là cumulant l'emploi de chambre à coucher, cuisine, salle à dîner, salon, parloir, cabinet de travail, etc., etc., enfin, remplissant une foule d'autres services qu'il serait oiseux d'énumérer. La commodité de cette chambre

est d'autant plus grande que les meubles y sont rares, pour ainsi dire à l'état de soupçon.

Evidemment le garnisier doit être un amant de la nature primitive; si nous en jugeons par les apparences... mais les apparences sont si trompeuses!

Deux planches, posées à même sur deux simulacres de tréteaux, recouvertes d'une peau de buffle insolemment luxueuse, voilà pour le lit. Quatre rayons où gisent dans une noble poussière des vestiges de vaisselles et pots ébréchés, bouteilles égueulées, verres fêlés, cuillères sans manches, fourchettes en mal de dent;—des livres; des pipes; des fruits pourris; des légumes; des croûtes de pain; des chandeliers cuirassés de suif; des écritaires antédiluviens; des loques déchirées, maculées, voilà pour la bibliothèque, l'office, et tout ce qu'il vous plaira.

En un coin de l'appartement se dresse une table *réelle*, fabriquée par un menuisier, et auprès, par un raffinement de confort inoui, une chaise, dépaillée, il est vrai, mais au fond remplacée par un filet de cordes.

C'est le *sanctum sanctorum* du futur littérateur, gardons-nous d'y toucher, car nous savons d'expérience que la gent littéraire ne se laisse pas bénévolement écorcher par dame critique.

Mais quel est cet ouvrage de maçonnerie qui s'arrondit en four au centre de la chambre? Devinez! Je vous le donne en cent, en mille.

—C'est...

—Non, vous ne trouveriez pas. Je préfère vous l'apprendre tout de suite. Cette maçonnerie est un poêle.

—Un poêle!

—Certainement, et un fameux poêle encore! qui chauffe mieux que tous vos poêles en fonte ou faïence.

—Mais pourquoi?...

—Écoutez donc, les poêles sont chers, en Canada: les lettres ne rapportent pas le Pérou et, comme Dieu nous a donné une intelligence pour en faire usage, notre littérateur, en attendant que Plutus lui sourie, a employé l'exubérance de son intelligence à édifier un calorifère à bon marché; "quelques douzaines de briques, un peu de plâtre, et j'en ai vu la farce," vous répondra-t-il, si vous l'interrogez à ce sujet.

Deux fenêtres éclairent sa chambre, dont les murailles charbonnées représentent une innombrable quantité de personnages, devises, rien moins que bibliques je vous assure. Vous pensez bien que ces fenêtres n'ont pas de rideaux. D'ailleurs, à quoi bon des rideaux? ne sont-elles pas revêtues d'un enduit d'immondices qui les protège mieux contre les indiscretions de la curiosité ou les éblouissements d'un jour trop vif, que la soie, le brocart ou le velours?

De même pour le parquet: quel meilleur et plus moelleux tapis que cette couche séculaire de boue, battue, tassée, ayant deux doigts d'épaisseur, qui cache les aspérités, et les fissures des voliges dont il est composé?

Ah! chambre modèle! dire qu'il y a tant de gens qui n'apprécient pas ses charmes! ce sont de bien grands sots, que ces gens-là, n'est-ce

pas, lecteurs ? Mais, dit un proverbe, il ne faut pas disputer des goûts, ni des humeurs.

Tels étaient donc la rue et l'appartement habités par Alphonse Mougenot, le jour où il eut, avec son ami Alfred Robin, la conversation que nous avons rapportée dans le chapitre précédent.

CHAPITRE III.

UN AMOUR COMME ON EN A RAREMENT VU, COMME ON EN VOIT PLUS RAREMENT, COMME ON EN VERRA TRÈS RAREMENT.

Après avoir quitté son ami Alphonse Mougenot et la maison des Escaliers du Casse-cou, Alfred Robin, le cœur aussi léger que la bourse, s'achemina vers la porte Prescott, en fredonnant un air d'opéra.

Alors, comme aujourd'hui, les marches de la poterne de la porte Prescott étaient envahies par une nuée de marchandes : fruitières, pâtisseries, passementières, Irlandaises pur sang, qui se sont délivrées un brevet d'importunité, sans garantie aucune du gouvernement, nous aimons à le penser. Quand donc Alfred Robin passa entre la double haie des négociantes au petit pied, il fut incontinent assailli par un feu croisé d'apostrophes oscillants entre l'andante, le *reforzindo* et avec la gamme chromatique pour trait-d'union.

— *Glorious apples, sir!*

— *Splendid mutton pies, my jewell!*

— *Look here, misther! the beautiful garminets.*

— *Well, my darling, wont you buy some sweeties?*

— *Buy a thrifle, sir, to help the poor people along in thim hard times.*

Comme il se peut, lecteur, que vous ne connaissiez pas mieux le patois des Paddies que votre serviteur, il s'abstiendra d'égrener le chaquet des interpellations qui déchirèrent les oreilles d'Alfred Robin à ce moment.

Intrépide, comme un soldat éprouvé par plusieurs escarmouches, il s'avança bravement au milieu des harengères et s'arrêta devant une jeune fille, assise sur les degrés et à côté de laquelle on voyait un panier où s'entrechaient quelques brioches, rares il est vrai, mais à la croûte dorée et appétissante au possible.

Cette jeune fille se tenait à l'écart, semblant éviter le contact de ses grossières concurrentes.

(A continuer.)

HISTOIRE

D'UNE

BONNE POÉSIE.

Mon cher M. Chevalier,

Nous avons eu tous les deux l'honneur de porter les armes pour la France et nos cœurs ont battu sous l'uniforme de ses régiments. Si donc nous souffrons pour nos droits méconnus, niés et foulés aux pieds; nous avons aussi con-

science de nos devoirs et nous les accomplissons.

Rédacteur en chef de la *Ruche Littéraire*, vous avez cru devoir il y a quatre ans, en cesser la publication et licencier ainsi tacitement vos collaborateurs. Vous la reprenez aujourd'hui et je suis un trop vieux (sinon un trop bon) soldat pour ne pas me présenter à votre quartier général et vous dire : Un congé de licenciement, n'est pas un congé absolu; vous reprenez le commandement,—je reprends les armes. —Vous ne m'avez pas réformé, je me crois encore *bon pour le service*, comme on dit dans les conseils de révision de la patrie dont nous pleurons l'absence et que nous aimons toujours.

Je ne veux pas attendre que vous fassiez sonner l'appel pour répondre : "présent!" Me voilà et voilà aussi, la première cartouche de ma giberne. Elle est vieille, elle date de 1843, mais puisqu'elle existe c'est qu'elle n'a pas été brûlée. Elle n'est pas éventée non plus, je l'ai toujours précieusement conservée à l'abri des injures du temps, des appréciations des hommes, surtout de celles des Aristarques qui toujours et partout, dénaturent les meilleures intentions et flétrissent tout ce qu'ils touchent. Je vous demande la permission de vous faire son histoire.

La pièce de vers que j'ai l'honneur de vous adresser a été composée par moi, dans les circonstances suivantes :

"Un homme du nom d'Edouard Lents, se donnant à moi comme officier du Génie de l'armée Bavaroise et réfugié politique, vint frapper à ma porte à l'époque dont je vous ai dit le chiffre :—Monsieur, me dit-il, on m'a dit que vous sortiez de l'armée française, je sors de celle du roi de Bavière.—Vous êtes libéral et je suis proscrit politique, ancien officier du Génie. Je cherche à vivre maintenant de mes talents comme musicien et compositeur, mais je suis dans le plus absolu dénûment à cette heure, et je viens frapper à votre cœur.

"Hélas! je n'étais pas assez riche pour tirer cet homme de la misère avec ma bourse seulement et je lui dis :

"Monsieur, je ferai pour vous en démarches utiles tout ce que je pourrai, mais autrement, l'assistance que mes ressources me permettent de vous offrir n'irait pas au delà d'une pièce d'or et ne vous servirait que peu ou point.—Vous avez, dites-vous, du talent comme musicien, je me souviens que Rouget de l'Isle fut aussi officier du Génie avant d'être l'auteur de la *Marseillaise* qui immortalise son nom; je rimaille parfois, je vais vous écrire quelques stances, mettez-les en musique, j'emploierai la modeste somme que je peux vous offrir, à faire élégamment relier notre œuvre collective et... envoyez le tout à la Reine Marie Amélie, elle est bonne et bienveillante, son secours vaudra pour vous, mieux que le mien. En attendant sa réponse, je pourvoirai à vos besoins.

Le proscrit Bavarois accepta mon offre, fit de la musique pour les paroles que je vous envoie et les choses ayant été faites comme je l'avais projeté, la veuve actuelle de Louis Philippe, exilée aujourd'hui, mais alors Reine des Français, envoya 500 francs au proscrit de Louis de Bavière.

M. E. Lentz, heureux de cet envoi, paya ses dettes criardes et.... quitta Chartres sans me donner la seule chose que je lui eusse demandée, c'est-à-dire une copie de sa musique. Cependant je l'ai entendue deux fois, exécutée par l'auteur sur l'orgue de l'Eglise St. André à Chartres et je m'en souviens avec bonheur.

Aujourd'hui, proscrit à mon tour et comme vous, il ne me reste de cette aventure que le souvenir de mon action, les réminiscences musicales dont m'a gratifié M. Lentz et une copie de mes vers que la Reine Marie Amélie possède seule; que j'ai lus à de rares amis au nombre desquels je crois pouvoir vous compter et que je vous adresse.

Puissent ces quelques stances et cette histoire de leur enfantement vous être agréables, et puisse votre *Ruche* n'avoir à essaimer que pour envoyer sur tous les points du pays son miel, sa cire et ses abeilles. Son miel destiné à adoucir par le commerce et par la pratique des lettres les mœurs et le langage, sa cire appelée à faire des flambeaux brûlant ailleurs que sous la mesure à blé et ses abeilles allant partout et toujours bâtir sur les fleurs, c'est-à-dire quêtant à la porte de tous les esprits cultivés pour vous rapporter une riche moisson.

Je voulais terminer là ma lettre d'envoi, mais je ne puis m'empêcher de vous faire part d'une réflexion qui me vient à l'esprit. Remarquez avec moi, mon ami, quel bizarre concours de circonstances dans ce fait, fort simple en lui-même, de la création de cette pièce de vers.

Ecrit pour un proscrit, par un homme alors heureux et adressée à une femme dont toutes les femmes enviaient alors la position, il se trouve aujourd'hui que :

L'auteur est proscrit.

Celui au profit duquel elle a été faite est resté proscrit.

La Reine qui l'a accueillie est proscrite.

Et celui auquel je la communique aujourd'hui est un proscrit aussi.

Quand donc n'y aura-t-il plus de proscrits sur la terre ?.....

Tout à vous de cœur et de pensée.

F. VOGEL.

Montréal, 12 février, 1859.

LA CHUTE DU JOUR.

MEDITATION RELIGIEUSE,

Ecrits au mois de juillet 1843.

Le soleil finit sa carrière,
Et déjà ses pâles rayons
Versent leur mourante lumière
Sur l'épi doré des sillons...
Encor un jour qui va s'éteindre !
Un pas de plus fait pour atteindre
Le Néant ou l'Eternité !...
Le Néant !!! Ah ! pourquoi ce doute
Quant la nuit vient et quant sa voûte
Proclame l'immortalité.

[espaces
Flambeaux brillants des nuits, qui peuplez les
Et qui tourbillonnez dans un ordre éternel,
Des mondes infinis vous éclairez les traces,
A leur orbite ignoré vous servez de soleil.
Et vous, Astres errants des voûtes infinies,
Comètes aux sillons de feu,
De ce travail sans fin dites les harmonies
Messagères de Dieu...

O nuit, ô nuit ! ton imposant silence
Dans tous les cœurs empreint sa majesté
Et dès qu'au ciel ton rideau se balance,
L'Âme s'épanouit et rêve volupté !...
Partout alors, partout sur cette terre
L'homme et la fleur d'ineffables amours
A tes splendeurs empruntent le mystère
Et de la vie éternisent le cours.

Notre âme de l'Etre Suprême
Confesse avec bonheur, la Sainte Majesté.
On le voit dans son œuvre même
On l'entend dans les airs, il est la Vérité !...
Dans le ciel, dans l'eau, sur la terre,
Fleur, vermisseau, parfum, mystère,
De l'onde peuples curieux,
De l'homme les élans superbes,
Du grillon le chant dans les herbes,
Tout nous dit le Maître des cieus.

En vain des poètes sans nombre
Ont dit : la mort est dans la nuit. [l'ombre.
Non ! de la froide mort, ô nuit ! tu n'es pas
A ton front trop de clarté luit.
Répondez brillantes étoiles
Qui de la nuit brodez les voiles,
Etes-vous des astres de mort ?...
Non, non, des clartés éternelles,
Vous êtes d'humbles étincelles
Que sema la main d'un Dieu fort !...
.....

F. VOGEL.

TABLETTES.

Quelques fautes typographiques se sont glissées dans le premier article de la *Ruche Littéraire*, le mot *simple* entr'autres a été imprimé pour le mot *souple*. Ces erreurs, on les relèvera facilement. Nous espérons qu'elles ne se reproduiront pas dans les numéros suivants de notre publication, car nous désirons qu'elle se distingue autant que possible par la correction matérielle.

Nous croyons devoir republier la *Huronne*, pour céder aux désirs d'un grand nombre de nos nouveaux abonnés. Le prochain numéro contiendra trois nouveaux chapitres de cette histoire. Il renfermera aussi, outre une correspondance de modes parisiennes, le commencement du cours d'agronomie de M. Ossaye.

L'adjonction de ce collaborateur à la *Ruche Littéraire* nous semble tellement précieuse, que nous nous hâtons d'en faire part au public.

En possédant MM. Vogell et Ossaye, nous pouvons nous flatter de posséder deux des écrivains agricoles les plus distingués qui soient en Amérique.

LES EDITEURS.